

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE


Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec.

VOLUME XII

QUÉBEC AVRIL, 1931

N° 8

Un événement

N événement très important dans la vie nationale canadienne s'est produit au commencement du mois, à Ottawa. On a tenu une conférence fédérale-provinciales pour décider de ce qu'on appelle le status de Westminster.

Ce status est le résultat des dernières conférences impériales, qui ont obtenu pour les Dominions et l'Angleterre l'égalité de situation dans l'Empire Britannique.

Cette égalité fut tellement bien comprise qu'au cours d'une discussion de la dernière conférence économique, alors que notre délégation pressait vivement son point de vue, le Premier Ministre anglais crut bon de jeter cette boutade: "Vous ne pouvez tout de même oublier que l'Angleterre a un status égal à celui des Dominions." Ceci veut dire que l'égalité de status est acceptée au moins dans les esprits.

D'ailleurs il ne s'agit plus que de pousser deux étapes: le consentement des Dominions, chacun pour son propre cas, et l'assentiment du Parlement anglais, qui ne fait pas de doute.

*
* *

Les Dominions doivent donner leur réponse pour le mois d'août. Voilà pourquoi une conférence a été convoquée à Ottawa, afin de permettre au Parlement fédéral d'adopter une résolution en temps voulu.

En somme deux choses étaient à l'étude: les vieilles lois, les unes absolument désuètes, les autres encore en vigueur sur certains points, doivent-elles ou non disparaître; le Parlement fédéral aura-t-il le droit d'amender lui-même la constitu-

tion canadienne?

C'est en vertu de ces vieilles lois, par exemple, que nos chantiers maritimes canadiens ne peuvent se protéger contre les chantiers anglais, même pour les vaisseaux de cabotage canadien. A moins que nous nous trompions, le Parlement d'Ottawa pourra imposer des droits sur la construction anglaise, comme il le fait pour celle des autres pays. Nos chantiers canadiens auront peut-être ensuite la chance d'avoir l'exécution au moins de la construction navale canadienne.

D'une façon générale, savons-nous à date, on s'est entendu sur la première partie et, à ce sujet, on ratifiera le status de Westminster. Sur la deuxième question on a décidé d'ajourner la décision, et à cette fin une autre conférence sera convoquée dans une couple d'années. D'ici là, on étudiera la situation et s'il est possible, sans danger pour l'esprit canadien, de donner à Ottawa le droit de modifier la constitution canadienne.

A l'heure où nous écrivons cet article les provinces ont quinze jours pour ratifier, par leur gouvernement, la décision de leurs représentants, et nous croyons bien que rien ne sera modifié; car aux yeux de tous la décision prise paraît la plus sage.

*
* *

Il est bon, il est souhaitable que nous marchions vers notre majorité la plus complète; mais cette marche ne doit pas compromettre le fruit de trois cents ans de travail.

Actuellement, nous avons lieu de douter que l'esprit canadien soit suffisamment développé, unifié pour permettre à notre Parlement fédéral, résultat des élections de toutes les parties du pays, de mettre la hache dans notre constitution nationale.

Devant ce qui se passe actuellement en Saskatchewan, en face de la situation du Manitoba et de la situation d'autres provinces, il est bon de se demander si nous sommes prêts à prendre entre nos mains les modifications finales à la constitution.

Nous n'avons probablement pas assez vieilli pour nous exposer aux doctrines aventureuses de certains nouveaux venus, non suffisamment imprégnés de l'histoire canadienne pour leur faire proposer des amendements qui tiennent compte du passé, du présent et de l'avenir que nous devons vouloir préparer.

En somme, disons que cette conférence d'Ottawa est un événement considérable, que ceux qui ont pris part à cette conférence ont voulu être sages et qu'en voulant ne pas sacrifier à trop d'indépendance rapide, ils ont adopté l'attitude qui convenait à date.

Thomas POULIN.

La mort de Pompéi

L'ARDENTE chaleur développait les parfums entêtants dans les beaux jardins où s'élevait la maison de campagne du patricien Lucrétius. Pour trouver un peu de fraîcheur, les hôtes se réfugiaient dans l'*atrium*, cour intérieure au milieu de laquelle fusait un jet d'eau en un bassin de marbre. Dans leur volière dorée, les oiseaux engourdis se taisaient; les roses alanguies se penchaient sur leurs tiges, les iris bleus se fanaient dans les vases de Nola. Sur l'autel votif du *lararium*, dont la large baie était ouverte, brûlait une lampe d'argent remplie d'huile parfumée de myrrhe, mais les divinités avaient été expulsées par la famille chrétienne, et la lampe se consumait devant une croix sculptée sur un pilier de marbre rouge.

Depuis la mort de l'odieux Néron, l'Église, encore à son berceau, jouissait d'une paix relative; cependant, une étincelle pouvait rallumer la persécution, car la haine des païens couvait comme un feu inextinguible.

Le prêtre Paulinus, disciple de Pierre, premier évêque de Rome, était lié de grande amitié avec Lucrétius, dont la maison de Pompéi servait d'église à la petite communauté chrétienne de la ville.

Le saint homme arrivait de Rome et s'était arrêté à Pompéi avant de venir chez ses amis. Il rapportait d'inquiétantes nouvelles. Autour de lui se groupaient Lucrétius, son épouse Flavia, leurs enfants, Lucile et Pudens, âgés de douze et de quatorze ans. On avait dîné sur la terrasse recou-

verte d'un treillis de vignes. Deux affranchies chrétiennes achevaient d'enlever le couvert très simple: des plats en terre de Faënza avaient contenu un poisson rôti, des raisins de la treille, des oranges du jardin, un fromage de lait de brebis et des galettes de froment.

Point de riche tapis brodé sur la table, point de décoration fastueuse, point de lits d'ivoire et de moëlleux coussins pour les convives, point de parfums pour oindre leur tête, leurs pieds, leurs épaules; point d'oiseaux du Phase, de fruits d'Espagne et de Perse; point de murènes engraisées dans les viviers ni de turbots apportés à grand frais. Les revenus allaient à la charité.

Par la vaste baie de l'*atrium* se découvrait un paysage enchanteur. Au fond, Pompéi, ses maisons innombrables, ses palais, ses temples, ses thermes, ses théâtres, les casernes des légionnaires. Stabies, Herculanium s'allongeaient le long de la côte; la flotte de Misène dressait vers le ciel ardent les mâts de ses navires, et, dominant tout de sa masse colossale, le Vésuve verdoyant jusqu'à la cime. En ce moment, une mince vapeur blanche montait comme une fumée d'encens. On eût dit l'haleine du monstre endormi. Tout à coup, les enfants s'exclamèrent ensemble:

— Que c'est joli!

Des étincelles vertes, bleues, jaunes, rouges, pétillaient dans la vapeur blanche et légère, la colorant de reflets d'or et de soie.

— Mais n'est-ce pas une illusion? dit Lucrétius. Est-ce un roulement de tonnerre que j'entends?

Pas un nuage ne tachait l'azur infini, rien que le nuage blanc, si fin, si fin.

— Et, voyez, dit Lucille, ce bouillonnement sur la mer.

— Y a-t-il du danger? demandèrent les enfants.

— Je ne crois pas, répondit le patricien. Quand, en 63, un tremblement de terre renversa les temples de Pompéi et d'Herculanium, la montagne n'avait pas cette tranquillité.

— Paulinus parla d'un ton grave:

— Cette catastrophe de l'an 63 était un avertissement annonçant des maux pires. Depuis Pierre et Paul sont morts, l'Église du Christ fut persécutée, et le paganisme est toujours roi. Ses excès lassent la patience de Dieu, et de grandes calamités sont proches. Hier, j'ai lu sur la Bourse des Marchands des inscriptions injurieuses, de ridicules calomnies et des menaces. On nous accuse d'adorer un âne crucifié, de manger des nouveau-nés. Ces fables odieuses trouvent crédit même auprès des philosophes, dont le plus acharné est Pansa. Le poète Coesius Bassus répand des pamphlets et fait jouer des mimes sur la scène. On nous impute l'effroyable sécheresse de l'été, les maladies qui en résultent...

Un souffle de feu pénétra dans l'*atrium*, un nouveau grondement s'entendit.

— Peut-être serait-il prudent de quitter ces lieux, dit Lucrétius.

— Vous n'y courez aucun danger, affirma Paulinus, dont les yeux regardaient très loin, vers la ville.

Il ajouta :

— Des jeux auront lieu aujourd'hui. Je l'apprends hier. Huit lions d'Afrique sont arrivés. Le programme affiché aux portes de l'amphithéâtre mentionne une chasse, des courses et des combats de gladiateurs. Au lieu de douze mille habitants, Pompéi en verra le double dans ses murs, car ils viennent en foule, ceux de Nocera, d'Aplonte, de Stabies et d'Herculanum. Qui connaît les desseins du Seigneur et s'il ne réserve pas à ces villes dévorées de la soif des mauvais plaisirs le sort de la Pentapole, qui occupait la vallée de Siddim ? Regardez vers l'amphithéâtre, tout blanc dans le soleil ; nos oreilles n'entendent aucun bruit, mais nos yeux discernent des lignes noires, celles que traçent les foules s'engouffrant dans les vomitoires. Tous ceux-là crient " Haine au Dieu des chrétiens ! " Mais il se rit de leurs menaces. J'ai prévenu nos frères, en passant, et leur ai donné rendez-vous dans votre demeure, car, je vous le dis en vérité, elle sera, avec ceux qu'elle abrite, préservée de tout malheur.

Le saint prêtre leva les mains pour bénir la famille qui s'agenouillait sous le regard de Dieu.

— Quand tous seront réunis, continua Paulinus, je célébrerai les saints mystères, et nous trouverons dans la participation au corps et au sang du Seigneur Jésus la force de braver les bourreaux et leurs supplices. Car, frères bien-aimés, nous n'échapperons à ce jour de vengeance que pour être les témoins du Christ dans la persécution prochaine.

— Loué soit le Seigneur éternellement ! prononcèrent ceux qui l'entendaient.

Les yeux des enfants brillaient d'une lumière céleste.

Et voilà que, par les routes du promontoire arrivaient les litières emportés au trot rapide de leurs chevaux. C'étaient, avec leurs familles, les praticiens Publius et Pompilius et leurs pauvres protégés, leurs frères chrétiens, Jucundus, Diomède, leurs voisins, tous ceux qui avaient reçu le saint baptême ou s'y préparaient.

En partant, ils avaient pu lire sur les murs de la basilique la phrase terrible : " Les chrétiens aux lions ! " Les rugissements des fauves donnaient à cette menace une affreuse signification.

Flavia avait rapidement commandé de préparer des boissons fraîches pour tous les hôtes de la maison. Ils se pressaient sur la terrasse dominant les jardins, la mer, le golfe ; ils ne songeaient pas à s'asseoir sur les bancs de bronze rangés contre la balustrade. Les orangers, les citronniers, les myrtes, les aloès embaumaient ; les fontaines de marbre chantaient, mais ces grâces de la nature s'effaçaient devant l'étrange aspect du Vésuve, qui

changeait à chaque minute. La vapeur blanche devenait noire et s'élevait en hautes colonnes ; de petites flammes couraient dans ce nuage.

Là-bas, la foule continuait à gravir la colline où s'érigait l'amphithéâtre.

— Les fous ! murmura quelqu'un dans la troupe chrétienne. C'est l'heure du démon, à ce qu'il semble.

— C'est l'heure de Dieu, dit Paulinus. A genoux, frères bien-aimés ; prions. Comme je l'ai promis au noble Lucrétius, après le repas du soir je célébrerai ici les saints mystères, et tous participeront au corps et au sang du Christ.

Le prêtre récita les psaumes du roi David qui exprimaient le regret des fautes et l'appel à la miséricorde. Les assistants se frappaient la poitrine.

La colonne devenait plus noire et prenait une forme étrange. Elle tournoyait comme un nuage bousculé par le vent et s'élargissait en palmier, plus haut, toujours plus haut, voilant l'éclat du soleil et répandant sur toutes choses une lumière blafarde. La chaleur devint étouffante, et des odeurs de feu et de soufre se répandant dans l'air épaissi, irrespirable.

Les chrétiens, à genoux sur la terrasse autour de Paulinus, ne virent pas l'épouvante s'emparer des spectateurs des jeux. Ils ne surent pas que les directeurs des fêtes, pour détourner l'impression fâcheuse de l'esprit du peuple, lancèrent le cri : " Les chrétiens aux lions ! " La clameur horrible, faite de 20,000 clameurs, ne parvint pas jusqu'à la maison bénite de Lucrétius ; ils ne devinèrent pas l'affaissement du velarium, qui ployait sous l'air trop chaud. Mais ils entendirent l'effroyable détonation qui secoua le sol et renversa des arbres dans le jardin. En même temps, le sommet de la montagne se déchire. Elle vomit un tourbillon de flammes ; des feux violents sortent de ses flancs, et les secousses redoublent. Des torrents embrasés se précipitent. On entend alors, tant ils sont affreux, des cris désespérés. La ville paraît en feu, la mer mugit. La foule fuit, éperdue, par les vomitoires, et court sur le rivage, se jette dans les embarcations ; les bateaux de Misène volent au secours des malheureux.

Eperdus, les chrétiens, à genoux sur la terrasse, joignent les mains et crient vers Jésus.

Et le nuage de plomb s'élargit, couvre tout le ciel ; et les ténèbres sont pareilles à celles qui tombèrent sur le monde le jour du Vendredi-Saint. L'oeil ne voit plus rien. Une pluie de cendres s'abat, fine et drue, comblant les carrefours, les rues et les ruelles, la voie des Tombeaux et celle des Augustals, le Forum et les fontaines. Sous cette pluie mêlée d'une grêle de pierres menues et calcinées, de poussière de rochers, tout disparaîtra bientôt de la ville superbe. Les temples de Mercure, d'Auguste, de Jupiter, de la Vénus physica, d'Isis et de Mars, la Curie, l'École des lettrés, la Bourse des Marchands, tout s'ensevelit. Les cendres remplirent les palais et les bains, les boutiques

de marchands d'huiles, les tavernes de marchands de vin. C'était à jamais fini des affaires et des plaisirs. Pompéi mourait et ne ressusciterait point. Les corps des lions, ceux des philosophes et des artisans, des matrones et des esclaves, les manuscrits précieux, les orfèvreries fastueuses, les bijoux et les toges de pourpre, les statues et les meubles incrustés, tout fut enfoui dans l'impalpable poussière. Pompéi ne serait plus que le cimetière des splendeurs évanouies.

Les yeux des chrétiens suivaient avidement le drame affreux, mais ils ne restèrent pas spectateurs passifs. Les russeaux de feu ne coulaient pas du côté de la maison de Lucrécius, et vers cette zone préservée accouraient ceux qui tentaient de fuir la mort horrible. Le patricien, ses amis, ses serviteurs se hâtèrent au-devant d'eux, pendant que la noble matrone, sa fille et les chrétiennes préparaient ce qu'il fallait pour hospitaliser les fugitifs. Beaucoup furent sauvés par ceux-là mêmes dont ils avaient juré la perte, et doublement sauvés, car plusieurs reçurent le don de la foi.

Quand cette misérable troupe fut en sûreté dans les vastes bâtiments annexés à la maison patricienne, les chrétiens restés seuls autour de Paulinus, le saint prêtre ordonna de tout préparer pour le divin Sacrifice. Sur la table en bronze du stiba-

dium, recouverte d'un treillis de vignes, furent arrangés des linges blancs ; on y apporta une coupe et un plat d'or ; des cires furent allumées en de hauts flambeaux, et les petites flammes, dans les ténèbres épaisses, faisaient deux étoiles. Paulinus lut, à leur clarté, une page de l'Ancien Testament et une page du Nouveau. Il avait reçu de l'évêque de Rome, le saint pontife Anaclet, second successeur de Pierre, le droit de consacrer le Pain eucharistique, Il lut ensuite dans la Bible cette ancienne prophétie concernant Samarie, que le drame de Pompéi faisait actuelle :

“ Et je ferai de Schomron un tas de pierres dans les
Une terre pour planter la vigne. [champs.
Je précipiterai ses pierres dans la vallée,
Et ses fondations, je les mettrai à jour ;
Et toutes ces idoles sculptées seront brisées,
Et leurs offrandes, je les brûlerai au feu.”

Cette Messe, dans l'horrible nuit, en face de la montagne mugissante, vomissant des flammes, fut d'une émouvante grandeur. Dans ce décor de mort, elle proclamait la vie éternelle. Au-dessus des cris de désespoir, elle promettait les félicités qui n'auront pas de fin.

Mario DONAL.



L'ÉGLISE D'EDENSOR, EN ANGLETERRE

Les dompteurs

Dans ce livre, pittoresque et truculent — qui n'est certainement pas "écrit pour des demoiselles", — Henry Thétard nous conte l'histoire du dompteur et de la ménagerie à travers les âges. Nous y faisons successivement connaissance avec le dompteur Martin, avec Van Amburg, Wombwell et Carter, Huguet de Massilia et Charles, avec les "dompteuses et reines de lions", avec Crockett et Hermann, Batty et Lucas, avec la dynastie des Pezon, puis avec Upilio Faïmali et François Bidet, tout le Gotha des belluaires; enfin nous apprenons ce qu'est la ménagerie foraine et le dressage moderne. Voici comment naquit la fameuse

DYNASTIE DES PEZON

SAINT-CHELÉY-D'APCHER est un gros bourg de Lozère, dont les toits de tuile ocre se groupent sur la limite des landes du Bas-Gévaudan. A l'horizon, se profile la muraille continue des monts de la Margeride...

A présent, Saint-Chély compte près de deux mille âmes. Au lendemain des guerres impériales, ce n'était encore qu'un village.

En l'an de grâce 1817, les habitants de ce village virent revenir parmi eux l'un des leurs, un jeune homme qui les avait quittés sept années auparavant pour s'engager dans les armées de Napoléon.

Né en 1793, Pierre Pezon fut orphelin de bonne heure. Dès son dix-septième printemps révolu, il avait embrassé la carrière des armes. Il tombait mal. Du métier militaire, le conscrit ne connut guère les splendeurs: à peine dégrossi, il vit commencer la grande débâcle impériale, où lui-même, humble acteur, avait bien des chances de laisser ses os. Par miracle, il revint de la Bérésina, de Leipzig, de Waterloo.

Licencié avec les brigands de la Loire, le soldat désabusé retourna à la lande natale et y reprit son métier de cultivateur. On en vivait; mal, mais, enfin, on vivait!

Dur à la peine, en deux ans, l'ancien fantassin de Napoléon défricha un petit domaine. Après quoi il se maria avec une payse, une robuste fille de Lozère. De ce mariage naquirent cinq fils: Jean, Alexandre, Baptiste, Justin et Théodore.

La vie était rude, sous la Restauration, dans le pauvre Gévaudan. Les âpres hivers du Plateau Central faisaient descendre vers les lieux habités des bandes de loups faméliques, et, à la nuit tombante, les paysans, barricadés dans leurs maisons, s'endormaient à la chanson de la hurle, chanson de famine et de misère dont le vent dispersait la lugubre complainte.

Vie de solitude et de privations: l'été, on menait les troupeaux dans la montagne; à l'automne, on récoltait les châtaignes. Les communications

étaient difficiles, les distractions inexistantes, sauf, à de rares intervalles, la visite d'un montreur d'ours.

En dépit de son dur labeur quotidien, Pierre Pezon avait grand mal à faire vivre sa femme et ses fils en bas âge. Et dès que son aîné, Jean, né en 1820, eut atteint sa dixième année, il envoya l'enfant garder les chèvres et les moutons dans la montagne.

Le petit Jean Pezon prit vite goût à cette rude existence au grand air. En peu d'années, il devint un bel adolescent, trapu et rustique comme un chêne de la Margeride.

Le jeune berger était aventureux et tenace. Pendant toute une saison, il avait suivi les évolutions d'un couple de vautours nichés au flanc d'un roc escarpé, pour repérer l'air des rapaces. Il y parvint, et, au prix de mille dangers, suspendu à une corde au-dessus du précipice, craignant à chaque minute de voir surgir, dans un fracas d'ailes énormes, bec ouvert et serres hérissées, les oiseaux furieux, s'empara de deux petits vautours encore incapables de s'envoler.

Il entreprit de les apprivoiser et réussit à leur faire exécuter quelques tours amusants, par exemple de se coucher sur le dos et de faire le mort. A l'automne, reprenant le chemin de Saint-Chély, il exhiba ses jeunes élèves dans les villages qu'il traversait. Il récolta pas mal de gros sous, et cette provende fut la bienvenue à la maison paternelle. Malheureusement, les petits rapaces périrent pendant l'hiver.

J'ai dit que les loups étaient encore fort nombreux, à cette époque, en Lozère. Les Journaux du temps parlent souvent de leurs méfaits: tantôt c'est un voyageur de commerce ou un médecin cheminant seul, à cheval, qui doit repousser une attaque des carnassiers, tantôt une jeune bergère qui se laisse surprendre et dévorer par ces animaux affamés. L'hiver sibérien de 1835 les fit sortir des bois en telle foule qu'on se serait cru reporté à soixante ans en arrière, pendant les grandes battues faites à la recherche de la Bête du Gévaudan, battues où l'on ne tua pas moins de cent cinquante-deux loups, en l'espace de trois ans.

Et, dans cette Bête fantastique qui fit près de deux cents victimes (en majeure partie des femmes et des enfants), de 1764 à 1767, les historiens ne veulent-ils point voir un loup géant, d'une férocité aussi inusitée que sa taille, mais, enfin, un simple loup?

Je ne me rangerai pas à cet avis. Les témoignages qui nous sont parvenus de gens ayant vu le monstre de près s'inscrivent en faux contre une telle opinion. Un loup ne fait point des bonds de vingt-huit pieds (environ neuf mètres), comme le constata le lieutenant de l'ouvetier Denneval; un loup ne se dresse pas sur son arrière-train pour combattre à coups de griffes, comme le relata le paysan Pierre Blanc. D'ailleurs, tous les habitants du pays avaient vu des loups et tous étaient unani-

mes à dire que la Bête était, pour eux, un monstre inconnu.

L'animal tué le 21 septembre 1765, au bois de l'Abbaye des Chazes, par le porte-arquebuse de S. M. Louis XV, Antoine de Beauterne, était bien un loup géant, pesant cent trente livres. Mais on sait que la Bête, la vraie, reparut deux mois plus tard et ne périt que le 19 juin 1767, sous les balles bénites de Jean Chastel, à la Sogne d'Auvert, où, depuis lors, disent les bonnes gens, l'herbe reste rougeâtre, et ne vient pas plus haute une saison que l'autre. Et chacun vit que ce n'était pas un loup.

Malheureusement, le corps de la Bête, expédié à Versailles, tomba en tel état de putréfaction qu'on dut l'enterrer en cours de route. Et nul ne saura jamais ce qu'était la Bête du Gévaudan.

D'après les descriptions naïves des témoins oculaires, j'incline à croire que ce devait être une lionne échappée de quelque petite ménagerie ambulante. Ses attitudes félines et sa manière d'attaquer viennent à l'appui de cette thèse qui pourrait compléter la belle étude de M. Lenôtre.

Précisément, pendant l'hiver de 1835, un nouveau monstre apparut dans le Gévaudan. Mais, cette fois, point d'erreur possible : c'était bien un loup géant du genre de celui fusillé jadis par Antoine de Beauterne. Le fauve avait attaqué plusieurs personnes et prélevait sur les troupeaux une dîme permanente. On ne s'aventurait sur les routes qu'avec précautions, et les jeunes bergers, pour garder leurs moutons, se rassemblaient par groupes apeurés.

Sauf Jean Pezon. Ayant eu deux de ses agneaux préférés enlevés par le carnassier, notre éphèbe aventureux avait juré de les venger.

Le serment pouvait paraître audacieux. Comment un adolescent de seize ans pouvait-il espérer réussir, là où avaient échoué les meilleurs chasseurs du pays ? Mais les âmes bien trempées aiment les tâches difficiles.

Depuis six ans qu'il parcourait le pays en tous sens, le jeune berger connaissait par coeur tous les chemins de la lande, tous les sentiers de la montagne, tous les layons des bois. Il étudia, pendant plusieurs semaines, très attentivement, les passées de la bête fauve. Et il acquit la conviction que le loup géant, en dehors de cinq ou six itinéraires toujours semblables, ne faisait point de grands parcours, se cantonnant dans un territoire assez restreint.

Aidé de quelques autres pâtres, Jean Pezon, ayant repéré exactement les rentrées du loup, creusa sur les routes suivies par l'animal et non loin de la lisière de la forêt, plusieurs fosses dissimulées par des branchages et de la mousse. Cela fait, il mena son troupeau, alternativement chaque soir, auprès de l'une des rentrées. Il passait la nuit dans un arbre, dormant peu, épiant, deux heures sur trois, la venue de l'assassin furtif.

On eût dit que la bête se méfiait. Pendant plusieurs semaines, elle négligea le troupeau ainsi offert à la convoitise. Enfin, par une claire nuit de juin, Jean Pezon entendit un léger bruit qui le tira de son assoupissement. Il ouvrit les yeux pour voir ses moutons fuir en désordre, tous, sauf un, qu'une grande forme noire entraînait dans le bois malgré ses bêlements désespérés.

Sautant à bas de son arbre, il passa le reste de la nuit à rassembler son troupeau éparpillé. Le jour venu, il avertit les bergers d'alentour, et leur petite troupe se dirigea vers la fosse.

Du plus loin qu'ils en virent l'emplacement, ils comprirent que la victoire était à eux. Les branchages s'étaient effondrés sous le poids du loup chargé de sa proie : en approchant du trou, ils virent briller dans l'ombre les yeux du fauve et, après avoir déblayé l'orifice, aperçurent l'énorme animal tapi dans un coin de la fosse, à côté du cadavre intact du mouton.

Quel sort allaient-ils réserver à leur ennemi vaincu ? La plupart voulaient le tuer à coups de pierres. Jean Pezon s'y opposa formellement.

— C'est moi qui l'ai pris, dit-il. Il m'appartient ; je veux l'avoir vivant.

Du coup, les plus poltrons de ses camarades s'esquivèrent. D'autres lui promirent assistance, se munirent de cordes et essayèrent de jeter un noeud coulant au cou du fauve. Mais celui-ci se tenait sur ses gardes et repoussait le lasso avec ses pattes, déchirant les cordes à belles dents.

Jean Pezon s'impatiait. Il avait entendu conter par son père que les paysans russes et polonais, quand ils ont capturé un loup, n'hésitent point à entrer dans le piège, car l'animal est si terrifié, qu'il n'ose rien tenter contre l'homme. Il décida de descendre dans la fosse, malgré les supplications des autres pâtres, épouvantés d'une telle audace.

Tenant dans la main droite une solide matraque et, dans la gauche, un noeud coulant, il se laissa glisser dans l'oubliette. A sa vue, le loup retroussa ses babines sur ses crocs, mais ne bougea point. Jean Pezon tendit son bâton vers l'animal, et, profitant du mouvement que fit celui-ci pour mordre, lui jeta adroitement le lasso autour du cou et serra vivement le noeud. Aussitôt, ses camarades le hissèrent hors de la fosse, d'où ils tirèrent le loup à demi-étranglé. Profitant de la suffocation de l'animal, ils lui lièrent les mâchoires, et, après lui avoir administré une maîtresse correction, aux fins de lui faire connaître son maître, Jean Pezon chargea sur ses épaules le loup ficelé comme un saucisson.

On devine l'accueil enthousiaste que reçut le jeune berger dans le plus proche village. Là, il fit fabriquer par un borrelier un solide collier de cuir auquel il adapta une chaîne, et remplaça le lien qui comprimait les mâchoires du fauve par une muselière qui lui permettait de boire et de manger de petits morceaux de viande.

Pendant les premiers jours de sa captivité, le loup refusa de prendre aucune nourriture. A la longue, il se résolut à accepter sa nouvelle condition et à suivre son maître, sous la menace de la matraque.

Enthousiasmé par l'exploit de son aîné, Pierre Pezon le remplaça par son frère Alexandre pour la surveillance du troupeau et lui permit d'entreprendre une tournée à travers le Gévaudan avec le fauve enchaîné. Tournée fructueuse, car tout le monde venait voir la bête sauvage qui avait terrorisé la contrée.

Cette exhibition dura plusieurs mois. Des envieux y mirent un terme : un matin, Jean Pezon trouva sa bête empoisonnée.

Ce fut un vrai désespoir pour notre meneur de loups. Il allait se voir obligé de cultiver la terre, besogne ingrate qui ne plaisait nullement à son tempérament nomade et passionné d'aventures.

Il reprit la route de Saint-Chély, lesté d'un nombre assez respectable d'écus. Marchant d'une allure soutenue, il avait abattu quatre ou cinq lieues, lorsqu'il vit, devant lui, un groupe cheminant sur la lande : trois hommes traînaient, à leur suite, trois ours qui se dandinaient comiquement de l'arrière-train en tirant sur la chaîne qu'un anneau rivé dans la cloison nasale fixait à leur museau.

Le jeune Pezon hâta le pas. Il était de cœur, dès maintenant, avec tous ceux de la grande confrérie des errants qui vivent des mille et un métiers qu'un "voyageur" peut exercer sans déchoir. Traîne-ours ou traîne-loups, c'est tout un... une fois entré dans la franc-maçonnerie du voyage on y reste à jamais.

Il rejoignit le groupe étrange et s'approcha du plus grand des rabouins qu'il aborda fort poliment, comme il convient à un jeune catéchumène. L'homme s'arrêta tout net, donnant à la chaîne de son ours une si brusque saccade que le plantigrade poussa un grognement de douleur, et Jean Pezon ne put retenir une exclamation de surprise qui se perdit dans un carillon tintamarresque des clochettes et de grelots.

Jamais le jeune Cévenol n'avait vu plus étrange figure. Jugez-en : l'homme était une sorte de colosse paraissant âgé d'une trentaine d'années, avec des épaules taillées à coups de hache. Sa face énorme, où s'érigait un nez monstrueux, était décorée de tatouages bleuâtres du plus bizarre effet. De longues moustaches teintes, l'une en ocre, l'autre en vermillon, pendaient, à la gauloise, de chaque côté d'une large bouche où brillaient des dents de louveteau. D'un bonnet à poil crasseux s'échappaient de longues mèches de cheveux rouges et emmêlés.

Le drôle était vêtu d'oripeaux bariolés, de loques innombrables, de toutes formes et de toutes couleurs. Au bas d'une sorte de boléro pendaient des clochettes et des grelots qui tintinnabulaient avec un vacarme assourdissant à tout mouvement de leur singulier propriétaire.

Notre meneur de loups en bâillait d'étonnement, et il y avait de quoi. Il se trouvait en présence, comme il l'apprit par la suite, du célèbre tombeur d'ours Yorick, qui se surnommait lui-même le "Grand Sauvage des Cordillères".

— *Per che chosa?* demanda l'homme d'une voix hargneuse, en fixant sur Jean Pezon ses yeux d'un bleu métallique, un regard naïf de brute intrépide.

Eût-il compris que le jeune pâtre n'eût pas trouvé la force de répondre, tant il était sidéré. Yorick, pensant que son interlocuteur se moquait de lui, fit un geste de menace, et le carillon grotesque résonna derechef.

L'un des acolytes du tombeur d'ours, connaissant l'humeur farouche du patron, jugea bon de s'interposer. C'était un long personnage, maigre et blond filasse, un Polonais qui se prénommaient tout bonnement Thadeus. Le jeune Pezon raconta brièvement son aventure, la mort de son loup, et demanda la permission de se joindre à la petite caravane, s'offrant à soigner les animaux en cours de route... Son but était naturellement d'apprendre le secret du métier en rémunération de ses bons et loyaux services.

Thadeus exposa la requête au patron, Yorick, les yeux perdus dans le vague, semblait rêver à de lointains horizons. Puis, soudain :

— Qu'il vienne avec nous si ça lui chante, dit-il dans son baragouin...

La petite caravane se remit en route et Yorick ne parut plus s'occuper de sa nouvelle recrue. Le néophyte n'insista pas pour lier plus ample connaissance avec son peu gracieux directeur, et se cantonna dans la conversation de ces acolytes, le Polonais Thadeus et le troisième larron, un petit Napolitain bronzé qui répondait au nom de Beppo.

Chemin faisant, il étudiait ses étranges compagnons, hommes et bêtes. A force de vivre avec leurs ours, les trois compères semblaient avoir acquis la balourdise et la dissimulation de ces rustres fourrés. Ils répondaient par monosyllabes, jouant l'indifférence, et, de temps à autre, jetaient, à la dérobée, sur leur interlocuteur, un coup d'oeil sournois.

Jean Pezon apprit que les baladins se rendaient à Ustou, pour y chercher de nouveaux élèves. A Ustou, un village perdu dans les montagnes de l'Ariège, se trouvait, en effet, une école d'un genre spécial : les pensionnaires en étaient de jeunes oursons dénichés dans leurs repaires en l'absence de la mère. On les élevait en liberté dans un enclos, puis, un beau jour, quand les pauvres bêtes s'essayaient à grimper aux arbres, on les garrottait étroitement aux troncs. Après quoi, on leur perçait la cloison nasale pour y river à chaud l'anneau de fer qui devait servir à réprimer les velléités de révolte du *canari*, ainsi que les montreurs d'ours surnomment leurs élèves que les forains appellent aussi des *poilus*.

Les rabouins se chargeaient ensuite d'apprendre au canari les mille gentilleses de rigueur : faire le

beau, s'asseoir, se coucher comiquement sur le dos, se tenir debout avec un bâton maintenu derrière la nuque, enfin danser au son du tambour de basque et sous la menace du "violon à ours" qui est, comme chacun sait, une matraque bien noueuse...

A Smorgonié, en Lithuanie, existait, pour les ours russes, une école identique à celle d'Ustou pour les Pyrénéens. Mais on y usait de moyens quelque peu discourtois. Notamment, pour apprendre plus vite à danser aux oursons, n'avait-on pas imaginé de leur entortiller les pattes de chiffons et de les faire grimper sur une plaque de tôle que l'on chauffait peu à peu avec un brasero?

C'était là un procédé que nos artistes velus devaient réprouver véhémentement.

... Jean Pezon s'enquit de la valeur marchande d'un ourson à Ustou. Il lui fut répondu que le prix en était, à ce moment, peu élevé: cent cinquante francs.

Le jeune pâtre tressaillit. Il les avait là, dans sa poche, les trente écus, et même un peu plus...

Son parti fut vite pris: il irait à Ustou et achèterait un ourson pour remplacer feu le loup géant.

En attendant, il allait regarder Yorick et ses gens travailler leurs canaris.

Les trois artistes poilus de la troupe provenaient de Radowicz, un faubourg de Prague, où existait une école d'ours du genre de celles de Smorgonié et d'Ustou. Ils avaient nom Nikita, Ladislav et Lorenzo.

Nikita était un ours de la Russie méridionale à fourrure clare et de taille moyenne. C'était un gaillard d'assez bonne composition.

Tout autre était Ladislav, géant des forêts lithuaniennes. Une fourrure épaisse, d'un brun sombre, couvrait son corps et ses membres massifs. Sa tête était large et courte et ses petits yeux, brillant d'un feu sauvage, sans cesse en éveil. Debout sur ses pattes de derrière, il apparaissait monstrueux, type d'un lutteur inébranlable.

Lorenzo était le plus petit des trois. C'était un ours des Carpathes à museau de porc et le comique de la troupe. Ses lèvres noires retroussées dans un rictus perpétuel, il marchait avec un déhanchement grotesque de l'arrière-train. Son triomphe était la culbute en avant qu'il exécutait dix ou douze fois de suite: après quoi, une sébile entre les dents, il faisait le tour de l'honorable société.

Les représentations de la troupe Yorick étaient admirablement réglées et se déroulaient selon un rite immuable.

Aussitôt le cercle des badauds formé sur la grande place du bourg ou de la ville, Thadeus commençait son boniment, emphatique et truculent à souhait. Il parlait toutes les langues, cet excellent Polonais, qui avait jadis fait de brillantes études, mais qu'un amour immodéré de l'indépendance et aussi — il faut bien le dire — du schnaps, avait jeté sur les grandes routes. C'était un homme précieux pour un forain à grande tournée eu-

ropéenne. Qu'il fût à Vienne, sur les allées de l'Augarten, à la Sangerfest de Lucerne, à la foire de Sinigaglia sur l'Adriatique ou au Miracle de Saint-Janvier, à Naples, au pardon de Sainte-Anne-d'Auray ou à la grande kermesse de Gand, partout Thadeus, polyglotte émérite, déployait la même verve, émaillant son boniment des dernières expressions d'argot à la mode, des pires idiotismes du cru. Langues et patois, l'allemand, l'italien, le hongrois, le français, le provençal, le breton, le flamand, il savait tout comprendre et tout parler.

Après avoir vanté le spectacle sans pareil auquel on allait assister, Thadeus s'emparait du tambourin qui résonnait sous son pouce avec des sonorités de chaudron fêlé. Aussitôt Nikita et Lorenzo d'entrer en danse, tenus en laisse par le signor Beppo. La danse de l'ours! Un ridicule menuet où les deux patauds se faisaient vis-à-vis, d'abord lentement, sautillant sur place en haussant l'arrière-train. Puis la cadence s'animait: plus haut, toujours plus haut, les artistes s'échauffant, faisaient, des quatre pattes à la fois, des bonds formidables. Enfin, l'apothéose les voyait debout, toujours l'un vis-à-vis de l'autre, et se dandinant comiquement avec les grâces surannées d'un paysan qui essaierait de danser la pavane.

Ce n'était là que pelotage en attendant la véritable partie. Après les culbutes acrobatiques de Lorenzo, Thadeus demandait un amateur pour faire une partie de lutte avec Nikita. Quelque faraud du village, quelque soldat fanfaron, pandour ou kaiserlick, se trouvait bien pour accepter. Nikita préalablement muselé, se prêtait de bonne grâce à une joute courtoise, pendant quelques minutes tout au moins. Quand il estimait que la lutte avait assez duré, il se laissait aller de tout son poids sur son adversaire qui cascadaît, comme on dit en terme de lutteur.

Cependant, parfois, Nikita, fatigué ou facétieux, se laissait tomber par quelque adversaire roublard connaissant le point faible de l'ours et pratiquant le coup qui consiste à "faire aux pattes" le plantigrade, à le saisir par les jambes de derrière et à le culbuter vivement. Dans ce cas, Yorick payait loyalement l'enjeu convenu, à moins que le vainqueur, grisé par son succès, ne commît l'imprudence d'accepter un nouveau match avec Ladislav, que le "Grand Sauvage des Cordillères" tenait à l'écart. Le farouche animal, claquant des mâchoires, laissant échapper des flocons de bave, se ruait sur l'homme en poussant un cri de guerre claironnant et nasillard, ce cri de l'ours qui charge, assez analogue au grognement d'un porc et que nul dompteur n'oublie quand il l'a entendu de près. En deux temps et trois mouvements, l'amateur de lutte était étendu à terre, plat comme punaise, avec le monstre couché sur lui et lui soufflant au visage, à travers la muselière, sa lourde haleine chaude. Il fallait que Yorick vînt saisir l'ours par la courte chaîne rivée à l'anneau nasal

pour permettre à l'homme humilié et tout froissé de se relever.

Mais le clou du spectacle c'était la lutte de Yorick lui-même contre ses trois ours démuselés. C'était, comme on dit dans la banque, l'emporte-pièce, le numéro qui arrache les cris d'admiration.

Dans ses souvenirs, Bidel, qui vit, étant tout jeune, travailler Yorick, nous a laissé une description vécue de cette extraordinaire empoignade :

Yorick, après avoir enfoncé son bonnet presque jusqu'aux yeux, faisait un geste de défi aux trois ours ; mais quand ceux-ci s'avançaient debout, menaçants et grondants, sur une seule ligne — le jeu se gâtait vite avec de pareils acteurs ! — Yorick se déroba, et, par un mouvement renouvelé du combat des Horaces et des Curiaces, il attendait à quelques pas l'attaque du plus leste des trois ours. Il lui faisait faire un demi-tour et le jetait sur le second ours qui suivait de près. Les deux animaux, cernés l'un et l'autre, se montraient les dents, s'ils ne se mor-daient aux oreilles.

Pendant qu'ils s'étonnaient, le maître attaquait le troisième, le moins ingambe. Il le tournait, et, le saisissant par derrière, il lui administrait, des deux genoux à la fois, ce que les gavroches des faubourgs appellent, je crois, une "botte d'oignons". L'ours fléchissait sur ses jarrets et, d'une poussée vigoureuse, le dompteur l'envoyait s'emmêler aux deux autres.

Ça n'était pas long. Mais les trois ours, furieux — ou plutôt énormément vexés, — se précipitaient tous les trois à la fois sur le maître avec des grognements de mauvais augure qui devenaient vite des hurlements.

Alors la mêlée était complète. En quelques secondes, l'homme et les bêtes ne formaient plus qu'une masse, confondant visage, mufles, poils et moustaches. Les trois ours s'appliquaient à soulever le dompteur, et quand il perdait pied, ce qui ne manquait jamais d'arriver, ils le laissaient tomber pour se jeter sur lui. Mais celui-ci leur échappait. Tournant autour d'eux, il les précipitait l'un sur l'autre...

Et ils se mordillaient, se donnaient de rudes tapes, puis revenaient sur le dompteur, dont l'adresse était admirable. Tantôt campé comme un lutteur, tantôt ramassé comme un maître d'armes sicilien, couché presque comme un reptile, il décochait à ses adversaires des coups de sa main droite ouverte, qui les atteignaient aux muscles sensibles, aux jointures des nerfs. Et ce jeu continuait jusqu'à ce qu'ils fussent excédés...

Le public haletait, toutes les respirations demeuraient suspendues, chacun craignant de voir ces bêtes de mauvaise composition se fâcher réellement, faire du dompteur leur proie, attaquer même l'assistance. Beppo, par moments, pâlisait sous son hâle, et Thadeus, très attentif, ne riait plus.

Tout à coup, le tombeur d'ours, brusquement, administrait le fameux croc-en-jambe à ses trois assaillants. Et ils tombaient l'un sur l'autre...

Et si humiliés que le maître s'approchait d'eux, et, prenant des mains de Beppo colliers et muselières, remettait ces bêtes à la chaîne sans la moindre velléité de résistance de leur part.

C'était, cette lutte d'un homme contre trois ours, un spectacle inoubliable ! Et la réputation de Yorick était grande parmi le peuple du voyage.

On le voit, Jean Pezon n'aurait pas trouver meilleur professeur.

Le jeune montagnard, peu à peu, s'insinua dans les bonnes grâces de ses compagnons, qui reconnurent vite ses dispositions pour le magnifique métier de montreur de canari. Yorick lui-même, un jour de franches libations lui conta brièvement son histoire.

Le Grand Sauvage des Cordillères était né, vers 1810, dans la ville piémontaise d'Aoste, de parents bourgeois, dont il avait rapidement fait le désespoir par ses goûts de désordre et de sauvage indépendance. Dès l'âge de quinze ans, il avait fui le domicile paternel pour s'engager dans la troupe d'un directeur de théâtre forain dont le répertoire se composait uniquement d'une adaptation à la scène des *Vêpres sciliennes*. Les Piémontais n'avaient pas gardé le meilleur souvenir de l'occupation napoléonine et on applaudissait ferme à l'égorgement des "Goui-Goui" ainsi que les Italiens surnommaient, à cette époque, les Français. Yorick joua d'abord le rôle d'un égorgé, puis il fut promu à la dignité d'égorgeur, sans augmentation de paye. Son directeur était un Machiavel au petit pied qui savait jouer de la vanité humaine et préférait accorder à ses employés beaucoup d'honneur qu'un peu d'argent. Je me suis laissé dire qu'il avait rencontré des imitateurs.

Quand Yorick eut réalisé quelques économies, il s'associa avec un montreur de curiosité et de phénomènes. Lors, il se prit de querelle avec un hercule qui lui administra la première volée qu'il reçut de son existence — et sans doute la seule. Le pauvre Yorick dut entrer, pour quelques semaines, à l'hôpital d'Augsbourg en Bavière, où la scène avait eu lieu.

Il en sortit sans sou ni maille et fut heureux de se mettre au service d'un mangeur de serpents. Il jouait au naturel, le rôle de sauvage et remplaçait son maître dans la fosse où grouillaient les reptiles. De temps à autre, il mâchait la queue d'une couleuvre ou faisait semblant de se précipiter avec des cris de convoitise sur le cadavre d'un rat fraîchement écorché. En un mot, il tenait, avec beaucoup de brio, l'emploi de "Satoui". C'est le nom que l'on donne aux hommes sauvages "sur le voyage".

Il y gagna quelque argent et, passant par Prague, acheta, à Radowicz, son premier ours. De ce jour, il fut indépendant, et, en quelques années, après avoir regardé faire les collègues, il était parvenu à la grande maîtrise de son art.

Entre les mains de Yorick, Jean Pezon fut un élève docile et attentif. Il comprit rapidement les secrets et ficelles du métier, et comme il était, nous le savons, leste et robuste, son farouche patron le prit en affection, autant qu'il pouvait être accessible à un sentiment de cette nature.

Nos vagabonds passèrent l'hiver dans les plaines ensoleillées du Languedoc et de la Gascogne. A la fonte des neiges, ils commencèrent à gravir les premières cimes pyrénéennes. A Ustou, Jean Pizon, comme il se l'était promis, prit congé de ses compagnons...

...A Ustou, le jeune pâtre n'eut aucune peine à découvrir ce qu'il désirait: un ourson pyrénéen, âgé de deux ans à peine. Il le paya trente-six écus avec la chaîne et la muselière.

Après cette emplette, notre héros se vit sans un traître sou. Peu lui importait. Il commença immédiatement son tour de France et refit en sens inverse le voyage qu'il venait de faire avec Yorick. Au printemps suivant, il reprit le chemin de Saint-Chély, où il fut accueilli comme l'enfant prodigue, lui et son "canari".

Henry THÉTARD.

Adolphe Retté



ADOLPHE Retté est mort à Beaune, le 8 décembre 1930. C'est peut-être l'occasion d'étudier brièvement, mais dans son ensemble, cette vie d'écrivain et d'apôtre, une vie extraordinairement troublée, douloureuse et féconde, et dont on ne connaît en général que les grandes lignes. Car Retté ne faisait pas de bruit autour de son nom; et à part quelques rares amis, ceux-là mêmes au milieu desquels il vivait ne le connaissaient guère.

Il était né à Paris le 25 juillet 1863, mais "élevé sans la foi, victime de discordes familiales, il fut, dès l'âge de douze ans, à peu près abandonné à lui-même": ainsi s'exprime-t-il dans le préambule de son livre *Du diable à Dieu*, qui est, on le sait, le poignant, sincère et quelquefois brutal récit de sa conversion.

Il ne donne nulle part beaucoup de détails sur son enfance ni sur sa première jeunesse. Il passa un certain nombre d'années en Belgique, chez son grand-père, M. Borguet, recteur de l'Université de Liège. Puis on l'envoya au collège de Montbéliard, où, raconte-t-il encore, sous des maîtres protestants, "il suivit les pratiques de l'hérésie dite: Confession d'Augsbourg. Mais il n'en fut pas influencé. Il n'en garda qu'une croyance assez vague et assez confuse à l'existence de Dieu et beaucoup d'éloignement pour une doctrine où il n'avait trouvé que sécheresse et prédominance rigide du règne de la loi sur le règne de la grâce".

On notera cette croyance, née en lui très tôt (il avait d'ailleurs été baptisé), en l'existence de Dieu, croyance qui le suivit à son propre insu tout le long des années perdues, étouffée, comprimée sous les mauvaises passions, cachée au fond de son cœur, mais vivace, et que le choc des événements, parachevant le travail secret de l'intelli-

gence, devait ressusciter un jour: on peut dire, en effet, que le rôle de l'intelligence fut considérable dans son évolution, car il était de ceux qui ne bornent pas à sentir, qui cherchent à comprendre, et qui, par cela même, sont bien obligés d'admettre une fois ou l'autre que rien ici-bas n'est explicable sans Dieu.

Ce fut au régiment qu'il commença de se corrompre. A peine libéré, il revint à Paris où il se mêla au monde littéraire, au monde des jeunes, d'une petite minorité de jeunes gens qui prétendaient renouveler la littérature en général et la poésie en particulier, comme les minorités de jeunes ont fait de tout temps. M. Tancred de Visan, dans un bel article du *Mercur de France*, a croqué d'une plume experte le Retté de cette époque-là (1890):

Il est rude et jovial; un solide lutteur qui aime à gouailler. Un large front plissé à la Bismarck, une moustache indisciplinée; un visage extrêmement mobile et qui passe sans transition de la fureur au rire; un lorgnon en vadrouille, assujetti à chaque minute par son dangereux possesseur, mais que les mille mouvements désordonnés d'un corps sans repos dérangent sans cesse; des yeux gris posés avec insistance sur l'interlocuteur; des gestes brusques sans harmonie; de grosses mains maladroites; l'éternel petit chapeau mou alternant avec la casquette du voyageur; une voix grave un peu grailonneuse, et toujours ce ricanement lourd et bon enfant de l'athlète qui s'amuse extraordinairement à s'écouter parler,— voilà Retté.

Charles Le Goffic l'appelait "l'enfant terrible du symbolisme". Terrible, peut-être; enfant, c'est moins sûr. Il était plus profondément, plus intimement poète que la plupart de ces pseudo-poètes au milieu desquels il se dispersait. Il était surtout plus franc. Ce contraste qui marque sa vie entière et par quoi il séduit en même temps qu'il effraye un peu, était déjà en lui. Et l'on peut voir dans cette franchise — franchise avec lui-même, franchise avec les autres — l'origine de ses passages successifs à travers différentes écoles et différents foyers intellectuels ou sociaux. Il croyait toujours découvrir ailleurs ce qui lui manquait; mais il ne savait pas encore ce qui lui manquait...

Tandis qu'il se fourvoyait dans le radicalisme, le socialisme, l'anarchisme, luttant avec une espèce de rage contre tout ce qui était sain, raisonnable et calme, il écrivait des vers dont quelques-uns resteront, dont la plupart, au contraire, datent terriblement. Il avait un sens poétique très aigu, le culte de la beauté et spécialement le culte de la nature, mais, entraîné par une étrange contagion, il s'exprimait trop souvent avec des mots rares, des phrases biscornues, en un style artificiel et tarabiscoté. Et ses proses étaient abominables, farcies de grossièretés, ne reculant pas devant les blasphèmes. Je ne citerai rien, pas mêmes des titres. Sauf un volume de poèmes où il célébrait la cam-

pagne et les splendeurs de la forêt, Retté a d'ailleurs renié ces livres et voulu les rayer de son oeuvre :

C'est là, aujourd'hui, un des mes grands sujets d'affiction. Aussi je prie les chrétiens entre les mains de qui tomberaient quelques-uns des écrits où je m'égarai de la sorte, de les détruire par le feu... (1)

*

* *

Dans "cet enfer braillard", il n'était pas heureux. Dans sa vie privée non plus. Ce n'est pas ici le lieu d'insister sur ses dérèglements. Avec une humilité émouvante, et sans aucun reliquat de respect humain, il les a confessés dans son *Histoire d'une conversion*. Il a véritablement mis son âme à nu, et c'était une âme bien laide, en apparence tout au moins. Mais c'était, dès lors, une âme tourmentée et insatisfaite, et qu'il analysa plus tard en des pages où l'influence symboliste se fait encore sentir :

Une fois en votre vie, vous êtes-vous trouvé perdu dans une plaine pullulante de végétations sauvages? Ce fut par une de ces tombées du jour, où l'équinoxe d'automne détraque la saison et où les vents ne cessent de sauter d'un horizon à l'autre. La tourmente arrive de tous les côtés. Cela souffle à droite, à gauche, en avant, en arrière; tous les Borée et tous les Notus sont déchainés. Des bises et des khamsins vous assaillent, vous giflent, vous brûlent, vous glacent presque simultanément; on ne sait à qui entendre de ces vents déchainés, on s'arrête ahuri; on espère une accalmie qui, d'ailleurs, ne vient pas.— Ainsi de mon âme à cette époque. (2)

Sous la boursoufflure dont il n'avait pas encore pu se débarrasser (ce paragraphe fut écrit en 1906), on devine le malaise qui naît et qui désormais ira s'accroissant.

L'influence de Paris lui était néfaste. L'influence de la nature lui fut bienfaisante. A Guermantes, près de Lagny, puis à Fontainebleau, il trouva le temps de réfléchir. Ses réflexions n'étaient pas encore salutaires. Il continuait à collaborer avec cette "troupe de poètes épris d'art jusqu'à la frénésie, épris aussi de sensations outrancières" au milieu desquels il avait fait ses premières armes et dont la fréquentation entretenait en lui l'esprit du mal. Mais dans les premières années du siècle, à travers des alternatives où il se sentait irrésistiblement porté vers quelque chose de supérieur et où, retenu sur la terre par une force plus forte que lui, il épanchait en paroles sacrilèges la violence de son tempérament, des crises de conscience de plus en plus fréquentes et de plus en plus graves le secouèrent. Il était bourrelé, obsédé par

les grands mystères. Dieu existe-t-il? Mais non, il n'existe pas!... Et si pourtant il existait?...

Depuis qu'il y a des hommes pour se poser le problème du: "Pourquoi sommes-nous mis au monde?" cent religions et autant de philosophies ont tenté de le résoudre...

La pérennité de l'Eglise catholique, qui seule perdue et s'étend de siècle en siècle parmi les destructions, les reconstructions et les ruines, malgré les persécutions, les hérésies et les schismes, l'avait frappé.

Il serait trop long de résumer les circonstances de son retour à Dieu. Qu'il suffise de dire que cette conversion ne fut pas une volte-face, qu'il ne s'engagea pas du premier coup dans la voie qui lui était tracée et que son âme écartelée fut le théâtre d'un de ces conflits qui vous remplissent à la fois de pitié et d'admiration. La souffrance physique, qui eût ébranlé d'autres, l'aida. Bien avant qu'il eût acquis cette résignation presque surhumaine dont les témoins de sa vieillesse ont été si souvent édifiés, il s'écriait :

Soyez béni, mon Dieu, de m'avoir révélé ma faiblesse par les maux que vous daignez m'infliger. Soyez béni d'avoir brisé mon orgueil en me montrant le néant des illusions où je me complaisais...

François Coppée d'abord, puis un autre ami qu'il ne nomme pas, et un prêtre auquel il se confia enfin, le soutinrent dans ces mois cruels où tantôt l'idée du suicide et tantôt le remords passionné de sa conduite antérieure le poursuivaient jusqu'au cauchemar. Ses souvenirs les plus honteux s'évoquaient en images d'une réalité saisissante. Il doutait du pardon de Dieu, de la possibilité de se purifier. Il était aussi véhément dans le repentir qu'il l'avait été dans la faute... Ce ne fut qu'après s'être confessé, après avoir, à quarante-trois ans, fait sa première Communion, qu'une paix relative le toucha.

*

* *

Je dis: une paix relative; je ne devrais même pas dire que ce fût une paix. Retté n'était pas accessible à la paix. Il ressentait cette plénitude joyeuse, ce ravissement extatique du serviteur qui a été enfin reçu par son Maître et qui, comblé d'un don sans prix si longtemps attendu, pleure d'émotion et de reconnaissance. Mais ce que l'on nomme ici-bas la paix, c'est-à-dire, en somme, la satisfaction complète, l'absence de désirs, l'acceptation sereine de ce qui est, tel que cela est, en dehors de toute action personnelle susceptible d'être contrariée ou déçue, cette paix-là, le caractère de Retté la lui rendait inabordable. Lui qui s'était dépensé sans compter au service de doctri-

(1) *Du diable à Dieu.*

(2) *Idem.*

nes menteuses, qui s'était jeté, de bonne foi, dans l'erreur avec tout l'élan d'une jeunesse inexpérimentée, mais ardente, il allait mettre un zèle bien plus fervent encore, il allait mettre de l'enthousiasme à propager la vérité à présent qu'il la détenait. Mais si l'on trouve dans l'enthousiasme et le zèle le bonheur qui vous convient, on y trouve rarement la paix, car elle trébuche, le long de la route, sur trop d'obstacles imprévus.

On n'aime pas également toutes les conversions ni tous les convertis, disait très justement dans la *Croix* M. José Vincent, lors de la parution des *Rubis du calice*. Il est des conversions insuffisamment humbles...

Beaucoup, en effet, loin d'être humbles, sont terriblement orgueilleuses et ostentatoires et "agaçantes pour les fidèles du divin bercail". On en trouve en tout temps dans la république des lettres. Il en va de certains convertis comme de certains "rescapés" qui, toute leur vie, tirent une gloire tapageuse du danger couru et vont partout frappant sur leur poitrine: "C'est moi qui ai failli mourir. Regardez-moi bien: je suis vivant." Retté, au contraire, ne songera plus qu'à rompre avec les gens du siècle ("je suis détaché de leurs passions et de leurs haines"), à se corriger de ses vices, à expier et à servir.

Il faut lire son dernier livre, *Les Oraisons du silence*, pour saisir à quel point la rupture fut totale. Mais il faut lire *Sous l'Étoile du matin*, *Lettres à un indifférent* ou *Quand l'esprit souffle*,⁽³⁾ pour comprendre ce que furent, selon l'expression de M. Marius Boisson dans son article de *Comoedia*, le drame de sa vie intérieure et son sacrifice. Ceux qui ont mérité sa confiance, ceux qui ont eu la patience de le suivre en pensée dans ses pérégrinations et qui ont percé le secret de son existence austère, dénuée, errante, sont renseignés. On ne balaye pas en un jour les cendres d'un passé vieux de quarante ans. Il avait le droit d'affirmer:

Je puis en faire le serment d'une conscience sans nuages, jamais mon âme, imprégnée de toi, Seigneur, n'a connu la nostalgie du passé.

La nostalgie, non; mais les tentations, si: elles sont longues à lâcher leur proie. Il les repoussait avec acharnement; il déployait dans cette noble guerre d'embûches et de corps à corps toute l'énergie qui naguère avait été la sienne dans des batailles d'un autre ordre; et il remportait la victoire. Au terme de sa vieillesse, lui qui avait conservé l'habitude de fumer, et dont une cigarette restait l'unique et innocent plaisir, il renonça au tabac pour obtenir le salut d'un médecin athée; et

(3) *Quand l'esprit souffle* est plus particulièrement consacré à Huysmans, mais il y avait plus d'un point commun entre Huysmans et Retté.

il tint strictement parole, mais au prix de quels efforts! Trois ans plus tard, peu avant de mourir, il avouait en riant:

— Non, non, ce n'était pas une simple habitude, elle me tient aussi dur aujourd'hui qu'autrefois.

On devine par ce détail ce que dut être pour le libertin, le buveur, le jouisseur impie qu'il avait été, le changement de moeurs qu'il s'imposa par la violence et sans jamais un fléchissement.

Il avait désormais Paris en horreur. Rien ne l'y attirait plus, pas même ce qui avait été et ce qui demeurait l'un des pôles d'attraction de son esprit, l'art, la beauté, la poésie. La beauté, il était certain de la rencontrer partout; la poésie, il la cultivait en soi; l'art, il s'en détournait maintenant. Il ne portait plus d'intérêt à la littérature que dans la mesure de ses contemporains. S'il continuait à la pratiquer, c'était moins en écrivain qu'en penseur, en mystique et en hagiographe. Ses rares essais proprement littéraires forment deux volumes de souvenirs, l'un sur *Léon Bloy*, l'autre, intitulé *La basse-cour d'Apollon*, sur une poignée de gens de lettres qu'il juge sans animosité comme sans ménagements, avec une impitoyable clairvoyance. Ses pages sur Barrès sont définitives, et tout catholique digne de ce nom les applaudira.

Une attitude aussi indépendante devait fatalement lui valoir des inimitiés, voire des haines, et il le savait:

Le motif pour lequel pas mal de chers confrères me honnèrent, je crois que le voici: quand je publie, je ne cherche ni à leur plaire ni à leur déplaire; je ne pense qu'aux lecteurs non professionnels. De plus, j'estime qu'il y a beaucoup de choses aussi intéressantes que la littérature, et beaucoup de gens plus intéressants que les littérateurs. Les façons de penser et les manières d'agir de toute ma vie viennent à l'appui de ces deux évidences. Mais la littérature contemporaine, qui se tient volontiers pour l'ombilic de l'univers, ne l'admet pas.

Et il se consolait, comme de toutes ses misères, par la confiance en Dieu:

Quand les hommes vous maudissent, c'est alors que Dieu vous bénit.

La majeure partie de son oeuvre chrétienne, qui est abondante, se compose de récits de pèlerinages, de vies de saints ou de recueils de méditations: *Un séjour à Lourdes*, *Dans la lumière d'Ars*, *Le soleil intérieur*, *Sainte Marguerite-Marie*, pour laquelle il avait un culte spécial, ainsi que pour sainte Thérèse d'Avila, *Les rubis du calice*, *La maison en ordre*, etc., jusqu'à ces *Oraisons du silence* qu'il craignait de ne pouvoir achever tant il était épuisé par le mal, et qui se terminent par une si belle et si touchante invocation:

Aie pitié de moi, Seigneur, aie pitié de moi selon ta patience et ton inlassable bonté.

Efface de mon âme jusqu'au moindre vestige des doc-

trines venimeuses que le diable y inscrivit jadis. Qu'elle soit une page blanche où tu traceras, en lettres de lumière, ta volonté et les secrets de ta sagesse.

... Permets que je sois crucifié à ta droite, comme le bon larron. Et, de même que tu te souvins de lui, souviens-toi de moi dans ton royaume du ciel!

Ce sont là les dernières pages qu'il aura livrées au public. Elles ont paru au milieu de 1930. Il est mort six mois après.

*
* *

J'emprunte à M. Marius Boisson l'itinéraire qu'il suivit pendant les vingt ans écoulés entre sa conversion et son arrivée à Beaune, suprême étape :

Il vivait n'importe où avec sa foi solidement permanente. En 1907, il voyagea en Belgique avec Charles Morice. En 1908, il habite Colombes. En 1909, Chaumont-en-Vexin. En 1910, il est à Lourdes. En 1911, à Ars et Hautecombe. En 1912, on le retrouve à la procure des Capucins, à Lyon; en 1913, à Fontainebleau; en 1914, au monastère des îles de Lérins. Il fait aussi des séjours chez les Bénédictins de Ligugé et de la rue Monsieur.⁽⁴⁾ En 1914, engagé volontaire, il part pour le front, où il reste jusqu'en 1915; évacué, il devient infirmier bénévole à l'hôpital des contagieux d'Aix. En 1916 et 1917, nouveau séjour à Lérins. De 1917 à 1919, il se fixe à Paray-le-Monial; en 1920-1921, à la Louvesc; de 1921 à 1924, à Pin-l'Emagny (Haute-Saône); en 1921-1922, à Auros (Gironde).

Entre-temps, il avait parcouru la France, soit pour des pèlerinages, soit pour des conférences qui lui étaient demandées et dont il ne tirait qu'un mince bénéfice, trop heureux du bien qu'elles lui permettaient de faire. Mais cette activité même eut bientôt un terme. Atteint d'angine de poitrine, souffrant également du foie, il dut renoncer aux voyages: il aura renoncé à tout. Ce fut alors la troisième partie de sa vie, la plus courte et la plus silencieuse. Un hasard le conduisit à Beaune en 1924. Il n'eût pu être mieux guidé. Beaune est la plus paisible des petites villes et la plus propice au recueillement. C'est une ville de couvents, de chapelles et de clochers. Il y était seul et en même temps il n'y était pas seul. Une charité vigilante l'y accueillit, lui qui, après avoir subi toutes les tempêtes, avait échoué dans ce port, maigre, en détresse, à peine capable de se soutenir, ne possédant rien, sinon son amour de Dieu et sa force d'acceptation. On lui trouva une chambre dans une maison de la place Monge, "une large pièce carrelée, très claire, meublée de l'indispensable". Les Pe-

tites-Sœurs Dominicaines gardes-malades des pauvres, auxquelles il avait été recommandé, le réconfortèrent, le soignèrent, veillèrent sur lui jusqu'au bout avec ce dévouement qui n'appartient qu'à elles et sans quoi il eût certainement succombé, car il était à l'extrémité de sa résistance. Et personne, ou presque personne, n'entendit plus parler de lui.

Il était dans la retraite, au plein sens de ce mot. Du Retté de jadis, il ne restait rien, hors cette passion qui avait toujours été en lui et qu'il appliquait maintenant à d'autres buts, ou plutôt à un autre but: l'apostolat. Encore ne faut-il pas croire que ses méthodes d'apostolat fussent agressives et par conséquent maladroites. Il n'allait pas chercher les âmes, c'étaient les âmes qui venaient à lui. Ames bourrelées comme avait été la sienne, âmes tourmentées que la lecture d'un de ses livres, généralement *Du diable à Dieu* ou *Lettres à un indifférent*, avaient ébranlées parce qu'il contenait l'écho anticipé de leur angoisse, elles s'adressaient à lui comme au seul homme qui pût véritablement les comprendre. Il répondait. Il donnait des conseils, et dans les cas difficiles consultait des prêtres de son entourage avant de répondre. Il désignait des confesseurs, il traçait des règles de prière, il indiquait des pages à lire et à méditer. Il prenait par la main ces inconnus, les tirait de leur boue, les entraînait brutalement si c'était nécessaire, jouait au cautère et du bistouri. Il avait les procédés du chirurgien autant que ceux du médecin. Il préférait l'ablation immédiate à la temporisation. Il tranchait dans le fond infecté de ces âmes comme on tranche dans une chair corrompue et il en arrachait le mal comme une tumeur. C'est par ces moyens héroïques qu'il a obtenu de prodigieux résultats.

Mais il se bornait pas à faire saigner pour purifier, il s'offrait lui-même en holocauste. Il suppliait Dieu de lui envoyer des souffrances nouvelles pour le rachat de ceux dont il se rendait responsable. "Payez-vous sur moi, Seigneur, mais sauvez-les!" Il mettait en action, comme on l'a rarement fait, le dogme de la réversibilité des mérites et des peines. Et il est indéniable qu'en chacune de ces occasions, il était saisi d'une crise plus douloureuse, et qu'il n'allait mieux, physiquement, qu'une fois la position conquise et la porte ouverte à l'Ami auquel il se dévouait tout entier.

Combien d'hommes, de femmes, de jeunes filles aura-t-il ainsi entraînés à distance dans son sillage de lumière, sans avoir vu de près, sans avoir entretenu de vive voix la plupart d'entre eux? On ne le saura jamais. Si on le lui avait demandé, il ne l'aurait pas dit et peut-être ne le savait-il pas non plus. Non qu'il les négligeât, mais pourquoi eût-il tenu ses comptes? Quelqu'un les tenait pour lui, et mieux qu'il ne l'eût fait, il avait une besogne à remplir, il la remplissait, et ensuite... Dieu était là. Il attendait la mort avec sérénité, n'ayant plus d'autre préoccupation, comme l'a constaté M.

(4) Ajoutons, qu'en 1910, il avait fait un essai de vie religieuse pendant quelques mois chez les Augustins de l'Assomption, en Belgique. (Note de la Rédaction.)

Lucien Descaves, que " d'utiliser ses souffrances pour le bien des âmes ".

M. Fernand Martin a tracé de lui, en 1929, un portrait qui ne rappelle guère le vigoureux lutteur peint par M. Tancrede de Visan une vingtaine d'années plus tôt :

Son masque est amaigri, où s'étonnent deux yeux naïfs et lointains, des yeux de myope, fortement dilatés derrière les lunettes. Le visage, qu'encadre une barbe blanche courte et drue, possède tout un jeu d'expressions lorsqu'il s'anime au cours de la conversation. Au repos, il conserve quelque chose d'enfantin avec une ombre de gravité. La casquette rejette en arrière une chevelure disciplinée qui s'échappe en touffes blanches par les côtés. Mais son front est ainsi mis en relief, un grand front volontaire et puissant aux rides verticales... Vêtu sans apprêt, négligemment drapé dans sa pèlerine, Retté s'appuie sur un bâton de rencontre. La démarche est hésitante. Il ressemble ainsi à quelque berger d'Auxois, descendu pour quelques heures à la ville, et qui porterait dans son regard la nostalgie de ses plateaux.

C'est la nostalgie du ciel que Retté portait dans son regard, et c'est cette nostalgie qui lui donnait, en effet, par moments tout au moins, ce je ne sais quoi de naïf, d'enfantin et aussi de souriant, qu'on ne s'attendait guère à découvrir chez lui. Car il n'était pas triste. Il n'y a pas de saint triste : y a-t-il des convertis tristes, et qu'est-ce qui les rendrait tristes ? Ils sont parvenus à la vérité, qui est toute chargée des plus belles promesses. Ils ont plus de motifs de joie que s'ils avaient toujours connu cette vérité, parce qu'ils en sentent d'autant mieux le prix qu'ils l'ont ignorée plus longtemps, parce qu'elle a été pour eux une tardive et merveilleuse révélation.

Ne cessez donc de reflurir et de vous multiplier aux jardins de la cité intérieure, corolles sanctifiées : solitude, pauvreté, détachement, souffrance, gaieté, dit-il dans les *Oraisons du silence*.

Et cette courte énumération résume exactement tout ce à quoi il attribuait encore quelque importance.

Solitude, car il fréquentait fort peu de monde. A Beaune même, en six ans, il ne s'était fait pour ainsi dire aucune relation. Le clergé, les communautés religieuses, la bibliothèque municipale, la librairie catholique, deux ou trois familles dont les circonstances l'avaient rapproché et dont il avait apprécié la sympathie discrète et généreuse, c'était tout son univers.

Pauvreté, car il n'avait rien : dans sa chambre du deuxième étage, un lit, des chaises, une table, un Crucifix, des livres partout... Des ressources extrêmement réduites, à peine suffisantes pour l'entretenir, bien qu'il n'eût jamais beaucoup dépensé.

Détachement, car ce manque de confort le laissait indifférent. Il ne se plaignait pas et ne voulait pas être plaint.

Je n'échangerais pas ce que Lucien D. (Descaves) croit être une infortune sans pareille contre la misère affreuse des riches et des sages selon l'esprit du monde.

Il regardait plus haut.

Souffrance, car son mal chronique ne lui accordait guère de trêves, et il arrivait que sa logeuse, la nuit, l'entendit gémir pendant des heures, privé de sommeil et de repos par des accès de dyspnée que les remèdes atténuaient sans les faire disparaître.

Gaieté enfin, car il se rangeait parmi les amis de Jésus, et " nous, amis de Jésus, nous sommes gais parce que sa parole nous est une réalité quotidienne " ... Et voici le développement de cette notion qu'il cultivait, plante rare dont le parfum le reconfortait quand il avait besoin de réconfort, comme tous les hommes, si courageux soient-ils, en ont besoin :

Parmi cette paix sans limites que nous prodigue le bon Maître, notre âme est une campagne où frémissent et mûrissent des moissons exubérantes. L'atmosphère, tout en or limpide, vibre à l'infini sous le ciel d'un bleu profond et que ne tache aucun nuage... Une alouette chante éperdument et monte toujours plus haut sous le zénith. C'est notre action de grâces. Elle exprime à la fois la plénitude heureuse de notre cœur, que la joie dilate presque à le rompre, et notre reconnaissance envers Jésus, qui nous imprègne de sa lumière et des ferveurs de son amour.

Sainte gaieté, fanfare miraculeuse des fêtes que nous offrons à Jésus, tu rythmes les élans de la vie intérieure et tu ne cesses de retentir pour nous, évadés de la prison du siècle, qui escortons fidèlement l'Agneau vexillaire!...

Ce morceau n'est-il pas purement franciscain, et n'y a-t-il pas dans ce programme de vie : solitude, pauvreté, détachement, souffrance, gaieté, toute l'essence de la doctrine du Christ ?

*

* *

Préparé ainsi à la mort, on conçoit qu'elle ne pouvait ni le surprendre ni l'effrayer. En plusieurs occasions il avait exprimé à ses intimes le désir que la Vierge, qui tenait, elle aussi, l'une des premières places dans ses dévotions, lui fermât les yeux. Est-ce faveur providentielle ou simple coïncidence ? Il est mort le 8 décembre, alors qu'on célébrait la fête de l'Immaculée-Conception. La nuit avait été mauvaise. Il s'était levé, néanmoins, et, de très bon matin, lisait. A 8 heures, on le trouva inanimé, son livre à la main. Le cœur surmené s'était arrêté subitement.

Il avait réglé d'avance les détails de ces obsèques, qui devaient être des plus modestes, rédigé son faire part, réparti ses livres. Tant il était demeuré inaperçu dans sa résidence même, une trentaine de personnes à peine accompagnèrent son cercueil, et parmi ce tout petit groupe dans la grande collégiale Notre-Dame, et sur la longue route du cimetière, son éditeur, M. Albert Messein, son exécuteur testamentaire, M. Marius Boisson, les délégations des différentes communautés, tous les prêtres de la ville et deux de ses convertis, dont l'un venu de Saint-Étienne pour lui rendre, après son décès, l'hommage de gratitude d'une visite qu'il n'avait jamais pu lui faire de son vivant.

“ Une vie commencée dans le désordre de l'esprit et qui s'accomplit dans la paix de Dieu... Quelle merveille de grâce ! ” a dit M. Henri Ghéon. “ Qui s'achève dans la paix de Dieu ”, précisons-nous. Oui, cette fois enfin, c'était la paix. La paix absolue, la paix sans réserve, la paix qui ne dépend plus des conditions terrestres ni de l'attitude ou du jugement des hommes. Pas plus qu'il ne s'était inquiété de sa réputation actuelle. Retté n'avait eu souci de l'opinion de la postérité.

Peut-être quelques-uns me rendront-ils justice après ma mort. C'est possible et même assez vraisemblable. Mais je dois mentionner, en toute franchise, que cette éventualité ne me préoccupe guère. Mon juge ne siège pas ici-bas. Il domine les contingences humaines. Et la sentence qu'il prononcera sur mon oeuvre sera souverainement adorable, soit qu'elle la condamne, soit qu'elle l'absolve. (5)

Cette oeuvre est double : il y a l'oeuvre tangible, concrète, les livres qu'il a laissés ; et il y a l'oeuvre invisible, qui découle de l'autre et qui n'en est que le fruit, ou, si l'on préfère, la répercussion : cette contagion qui chemine lentement, mais de toutes parts, qui se multiplie par elle-même et dont l'aire de dispersion ne saurait se mesurer.

Il n'y a pas eu de discours sur sa tombe, il n'y a même pas eu de fleurs, et le ciel d'hiver était gris au-dessus du sol bourguignon où ce déraciné allait être enseveli. Mais qu'importe ? Tandis que son corps infirme retournait à la terre, son âme libérée avait déjà gagné les régions hautes. Et pour se présenter devant Dieu et recevoir sa récompense, peut-être lui avait-il suffi de réciter cette prière “ conçue devant l'autel de l'Enfant-Jésus, dans la chapelle des Carmélites de Beaune, le mercredi des Cendres 1926 ”, et qui sert d'épilogue à *Jusqu'à la fin du Monde* :

Enfant Jésus, je ne suis pas un mage versé dans toute sorte de science, et je ne puis t'offrir des cadeaux somptueux. Berger hirsute, trainant mon corps maladif, je t'amène quelques brebis boîteuses et dont la toison s'est arrachée aux ronces de la lande où, lorsque je les ras-

semblai, elles grelottaient sous le vent glacé que souffle le démon.

...Maintenant, Roi des pauvres, des affligés et des méprisés, puisque ta Mère me fait signe d'approcher, permets que je me blottisse au fond de l'étable, entre mon frère l'âne et mon frère le boeuf. Comme je suis très las, je m'assierai sur la paille et je tirerai de mon pipeau les notes assourdies d'un cantique de Noël pour bercer ton sommeil.

...Alors, peut-être le privilège me sera-t-il concédé de chanter à mi-voix : *Domine, quinque talenta tradidisti mihi; ecce enim quinque alia superlucratum sum.*

On peut considérer cette émouvante invocation comme le testament spirituel d'Adolphe Retté. Mais, en échange des cinq talents qui lui avaient été remis, c'est bien plus de cinq autres talents qu'il aura apportés au Seigneur.

René DUVERNE.

(Le Noël.)

La fin de Pilate



L n'est pas possible qu'étant allé à Vienne, en Dauphiné, vous n'ayez vu, près d'une des portes, l'antique monument que les Viennois appellent l'*Aiguille*. C'est un édicule carré et évidé sur chaque face, formant arcade, portant une petite pyramide ou obélisque, et qui rappelle certains tombeaux de la voie Ap-pienne. En effet beaucoup, à tort ou à raison, le tiennent pour un tombeau romain. Il borde aujourd'hui la grande route qui va de Lyon à Marseille, en longeant presque le Rhône, lequel coule au pied des ruines de cette petite Athènes de la Gaule des Césars.

Vienne était cela autrefois. Il y avait là un théâtre, des arènes, un prétoire, un arc de triomphe, un temple à Auguste et à Livie, un beau pont sur le fleuve, des aqueducts, des thermes, dont on retrouve quelque chose. C'était plus qu'un important municiple de province, c'était presque une capitale. Sous Claude, le préfet des Gaules y avait son palais, et le préfet maritime y surveillait sa flottille, qui remontait et souvent stationnait dans le Rhône. On y cultivait les lettres. Une petite cour gravitait autour de ces petits princes ; des rhéteurs, beaux esprits, se redisaient, aux Bains, les petits vers de Martial, ce dont lui-même a tiré vanité quelque part.

Aujourd'hui la *Vigenna* ou *Vienna* antique est une ville morte : hommes et choses d'autrefois y sont oubliés, et l'*Aiguille* viennoise, en promenant mélancoliquement, depuis dix-huit siècles, son ombre autour d'elle, n'a rien écrit sur la poussière qui nous fasse connaître celui dont les cendres ont reposé sous ce mausolée. Le socle ne porte pas de nom ; l'histoire garde le silence ; mais la tradition, elle, est encore vivace. Elle parle, et quand on de-

(5) *Le voyageur étonné.*

mande aux gens de la ville : " Qui repose là ? " ils répondent en se signant : " C'est le tombeau de Pilate ! Eh ! le pauvre ! "

Le tombeau de Pilate ? Comment se trouve-t-il là ? Ceux qui racontent, qui dissertent, qui compulsent les souvenirs, ne sauront pas vous le dire. Ceux qui devinent, qui chantent, qui demandent peu aux livres, qui demandent tout aux rêves dont le vol perce les nuages, même les nuages de l'histoire, en savent-ils davantage ? Il faut du moins les entendre. Le *mens divinius* dont ils se disent gratifiés a le secret des choses ; et ils ont des récits qui consolent de la vérité, parce qu'ils sont plus beaux qu'elle, si toutefois il est rien de plus beau que le vrai ?

*
* *

C'était donc là, à Vienne, que vivait exilé le trop fameux Pilate, procurateur de la Judée sous Tibère, qui, pour ne pas déplaire à son maître, avait fait crucifier son Dieu. Ce Dieu avait eu sa revanche, et sur un signal invisible de sa main, l'ami de César avait été disgracié et proscrit par décret de César. Les princes veulent bien qu'on les serve, mais non qu'on les compromette. Pilate avait dépassé la mesure d'exactions et de vexations permises aux agents de l'Empire. Le peuple s'était soulevé, les délateurs avaient dénoncé, le sénat s'était inquiété, le prince s'était irrité, et Pilate rappelé de son gouvernement avait été jeté, par-dessus les Alpes, dans une ville de troisième ordre, où, comme on pense bien, il était tombé fort étourdi du coup et meurtri de sa chute.

Il ne devait pas s'en remettre. Ce n'est point que le procureur fût sorti les mains vides de son gouvernement ; les richesses de l'Orient, prélevées sur les tributaires, l'avaient dédommagé des ennuis de vivre loin de ce que Cicéron appelait la Ville-Lumière. Il avait rapporté de là dans l'ancienne cité des Allobroges de beaux restes de l'opulence qu'il devait à son rare talent dans l'art d'administrer, lequel, dès ce temps-là, se confondait avec celui de s'enrichir. Mais la domination était le fond d'un Romain, comme la liberté était le fond d'un barbare : et l'ambition de Pilate ne se consolait pas d'avoir vu les faisceaux proconsulaires se briser entre ses mains, sinon sur ses épaules, à jamais privées du laticlave.

Sa femme, Claudia Procula, essayait bien de panser la blessure de l'exil, et elle avait la main assez délicate pour cela ; mais une autre blessure s'était ouverte dans ce cœur, une blessure étrange qui s'envenimait chaque jour : la blessure du remords. Lui, le Romain, lui le sceptique, s'était pourtant bien cru prémuni, cuirassé contre ce préjugé vulgaire. Il en avait été un des maîtres de l'Orient ! Mais maintenant, il était seul, proscrit, brisé, loin des hommes, près de lui-même ; et dans le silence de cet isolement, tout ce monde de crimes avait retrouvé une voix qu'il croyait étouffée et qui n'était que baillonnée. C'était une voix ven-

geresse comme celle des Euménides ; et quand tout ce sang versé, tout ce peuple écrasé, surtout ce Prophète immolé, ce Nazaréen crucifié, se dressaient devant lui, il passait sur son front une sueur froide que seule pouvait essuyer la main de Claudia. Alors le malheureux, comme pour échapper à lui-même, s'enfuyait effaré par la campagne, où on le voyait porter ses pas précipités, suivant de près le bord du fleuve, qu'il contemplait d'un oeil avide pendant de longues heures.

*
* *

Un jour de l'an 39, sous le second consulat de Caius César Caligula Auguste, et celui de L. Apronius Caesanius, on entendit parler, dans la maison de Pilate, d'une troupe de Juifs et de Juives qui venaient de débarquer à Marseille. De là ils s'étaient dispersés dans la vallée du Rhône prêchant un Dieu nouveau, et opérant, disait-on, de ces prodiges surhumains que le peuple se plaît à prêter aux magiciens de l'Orient. Une femme de cette nation, appelée Marthe, était venue à Vienne qu'elle enchantait de ses récits et aussi des merveilles de son art prestigieux. Tout le peuple courait à elle et s'attachait à ses pas.

Cette nouvelle apportée à Pilate lui déplut : " Des Juifs ! partout des Juifs ! s'écria-t-il irrité. Qu'est-ce que ces mendiants peuvent donc venir faire ici ? Ne saurait-on trouver dans tout l'Empire un coin où on ne pénètre, où ne pullule cette engeance maudite ? Des Juifs ! Des Juifs ! Des Juifs ! "

Claudia, comme toujours, s'efforça de le calmer. Elle s'assit près de lui, sous un atrium ouvert d'où de grands jardins descendaient en pente jusqu'au fleuve que l'on voyait au loin s'enfoncer entre des collines argentées par les feux du matin.

" Mais, seigneur, lui disait-elle d'une voix qu'elle rendait encore plus douce qu'à l'ordinaire, que peuvent vous faire ces pauvres Juifs qui eux ne vous connaissent pas ? Pourquoi toujours penser à ce peuple ? Pourquoi tant vous agiter ? Ne sauriez-vous vivre heureux dans cette villa où tout respire la paix. Allons, si vous m'en croyez, nous ne songerons plus au passé, et nous jouirons au jour le jour de bonheur de vivre ensemble et de n'être plus rien . . .

— " N'être plus rien, Claudia ! Mais comprenez-vous ce mot ? N'être plus rien, au lendemain de si belles destinées, et à la veille de grandeurs plus magnifiques encore ! Ces grandeurs supérieures, il les atteindra peut-être lui, ce Vitellius, ce gouverneur de la Syrie, cet ennemi de ma fortune, qui, vendant ses services à ces vils Samaritains, m'a dénoncé à Rome, où il a fallu me rendre comme un criminel vulgaire, pour me justifier. Et qu'avais-je fait, sinon réprimer la révolte de Samarie menaçante, arrêter les insurgés au pied du mont Ga-

rizim, décapiter leurs chefs et servir ainsi Rome, l'État et le Prince?

— “ Il est vrai que vous avez fait beaucoup pour le Prince. . .

— “ J'ai fait tout, Claudia. C'est pour lui que je me suis fait un ennemi de ce peuple qui ne prononce plus le nom de Pilate qu'avec horreur. Ce sont ces images sacrées que j'avais introduites de nuit à Jérusalem, malgré la religion de cette race superstitieuse. Et quand toute la ville en deuil se porta à Césarée, enveloppa mon palais, se jeta à terre autour de ma demeure et resta ainsi durant cinq jours et cinq nuits, pleurant, gémissant, mêlant de la cendre à ses cheveux, déchirant ses vêtements, me suppliant d'enlever de la Cité sainte ces signes sacrilèges, vous m'êtes témoin que je ne fléchis point, je montai sur mon tribunal, et j'ordonnai à la cohorte d'envelopper cette troupe et de tirer l'épée. . . Si je cédaï enfin, si à la vue de ces Juifs qui, prosternés à terre, présentaient d'eux-mêmes leur gorge aux légionnaires, je leur fis grâce de la vie, c'est moins pour eux que pour lui, car je craignais une sédition et une nouvelle insulte aux aigles de César.

— “ Il est digne de vous, seigneur, d'avoir été clément. Je sais bien, d'ailleurs, que vous n'êtes pas cruel.”

En disant ces paroles, Claudia avait mis sa main dans celle de Pilate; il comprit ainsi qu'elle était contente de lui et qu'elle le remerciait.

— “ Oh! non, je ne suis pas cruel; reprit-il aussitôt. Je n'aime pas le sang, Claudia, il ne faut jamais verser le sang inutilement. Et puis, ne serait-ce pas dommage de souiller un glaive romain du vil sang de ce peuple? Je le méprise trop pour cela. Témoin cette insurrection que je réprimai, à Jérusalem, mais à coups de bâtons simplement. Vous en souvenez-vous?”

Claudia baissa les yeux.

Pilate se frottait les mains, et, s'efforçait de rire: “ Cette populace! Croyez-vous qu'elle avait eu l'audace de murmurer contre moi, parce que — belle affaire! — j'avais enlever quelques drachmes à ce qu'ils nomment leur corban, leur trésor sacré, pour avec cela construire des aqueducs et leur donner de l'eau. Les ingrats! J'aurais pu tirer d'eux une sanglante vengeance. Je préférerais armer nos soldats déguisés et mêlés à la foule que de bâtons au lieu d'épées, avec ordre de frapper au premier cri séditieux. Il est vrai qu'ils frappèrent fort. Quelle collision! quels cris! quel tumulte! qu'elle déroute! Il fallait voir ces circoncis s'enfuir sous cette grêle de coups, ou se traîner à demi-assommés et rompus! Plusieurs restèrent sur place. Du moins les autres n'y revinrent plus; la leçon était donnée. En vérité, ce n'est pas une race comme les autres celle-là.”

La matronne se taisait; sa main avait abandonné celle de son époux.

Pilate, lui, s'applaudissait: “ N'est-ce pas bien joué? demandait-il. Vous ne dites rien, Claudia, vous détournez la tête? Est-ce que vous allez en-

core plaindre ces misérables? Vous avez montré toujours quelque faible pour eux.

— “ Il est vrai, seigneur; et vous daignerez pardonner cette faiblesse chez une femme. Mais je ne peux m'égayer du supplice de l'innocent.

— “ L'innocent! L'innocent! Mais de qui voulez-vous parler? J'ai supplicié l'innocent? quel est donc cet innocent?”

Claudia regarda son époux: il était agité.

— “ O seigneur, pardonnez-moi si j'ai réveillé en vous quelque souvenir pénible. Mais vous me semblez souffrir. Pourquoi, grands dieux! ces regards, ce tremblement, ce trouble? Vous ai-je offensé, seigneur?”

Pilate n'entendait rien, et continuait toujours: “ L'innocent! L'innocent! Je vous ai compris, Claudia: vous pensez à votre protégé, à ce Juif, ce Galiléen, ce séducteur des foules que vous me recommandiez jusque sur le tribunal où je siégeais pour son affaire, et qu'aujourd'hui vous venez encore m'accuser d'avoir crucifié. Vous êtes cruelle, Claudia.”

Ayant dit cela, Pilate allait, venait, s'animait, parlait tout seul comme s'il plaidait un procès personnel devant je ne sais quel juge importun, invisible, celui de sa conscience et celui de l'avenir:

“ Cet innocent, Claudia, qui vous tient tant au coeur, qu'ai-je de commun avec lui et avec son supplice? Vous savez bien que moi, je ne voulais pas le faire mourir; et que je refusai formellement de me mêler de cette affaire. Lorsque les Juifs envieux l'emmenèrent à mon prétoire, me le dénonçant comme un malfaiteur, je leur dis pour toute réponse de le prendre eux-mêmes et de le juger selon leur propre loi. Ils me répondirent alors qu'ils n'en avait pas le droit: c'était vrai. Il fallut bien lui commencer l'instruction. Elle fut bénigne. Quand ils vinrent l'accuser ridiculement d'élever des prétentions à la royauté, lui ce pauvre ouvrier, je ne pus les prendre au sérieux, et je leur déclarai à tous que cela ne me regardait pas. Est-ce que j'étais juif, moi, pour me mêler de leurs querelles? Quant à lui, ce monarque pour rire, je l'interrogeai sur son royaume. Lorsqu'il m'eut dit que ce royaume n'était pas de ce monde, je ne vis plus en lui qu'un rêveur; et j'eus le courage de déclarer qu'il n'y avait en lui aucun sujet de condamnation. Est-ce vrai, Claudia, est-ce vrai?”

— “ Il est vrai que vous avez publiquement reconnu son innocence: vous êtes juste, seigneur.

— “ Que pouvais-je de plus? J'allais de cet homme au peuple et du peuple à cet homme: il était vraiment extraordinaire. Je le pressais de se justifier, mais lui ne répondait rien. Pourquoi ne se justifiait-il pas? Il semble qu'il avait pris le parti de mourir; pouvais-je le sauver malgré lui? Je m'avisai d'un expédient. On venait de me dire qu'il était de la Galilée, je le renvoyai à Hérode comme à son juge naturel. Hérode se moqua de lui et peut-être de moi, et il me le renvoya:

la fatalité me poursuivait. Une ressource toute-fois me restait encore. Je proposai de lui faire grâce, à l'occasion de la Pâque, comme c'est la coutume des Juifs. Mais eux, les insensés! préférèrent à celui-ci je ne sais quel scélérat, pris dans une sédition les armes à la main. Ils s'acharnaient sur leur proie. Des voix criaient dans le prétoire: "Crucifiez-le! crucifiez-le!"

— "Oui, les voix de cette populace que vous aviez su tant de fois mépriser et réprimer..."

— "C'est vrai; mais je ne me sentais plus le maître, ni de la foule ni de moi. Il fallait les satisfaire au moins en quelque chose. Vous voyez bien, Claudia, que je ne cédaï que pas à pas, et ne reculais qu'en bon ordre. Ne voulant pas prendre sur moi de faire mourir ce malheureux, je le fis battre de verges; et, espérant que cela apaiserait cette plèbe de le voir ainsi flagellé, meurtri, épuisé, sanglant, je le lui présentai en disant: "Voilà l'homme!" Rien ne put les attendrir; j'essayai donc de les faire rire. C'était une tactique de ma clémence de rendre ce pauvre prétendant ridicule, afin de le rendre pardonnable. Je le fis revêtir, non, pas moi, mais je laissai ma garde l'affubler d'une pourpre de dérision, l'armer d'un sceptre de roseau, le couronner d'épines, en le saluant roi. Cette fois encore, comptant désarmer leur colère par le rire ou la pitié: "Voilà votre roi!" leur dis-je. Rien n'y fit. Je dus m'entendre de nouveau crier par mille voix: "Crucifiez-le! crucifiez-le!" — "Quoi, "crucifier votre roi!" — Je disais cela par ironie, mais eux ne riaient pas: "Au nom de la loi, reprenaient-ils, il doit mourir!"

— "La loi! Quel autre que vous en était l'interprète, seigneur? Était-ce à cette multitude à vous imposer la sienne?"

— "J'étais plein d'épouvante, je me sentais poussé à une extrémité que je voulais éviter; car ils hurlaient toujours: "Enlevez-le, crucifiez-le!" Ce qui m'impressionnait, c'est que, parmi ces voix, il y en avait de plus savamment perfides qui disaient: "Nous n'avons pas d'autre roi que "César." Celles-là m'entraient dans le coeur comme un glaive. Il y en eut même quelques-uns qui me dirent clairement que, si je faisais grâce, je n'étais plus ami de César. Je sentais encore le fantôme du dénonciateur qui rôdait autour de moi, tenant la délation suspendue sur ma tête. C'était trop fort. Que faire? Est-ce que je pouvais me perdre moi-même pour le plaisir de sauver un homme de Nazareth? Et, après tout, dites-moi, n'avais-je point fait mon devoir? Le devoir! Peut-il y en avoir d'autre, pour un magistrat romain, que de faire respecter la souveraineté de Rome? Est-ce qu'il y a pour nous, mandataires de l'État, une autre autorité, une autre majesté, une autre divinité que la sienne?"

"Non; c'était trop longtemps avoir pris ce juif au sérieux. Vous savez le reste. Claudia: ce concurrent de César, ce prétendu roi des Juifs, je

lui donnai un trône, il monta sur une croix. Et pour montrer le cas que je faisais et d'eux-mêmes et de lui, je fis lire au-dessus de sa tête: JESUS NAZARÉEN, ROI DES JUIFS. Le soir, justice était faite, et il avait vécu..."

Pilate se drapait et se redressait, affectant l'assurance, comme s'il venait de sauver l'Empire. Il regarda sa femme: "Mais vous semblez pleurer, Claudia? Vous tremblez, qu'est-ce cela? Eh quoi? voyons, n'avais-je pas fait ce que je devais? Qu'eussiez-vous fait vous-même?"

*

* *

Claudia releva sa tête qu'elle tenait dans ses mains: "Ce que j'aurais fait, seigneur? Ce que vous deviez faire? Mais j'avais pris, dès lors, la liberté de vous le dire. Ne venez-vous pas de rappeler qu'à cette heure même je vous envoyai prier à votre prétoire: "De grâce, qu'il n'y ait rien entre vous et ce juste!"

— "Ce juste, dites-vous, Claudia? Ce juste, disiez-vous? oui, c'est le nom que vous lui donniez. Mais qu'en saviez-vous donc? Est-ce qu'on est juste encore du jour où l'on devient un danger pour l'État? Et vous, femmes, qu'entendez-vous aux affaires de ce genre?"

— "C'est vrai, seigneur; et voilà pourquoi vous voudrez bien me pardonner de n'avoir vu dans ce malheureux qu'un homme de bien à ménager, sinon un sage à admirer.

— "Un sage? eh bien, oui, peut-être, ce n'était pas un homme vulgaire. Il aurait pu devenir un personnage dans son pays, s'il eût su comprendre son rôle. Mais pourquoi s'est-il aliéné à plaisir tous les puissants de sa nation? Pourquoi ces idées de réforme et ce rêve insensé d'un royaume de Dieu? Il a soulevé la colère, il a déchaîné la vengeance. Il s'est perdu lui-même.

— "Oui, seigneur, mais cela pour le salut de son peuple.

— "Il l'eût sauvé en le dominant, car il avait de l'éloquence, de la puissance, de l'empire. On l'a bien vu après lui. Enfin, faut-il que je vous l'avoue? moi-même, je ressentais une certaine impression étrange devant lui. Son regard entraînait dans son âme, et y jetait des troubles dont je n'étais pas le maître. Il se disait roi, et il en avait l'autorité, la grandeur; une grandeur qui s'imposait et qui me subjuguait. Je n'ai point vu de criminel comme ce criminel-là. Il se disait descendre d'en haut et venu en ce monde pour témoigner de la vérité, et que voulait-il dire? Je souriais et pourtant je me sentais aux prises avec un terrible mystère. Je ne pouvais deviner ce que c'était cet homme. Quand je lui parlais de mon pouvoir, il me parlait du sien. Il me disait, lui ce juif, à moi magistrat romain, que je n'aurais nulle puissance sur lui, si elle ne m'avait été conférée d'en haut, par lui apparemment! Il me parlait, le croiriez-

vous ? à moi son juge, de mon péché et d'un autre péché encore plus grand que le mien ! C'était à ne plus savoir qui était l'accusé. Je vous l'avoue, Claudia, je n'étais pas tranquille. Mais que craignais-je donc ? On parlait, il est vrai, beaucoup de cet homme singulier, depuis trois ans dans le pays ; on en faisait un prophète. Mais qu'est-ce qu'un prophète pour nous ? Un voyant de l'avenir ? Mais l'avenir, qui la connaît, Claudia ? Ah ! vous peut-être. Oui, vous croyez aux songes, je devrais m'en souvenir. Car enfin n'est-ce pas à un songe que vous vouliez m'intéresser, d'un songe que vous prétendiez me faire peur, lorsque vous vous empressiez tant de me l'envoyer dire, séance tenante, à l'audience ?

— “ Ah ! mon ami, ce songe, cette vision, que j'en ai souffert cette nuit-là, à cause de vous ! Ne m'en parlez jamais.

— “ Quel était-il, Claudia ? Vous en souvenez-vous ?

— Ah ! Dieu ! si je m'en souviens ! Je le porte sans cesse devant les yeux, sans pouvoir m'en distraire. Mais il restera mon secret jusqu'à mon dernier jour.

— “ De secret entre vous et moi il n'en peut exister, Claudia. Dites-moi ce songe, je le veux.”

Claudia se taisait.

“ Je le veux,” dit Pilate, et d'un geste souverain il lui commanda de parler.

Elle obéit : “ Eh bien, dit-elle, ce même homme, qui à cette heure, comparaisait devant vous, moi, pendant ce même temps, je le voyais, je ne sais comment, sur des hauteurs célestes, plein de gloire et de majesté ! Il me semblait qu'il portait des cicatrices dans ses pieds et dans ses mains, mais des cicatrices desquelles s'échappaient des gerbes de lumière. Son visage avait l'éclat du soleil, sa robe la blancheur de la neige. Des esprits innombrables formaient autour de lui comme une armée d'étoiles qui l'enveloppaient de clarté et d'harmonies inénarrables. Une grande foule l'environnait, et j'eus alors le spectacle d'un triomphe tel que Rome n'en vit jamais de semblable. Cet homme que des millions de voix appelaient le Roi des siècles, je vis les siècles, un à un, défiler devant lui, tous les siècles du passé, tous les siècles de l'avenir, un nouvel ordre de siècles qui tous dataient de lui et portaient son signe sur le front. C'étaient des multitudes sans nombre d'hommes, de femmes, d'enfants, qui venaient tour à tour déposer leurs hommages d'adoration à ses pieds. Il y avait des soldats, des philosophes, des esclaves, des empereurs, des rois, des impératrices, des vierges, des veuves, des mères, des prêtres, des magistrats, toutes les langues, tous les âges, toutes les conditions. Il en venait du midi et du septentrion, de l'orient est du couchant, de l'Asie, de l'Afrique, des îles lointaines et inconnues encore. Il en venait toujours, et je ne pus compter le nombre des siècles successifs qui arrivèrent ainsi apporter à ses pieds l'or, l'encens et la myrrhe. . . ”

Pendant qu'elle parlait de la sorte, Pilate s'efforçait de sourire, mais sa face pâissait, mais ses traits se contractaient, mais ses membres tremblaient. Claudia ne le voyait pas ; elle avait les yeux au ciel comme si la vision était encore devant elle. Elle continuait disant :

“ Vous et moi, étions là, seigneur, contemplant ce défilé céleste dans une stupeur muette, quand ce Souverain du monde tourna son regard vers vous. Et je crois entendre encore de quel accent il vous dit : “ Tu me demandais si j'étais roi : suis-je Roi maintenant ? ” Ses yeux lançaient des éclairs.

“ Au même instant, tous ces siècles, tous ces peuples, tous ces mondes entonnèrent un hymne qui remplit la terre et les cieux. Cet hymne commençait par cette parole : *Credo!* qu'ils répétaient ensuite comme un refrain à chaque strophe de l'immense cantique. On lui chantait, à cet homme glorieux, qu'il était Dieu, Fils de Dieu, lumière de lumière et vrai Dieu de vrai Dieu. On le bénissait de ce qu'il était descendu des cieux, afin de se faire homme pour le salut des hommes. A ce moment, l'immensité se prosternait et adorait. . .

“ Poursuivrai-je, seigneur ? . . . Tout à coup, ce chant des mondes se continuant sur un mode plaintif, les harpes gémirent, les cieux frémirent, la terre trembla, les esprits se voilèrent la face, et l'univers chanta tout d'une voix, avec stupeur : *Et il a été crucifié sous Ponce-Pilate!*

“ Ponce-Pilate ! Votre nom, seigneur, votre nom vénéré, voué à l'exécration du ciel et de la terre, de tout ce qui est, de tout ce qui sera ! J'en reçus un tel coup, que je m'éveillai de ce songe, si toutefois ce n'était qu'un songe. Et y voyant une sorte d'avertissement du ciel, — pardonnez à la superstition d'une femme, — j'envoyai aussitôt à votre tribunal un message qui vous apprit le grand tourment que je souffrais, que je souffrais pour vous, au sujet de cet homme qui maintenant était plus qu'un homme pour moi.”

*

* *

Pilate était atterré. Il branlait la tête, il serrait les lèvres, il y avait dans ses yeux de la colère, de la terreur, du dédain ; il y avait un feu sinistre, mais il n'y avait pas de larmes. Il essuyait son front, il disais des mots confus, il parlait de tombeau qu'il avait fait garder, de soldats qu'il avait placés, de sceau qu'il avait posé sur la pierre du sépulcre, de fausses nouvelles, de dires de femmes, de disciples trompeurs : c'était incohérent.

Puis, éclatant tout à coup : “ Est-ce ma faute à moi si les Juifs me l'ont livré ? Est-ce moi qui l'ai tué ? Ne m'ont-ils pas dit eux-mêmes au prétoire qu'ils prenaient sur eux cette affaire ? Ne se sont-ils pas écrié : “ Que son sang retombe sur nous ! ” Et moi, pendant ce temps, qu'ai-je fait ? Tout le peuple l'a vu : je me suis lavé les mains ;

et j'ai ajouté: "Vous voyez, je suis innocent du sang de ce juste; arrangez-vous!"

En prononçant ces derniers mots, Pilate était étrange. Ces mains dont il parlait, ces mains qu'il avait lavées à son prétoire, ces mains qu'il disait pures, il les tordait, les secouait, les regardait sans pouvoir en détacher les yeux. Il les tournait, les rapprochait, les éloignait, puis les ramenait encore, et y fixait des regards pleins d'épouvante. Quelque chose, je ne sais quoi, une tache sanglante peut-être, que lui seul voyait, y demeurait toujours. Il se mit à frissonner:

— "Je sors, dit-il à Claudia d'une voix altérée. Ces pensées me fatiguent. Ne me parlez plus de ces choses. La paix de la campagne me rendra le repos. Je veux être seul; je sors."

Et comme Claudia, le voyant partir, lui présentait sa main, Pilate retira la sienne, qu'il craignait de montrer.

Il sortit effaré, et marchait à grands pas, comme s'il était poursuivi par des êtres invisibles; et, descendant la colline qui portait ses jardins, il ne s'arrêta plus qu'il ne fût parvenu auprès de fleuve profond. Claudia l'avait suivi et se tenait à quelque distance, inquiète de ce qui arriverait. Elle le vit qui descendait au bord du Rhône, et là penché, il trempait, plongeait ses deux mains dans le courant. Puis le malheureux les retirait, les regardait, gémissait, les replongeait encore, les tordait l'une dans l'autre comme un insensé, s'irritait, blasphémait, contemplait d'un oeil fixe les vagues, puis ouvrait ses deux bras comme pour leur demander de le cacher dans leur sein et de l'y englober.

Un cri d'effroi l'arrêta. Sa femme était près de lui. Elle ne lui dit rien, elle pleura. Elle prit ses mains dans les siennes, les arrosa de ses larmes, les essuya de son voile, dans lequel elle les enveloppa comme pour les dérober aux regards de l'infortuné. Lui se laissait faire, semblable à un blessé dont on bande les plaies. Sa pensée était ailleurs, absorbée tout entière par je ne sais quel souvenir terrible qui le poursuivait en le torturant. Mais son oeil était sec et il ne pleurait point.

Il se calma peu à peu, au contact pacifiant de cette douce bonté. "Venez, dit Claudia, rentrons. Vous paraissez tant souffrir! Il ne faut pas qu'on puisse vous apercevoir en cet état. Aussi bien, voici qu'un ressemblant extraordinaire se forme au bord du fleuve. Qu'y a-t-il donc là? Venez, remontons chez nous, vous vous y reposerez."

*
* *

Près de là, en effet, les gens de la ville se pressaient autour d'un spectacle qui semblait absorber toute leur attention. Un jeune homme venait de se noyer dans le fleuve. On avait déposé son corps sur le rivage, étendu sur une natte; et son père et sa mère à genoux auprès de lui s'arrachaient les cheveux de désespoir, poussant d'affreux gémissements. Ce jeune homme était connu et aimé dans

la ville. On racontait qu'attiré par les merveilles qu'opérait la Juive récemment arrivée à Vienne, il se rendait précipitamment auprès de l'étrangère pour se faire initier, quand la barque qui le portait avait chaviré dans le fleuve, d'où l'on n'avait plus retiré qu'un cadavre.

Pilate et Claudia entendirent cette multitude qui poussait de grands cris de supplication. Ils s'avancèrent instinctivement de ce côté. Une femme était là, qu'à son costume ils reconnurent pour une des filles des Hébreux. "Rendez-le-nous! lui répétait ce peuple suppliant. Vous nous dites que votre Dieu est le Dieu très bon et très grand: qu'il le montre! c'est le moment. Aurait-il moins de puissance que Proserpine qui rendit la vie à Adonis?"

— "Ne blasphémez pas, dit la Juive. Le Dieu que je vous annonce s'est nommé lui-même le Résurrection et la Vie. Je l'ai vu, à Béthanie, ressusciter mon frère qui, depuis quatre jours, était dans le tombeau."

Pilate et Claudia s'étaient approchés de cet attroupement. — "De quel Dieu parle-t-elle? demandèrent quelques voix.

— "C'est de Jésus, le Dieu béni dans tous les siècles, reprit-elle en s'inclinant. Et à ce nom divin, tout genou doit fléchir, sur la terre, dans le ciel et dans les enfers."

En entendant ce nom, Claudia dit à son époux: "Ne restons pas ici." Et elle l'entraînait.

— "Non, demeurons, dit Pilate; je veux voir la fin de tout cela. Ces Juifs sont audacieux de raconter de telles choses. Déjà, étant en Judée, j'avais entendu parler de ce mort de Béthanie; certaines gens en avaient fait grand bruit à Jérusalem. Mais ici il n'y a plus place à la supercherie. Que va faire cette magicienne devant ce corps sans vie? Je l'attends là. Je veux jouir de sa confusion. Restons."

C'était irrésistible. Pilate se sentait enchaîné, mais enchaîné à son supplice. En effet, la Juive racontait à la foule comment ce Dieu inconnu avait passé en ce monde en faisant le bien, faisant voir les aveugles, marcher les boiteux, entendre les sourds, parler les muets et revivre les morts. Elle et sa soeur Marie l'avaient reçu sous leur toit, servi à leur table, oint ses pieds de leurs parfums; puis, quand leur frère s'était endormi du suprême sommeil, il était venu pleurer avec elles sur son sépulcre, puis il avait frémi, puis il avait commandé d'autorité à Lazare de sortir du tombeau, et Lazare était sorti. Pour prix de tant de bienfaits, ses ennemis jaloux l'avaient livré entre les mains du gouverneur de la ville, nommé Ponce-Pilate, qui après l'avoir reconnu innocent, l'avait néanmoins fait mourir du supplice de la croix. Mais, il s'était, selon sa promesse, ressuscité le troisième jour. Enfin, après s'être montré pendant quarante jours en Judée et en Galilée, il s'était élevé au ciel, à la vue de tous ses disciples. Mais il avait laissé des héritiers de sa puissance dans des apôtres, qu'il avait envoyés prêcher son

nom par toute la terre, avec le pouvoir de faire éclater sa gloire par des miracles, afin que tous croient en lui et aient la vie par lui. C'est pourquoi son frère Lazare le ressuscité, Marie sa soeur, et elle, menacés de mort par les Juifs, étaient venus sur ces rivages, avec d'autres disciples, apporter la bonne nouvelle du Royaume des cieux...

*
* *

Pendant qu'elle disait ces choses, le père et la mère de la jeune victime l'écoutaient avidement, embrassant ses genoux. La Juive les releva : "Ayez confiance, dit-elle, cette mort n'a pas été voulue de Dieu pour votre malheur, mais pour que la gloire de son Fils soit manifestée aujourd'hui."

Elle se tut. Un frémissement intérieur l'avertit que la puissance d'En-Haut était en elle : "Écoutez, peuple ! Si, au nom de Jésus, je dis à ce mort de se lever et de vivre, croirez-vous que Jésus est le fils de Dieu vivant qui est venu en ce monde ?

— "Nous le croirons tous ! dit la foule, et nous l'adorerons !"

La Juive leva les yeux au ciel : "O Maître, qui avez daigné vous faire notre ami sur la terre, je me souviens que, le jour où je pleurais sur mon frère Lazare au tombeau, vous m'avez dit à moi-même : "Je suis la résurrection et la vie, celui qui "croit en moi, fût-il mort, vivra." A quoi je vous répondis : "Je sais que vous pouvez tout, "et que votre Père vous donnera tout ce que "vous demanderez." Alors levant les yeux, ô Maître, vous fîtes à Dieu cette prière : "Maintenant voici que l'heure est venue et déjà je vous "rends grâce, ô Père tout-puissant, car je sens "que vous m'exaucerez, à cause de ce peuple, afin "qu'il croie que c'est vous qui m'avez envoyé. "O Jésus, dites de même, et que votre nom soit glorifié !"

Un immense silence planait sur toute la foule. La Juive s'inclina vers le mort, et lui prenant la main : "Au nom de Jésus de Nazareth, lève-toi !" dit-elle d'une voix forte.

Et le jeune homme se leva, ouvrit les yeux, comme s'il sortait d'un lourd sommeil, et il tendit les bras à son père et à sa mère. Puis tous trois tombèrent ensemble aux pieds de Marthe, en prononçant un seul nom : "Jésus !"

— "Jésus est Dieu ! s'écria la multitude. Il est Dieu, il est Dieu !" Ce fut une immense clameur, et le fleuve la porta au loin sur ses rives.

Claudia elle-même n'avait pu se contenir. Pendant la foule, elle était maintenant auprès de la Juive, dont elle pressait les mains avec tremblement, n'osant parler, mais pleurant ; et prononçant avec transport le nom de ce Dieu Jésus, qui se manifestait à elle dans sa puissance surhumaine, pour la seconde fois.

Elle revint vers son époux : mais il n'était plus là. A ce cri : "Jésus est Dieu !" poussé par tout

le peuple, Pilate s'était dérobé et avait pris la fuite. Quelques-uns l'avaient entendu répéter : "Il est Dieu ! Il est Dieu ; et je l'ai fait mourir !" Puis, tournant le dos au miracle et s'échappant à grands pas, il s'était dirigé seul sur le bord du fleuve, où il avait fini par disparaître aux yeux.

On le chercha, les jours et les nuits suivantes, mais en vain. Des pêcheurs racontèrent que le cadavre d'un homme avait été vu flottant pendant quelque temps sur les eaux, tenant ses mains fermées et crispées convulsivement, mais qu'à mesure que la vague le poussait sur la rive, la terre le rejetait, comme si elle avait eu horreur de lui. Alors les gens s'étaient dit que sans doute cet homme était un parricide, et ils avaient laissé passer la justice de Dieu.

Comment retrouva-t-on ensuite le corps du déicide ? Qu'est-ce qui resta de lui ? Comment ses cendres furent-elles déposées dans le tombeau élevé aux portes de la ville ? Y reposèrent-elles jamais ? L'histoire ne nous l'a pas appris.

Claudia resta dans ce lieu pendant quelque temps, à prier et pleurer. Puis elle alla retrouver Marthe de Béthanie, qui était à Avignon, où elle prit le voile des veuves dans l'Eglise chrétienne.

Mgr BAUNARD.

MENDICITE MODERNE

Dans un café des boulevards, à Paris, entre un jeune homme assez misérablement vêtu. Il fait la quête.

— Ayez pitié d'un pauvre aveugle, dit-il.

— Mais vous n'êtes pas aveugle ? lui fait remarquer un monsieur.

— Non, mais je demande la charité pour mon camarade aveugle qui est dehors.

— Et qu'est-ce qu'il fait, dehors, l'aveugle ?

... Il regarde si les agents ne viennent pas.

LA PREMIERE IMPRESSION

Un avocat avait apporté à un philosophe un discours qu'il avait préparé pour être prononcé devant les juges.

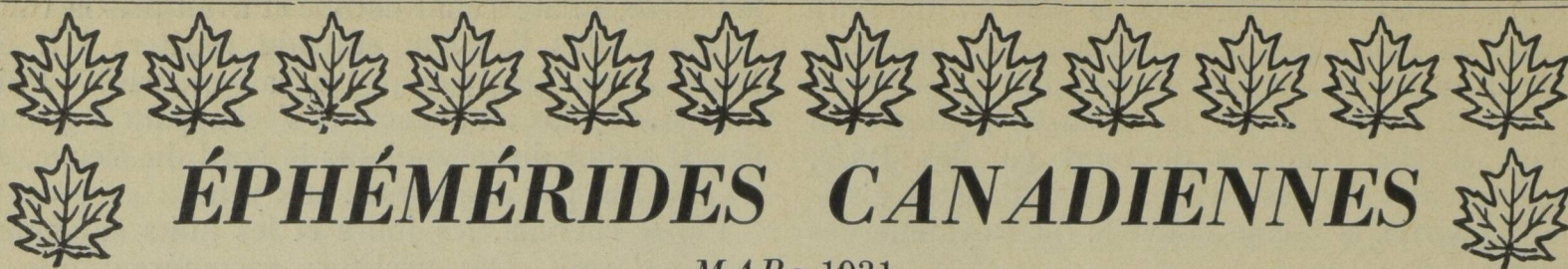
Deux jours après, l'avocat revint pour avoir l'avis du philosophe.

— J'ai lu votre discours, répondit celui-ci, il m'a paru admirable. Je l'ai relu, il m'a paru moins bien. Je l'ai relu pour la troisième fois, et je l'ai trouvé détestable, faux, depuis le commencement jusqu'à la fin.

— Alors, je gagnerai mon procès, répliqua l'avocat.

— Vous dites ?

— Certainement, vous oubliez que les juges ne l'entendront qu'une première et seule fois.



ÉPHÉMÉRIDES CANADIENNES

MARS 1931

1 — Au Séminaire des Eudistes de Charlesbourg décède le R. P. Eugène Méry-le-Beuve, à l'âge de 69 ans et dix mois. Le défunt, Français d'origine, était au pays depuis 1903.

— Dans un discours prononcé récemment, M. J.-T. Anderson, premier ministre de la Saskatchewan, annonce qu'il présentera bientôt un bill décrétant l'abolition du français dans les écoles publiques de sa province.

2 — M. l'abbé Ferdinand Vandry, du Séminaire de Québec, donne aux élèves de la Faculté de Droit de l'Université Laval, son premier cours de Droit public de l'Église.

M. l'abbé Vandry a succédé à M. l'abbé J.-E. Grandbois.

4 — A Montréal, décède M. l'abbé Jean-Etienne Dorvaux, P.S.S., ancien supérieur du Grand Séminaire de Montréal, à l'âge de 76 ans et sept mois. Le défunt était né en Lorraine, France.

— S. Ex. Mgr McGuigan, archevêque de Régina, nomme vicaire général honoraire de son diocèse, Mgr Zéphirin Marois, P.A., curé de Ste-Foy, au diocèse de Québec.

5 — On va célébrer cette année au Canada français, le centenaire du premier manuel d'agriculture en langue française publié en notre province. C'est en effet en 1831 que parut le *Traité d'agriculture adapté au climat du Bas-Canada* par Jos.-Frs Perreault.

6 — Le "Sable I", commandé par le capitaine Antoine Fournier, est le premier vapeur à entrer dans le port de Québec cette année. Le "Sable I" était parti du Havre St-Pierre.

7 — A Grouard, décède S. Ex. Mgr Émile Grouard, O.M.I., archevêque titulaire d'Égine et ancien vicaire apostolique d'Athabaska (plus tard Grouard), à l'âge de 91 ans. Le défunt qui était né à Brulon, diocèse du Mans, France, était prêtre depuis 1862 et évêque depuis 1890.

— M. William Duncan Herridge, avocat d'Ottawa et vétéran de la Grande Guerre, est nommé ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire du Canada à Washington.

— A St-Flavien de Lotbinière décède M. l'abbé Joseph-Ludger Pérusse, ancien curé de cette paroisse, à l'âge de 82 ans.

8 — S. Em. le Cardinal Rouleau bénit un musée chinois que les RR. PP. J. Paré et Louis Lavoie, S.J., viennent d'ouvrir à Québec, au numéro 653, chemin Ste-Foy.



Feu S. Ex. Mgr E. GROUARD, O.M.I.

9 — M. Victor Lemieux, 45 ans, employé civil au Département des Travaux publics de Québec, meurt suffoqué par la tempête en se rendant à pied à sa résidence à Charlesbourg. On retrouve son cadavre enseveli sous la neige.

10 — Ce soir, à la Salle des Promotions de l'Université Laval, M. l'abbé Alphonse Fortin, du Séminaire de Rimouski, donne une première conférence sur la révolution russe. Il donnera sa seconde et dernière conférence sur le même sujet le 20 mars prochain.

11 — On annonce que M. J.-Georges Dagneau vient d'être nommé maître de poste de Québec à la succession de M. M.-E. Verret.

— M. C.-A. Henry, ministre plénipotentiaire et

envoyé extraordinaire de France au Canada, arrive à Ottawa où on lui fait une chaude réception.

12 — A l'Université Laval de Québec on célèbre le 15e anniversaire de la mort de S. Augustin par une séance publique que préside S. Em. le Cardinal Rouleau. Deux intéressantes conférences y sont prononcées, l'une par Mgr J.-N. Gignac, sur *Saint Augustin devant l'histoire*, et l'autre par M. l'abbé C.-O. Garant, sur *Saint Augustin et l'Écriture Sainte*. Mgr L.-A. Pâquet, P.A., doyen de la Faculté de Théologie, avait prononcé l'allocution d'ouverture.

— A Ottawa, s'ouvre la seconde session du 17e Parlement canadien. C'est S. H. le Juge Duff, administrateur du Canada, qui prononce le discours du Trône.

— A la Baie Saint-Paul, décède le Magistrat Idola Simard, à l'âge de 75 ans. Le défunt avait pris sa retraite il y a une dizaine d'années.

13 — A Rome, décède le T. R. P. Alphonse Lemieux, C.SS.R., procureur général de sa communauté, à l'âge de 73 ans. Le défunt était né à Québec et a été pendant plusieurs années provincial des Rédemptoristes de langue française, à Ste-Anne de Beaupré.

15 — Le feu détruit six maisons dans le village de l'Ange-Gardien. On croit que cet incendie est l'oeuvre d'une main criminelle.

16 — A Montréal, décède subitement M. Howard Smith, président de la "Howard Smith Paper Mills, Ltd", et de la "Canada Paper Company Ltd", à l'âge de 58 ans.

— Un navire, le *Viking*, monté par des chasseurs de phoques, fait explosion à huit milles de Horse Island, près de Terre-Neuve, et sur les 150 membres de l'équipage, plus d'une vingtaine sont tués ou noyés.

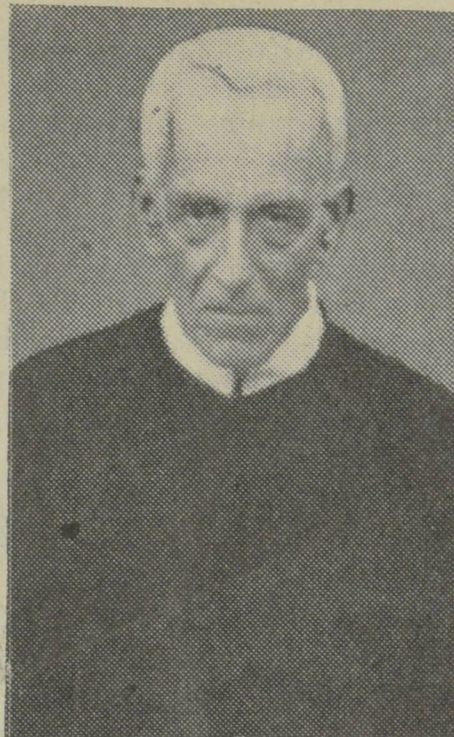
— L'usine du Canadien National à Limoilou, Québec, est détruit de fond en comble par un incendie, et seize wagons qu'on était à réparer y sont détruits. Les pertes sont d'environ \$120,000. Près d'une centaine d'ouvriers se trouvent de ce fait sans ouvrage.

— A l'Hôtel-Dieu de Lévis, à l'âge de 93 ans et cinq mois, décède Mme veuve Charles Dumont, née Justine Bégin, soeur du regretté Cardinal Bégin.

17 — A Québec on commence la restauration de la Halle Montcalm. Cet immeuble sera transformé en un conservatoire municipal. Les travaux devront être finis le 1er juillet prochain.

18 — A Québec, décède M. Hector Jobin, président et fondateur de la maison Jobin et Paquet, entrepreneurs plombiers, à l'âge de 61 ans.

— Des équipes d'ouvriers commencent à démolir l'ancienne armurerie Ross, sur les Plaines d'Abraham, à Québec, aujourd'hui propriété du Gouvernement fédéral. A cet endroit, la ville de Québec



Feu le R. P. A. LEMIEUX, C. S. S. R.

fera construire un réservoir d'une capacité de 30,000,000 de gallons d'eau pour améliorer le service de son aqueduc.

19 — A l'Assemblée Législative de Québec, les députés adoptent à l'unanimité la nouvelle loi des accidents de travail proposée par le Gouvernement.

21 — A Sorel, décède M. l'abbé J.-B. Gingras, ancien curé de N.-D. de Stanbridge, à l'âge de 58 ans.

— M. H.-H. Rowatt est nommé sous-ministre de l'Intérieur à Ottawa. Il succède à M. W.-W. Cory, mis à sa retraite.

24 — Les *Annales de la Propagation de la Foi* du mois d'avril annoncent que les recettes des diocèses faisant partie du Conseil de l'Est du Canada pour l'Oeuvre de la Propagation de la Foi s'élèvent, pour 1930, à \$145,960.60. Le diocèse de Québec arrive en tête avec un montant de \$32,136.03.

25 — Pour la cinquième fois, l'Assemblée Législative de Québec refuse le droit de vote aux femmes.

— Dans une lettre qu'il adresse à S. Em. le Cardinal Rouleau, archevêque de Québec, S. Em. le Cardinal Pacelli, secrétaire d'Etat, dit combien le S. S. Pie XI a été touché des sentiments qui ont accueilli à Québec son premier message radiophonique. Le Saint-Père charge S. Em. le Cardinal Archevêque de Québec de féliciter tout particulièrement les magistrats qui ont suspendu l'audience des causes.

26 — A St-Hyacinthe décède M. l'abbé Louis-Cléophas Savoie, ancien curé de St-Liboire, à l'âge de 57 ans.

27 — On parle de fusionner en une vaste corporation, au capital de \$350,000,000, quelques-unes des plus importantes fabriques de pulpe et de papier du Canada. Ces compagnies seraient la "Canadian International Paper Company", la "Abitibi Power and Paper Company", et la "Minnesota and Ontario Paper Company".

— Dans une lettre adressée au T. H. Premier Ministre du Canada, les 50,000 Canadiens français de la Saskatchewan réclament un siège au Sénat canadien pour un candidat de langue française.

28 — Le Gouvernement de Québec promet de donner \$100,000 pour la construction de la future basilique nationale de Gaspé.

30 — La Commission des Écoles séparées d'Ottawa nomme M. Waldo Guertin son aviseur légal en remplacement de l'hon. Belcourt.

— La route de Montréal à Québec est ouverte à la circulation des automobiles.

— M. le chanoine Gustave Jeanjean, professeur de psychologie appliquée à l'Institut catholique de Paris, commence à l'Université Laval de Québec, une série de cours sur la Pédagogie.

31 — L'hôtel de ville d'Ottawa est en partie détruite par un incendie. Les dégats sont d'environ \$150,000.

— A Montréal, les autorités de l'A. C. J. C. distribuent les prix dits d'action intellectuelle pour la présente année. Les lauréats sont : en philosophie et droit, le Dr Antonio Barbeau; en poésie, M. Rosaire Dion, de Nashua, N.-H.; en économie politique, MM. Esdras Mainville et François Vézina, de Montréal; en travaux scientifiques, M. l'abbé J.-W. Laverdière; et en littérature, M. Harry Bernard, de St-Hyacinthe.

— Le Lieutenant-Colonel Hugh Edwin Munroe, M.D., de Saskatoon, est nommé lieutenant-gouverneur de la Saskatchewan.

— Le Département de la Marine fait allumer tous les phares sur le Saint-Laurent. Depuis plusieurs jours déjà le chenal entre Québec et Montréal est ouvert à la navigation et les brise-glaces du Gouvernement travaillent à faire partir les dernières battures.

LES MOTS

Explication.— Un bon bourgeois vient de perdre un procès qui durait depuis plusieurs années. Il écoute la libellé du jugement :

- Attendu ceci...
- Attendu cela...
- Attendu... Attendu...
- Sapristi! s'écrie-t-il, mais ça ne m'étonne plus qu'ils m'aient fait attendre si longtemps.

UN TIREUR ADROIT

C'était au combat de Bagnex, en 1870. Le brave commandant Dampierre, à la tête du bataillon de l'Aube, attaquait près de l'église la dernière barricade, qu'il devait enlever, mais où il devait trouver une mort héroïque.

Un mobile de ce bataillon, dont les hommes firent tous magnifiquement leur devoir en cette journée, se faisait particulièrement remarquer par la justesse redoutable de son tir. A tout coup il abattait son Bavarois.

Le chef de la compagnie, le capitaine P..., émerveillé du sang-froid non moins que de l'adresse de cet homme, veut le féliciter, s'approche de lui et reconnaît un jeune paysan natif d'un village voisin de son domaine.

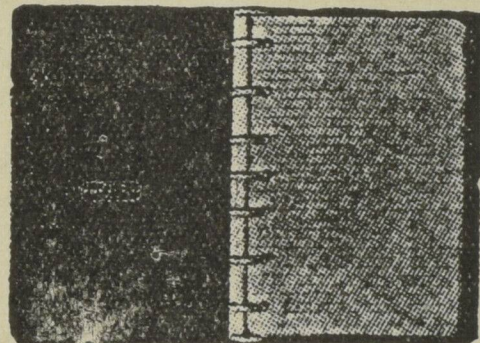
— Tiens, c'est toi!... Bien, mon garçon, très bien!... Tu auras la médaille... Tu l'as bien gagnée... Mais dis-moi, où donc as-tu appris à tirer si bien?...

— Dame! mon capitaine, répond le jeune mobile... sur vos lièvres!

LOGIQUE

- Pourquoi ne rentres-tu pas chez toi?
- Ma femme est de très mauvaise humeur.
- Pourquoi est-elle de mauvaise humeur?
- Parce que je ne rentre pas.

LIVRETS AVEC ANNEAUX POUR FEUILLETS MOBILES



L'ACTION SOCIALE Limitée
103, rue Ste-Anne, Québec



CAUSERIE SCIENTIFIQUE



LA MACHINE HUMAINE

LE COEUR ET SES DETRAQUEMENTS

AU printemps, le coeur est à l'épreuve. Comme on entend dire souvent qu'un tel ou une telle est mort plutôt soudainement parce que le coeur a cédé tout à coup, plusieurs m'ont interrogé sur cet organe important de notre machine. J'en ai déjà causé; j'y reviens puisqu'on me le demande.

*

* *

On a souvent assimilé le coeur à une pompe.

Ce n'est pas tout à fait exact. Il en joue le rôle, c'est vrai, mais pendant que dans les pompes il y a un piston qui aspire et pousse le liquide, piston mis en fonction par une force extérieure, le coeur n'a pas de piston; il aspire ou repousse le sang à la façon d'une boule de caoutchouc que l'on presse. Mais ses parois à lui agissent par leur propre force; elles sont formées par un muscle puissant qui, en se contractant, presse le sang qui le remplit, et le pousse dans les artères. C'est la raison pour laquelle on appelle le coeur un muscle creux.

Il a donc des parois très fortes, qui réagissent à intervalles réguliers et avec un certain degré de force lorsque le coeur est sain.

*

* *

Ce muscle peut être atteint de maladie comme les autres muscles; il peut par exemple souffrir de rhumatisme, être même le siège de tumeurs, se déchirer. On conçoit les désordres que ces affections du muscle peuvent entraîner. Pour s'en faire une idée même imparfaite, qu'on se représente la boule d'un clysopompe lorsque le caoutchouc qui la compose s'est plus ou moins durci; suivant le degré de ce durcissement, la poire aspire plus ou moins mal, pousse le liquide plus ou moins bien, ou se fend tout simplement.

Il en arrive ainsi pour le coeur dont le tissu musculaire est malade.

D'autre part, ce muscle, de lui-même serait inerte si l'influx nerveux qui provoque ses mouvements ne lui était pas transmis par les nerfs. Un coeur dont le muscle est sain peut donc fonctionner très irrégulièrement, et même s'arrêter, si ses nerfs — ses fils électriques — ont des court-circuits, ou manquent de courant. Il y a des coeurs qui ne s'arrêtent pas pour d'autres causes.

*

* *

Encore, le coeur, tout comme le poumon, a une enveloppe lubrifiée sur laquelle il glisse à chaque mouvement; on l'appelle péricarde, de *peri*, autour. Cette enveloppe peut devenir malade, et de fait le devient très souvent surtout au cours d'un rhumatisme. On nomme cette maladie péricardite, comme on nomme pleurésie la maladie de la plèvre, qui est l'enveloppe du poumon.

Cette péricardite peut être sèche, comme la pleurésie sèche; mais elle peut aussi s'accompagner d'un épanchement plus ou moins considérable, tout comme la pleurésie. Et de même que cette dernière comprime alors le poumon et en gêne plus ou moins le fonctionnement, de même l'épanchement péricardique gêne à un degré plus ou moins accentué le jeu du coeur.

Lorsque la pleurésie guérit, il peut en résulter un accolement plus ou moins étendu entre le poumon et la plèvre, accolement qui engendre des tiraillements, donc des douleurs, et apporte en outre une gêne mécanique au fonctionnement de l'organe. Il en est de même pour le coeur; on donne à l'accrolement du péricarde au coeur le nom de symphise cardiaque; c'est une complication redoutable, surtout si elle est étendue.

La péricardite, avec ou sans épanchement, est donc une maladie grave, et qui comporte souvent des suites désastreuses.

*

* *

Il y a encore l'anévrysme du coeur, qui est la dilatation d'une partie de sa paroi dont les fibres intérieures ont cédé. C'est encore une affection très grave.

N'oublions pas enfin que le muscle cardiaque peut souffrir de dégénérescence, c'est-à-dire d'une modification qui en affaiblit considérablement la résistance. Il y en a deux principales : la dégénérescence graisseuse, et la dégénérescence calcaire.

La première se remarque chez les obèses. La graisse, chez eux, se faufile partout, et jusqu'entre les fibres musculaires du coeur, qu'elle affaiblit d'autant. Un coeur en dégénérescence graisseuse peut se comparer à un pneu d'automobile qui aurait trempé dans l'huile ; il n'offre plus la résistance nécessaire parce qu'il se laisse distendre sans effort.

La dégénérescence calcaire est caractérisée par la présence entre les fibres musculaires, de grains qui ressemblent à du sable ou à de la chaux. Le coeur qui en est affecté peut se comparer au tube de caoutchouc oublié dans un tiroir et qu'on retrouve durci. Si on veut y pousser un jet un peu énergétique, il se fend ou se rompt. C'est ce qui arrive au coeur en dégénérescence calcaire.

*

* *

Il y a, donc, comme on le voit, plusieurs façons de mourir par le coeur. Et celles dont je viens de parler ne sont pas les seules, puisqu'il y a encore ce que l'on désigne sous le nom de lésions valvulaires, et qui ne sont pas les moins importantes.

Comme je ne veux pas vous ennuyer, nous en reparlerons, si vous voulez bien, le mois prochain.

LE VIEUX DOCTEUR.

L'HOMME CONTENT

Couvert de boue, le passant se releva. Des gens indignés s'empressaient autour de lui.

— Comment avez-vous été renversé ? demandait une dame.

— Par cette bicyclette qui file.

— C'est honteux ! criait un monsieur.

L'homme paraissait radieux.

— Mais enfin, lui dit-on, vous avez l'air enchanté de ce qui vous est arrivé !

— Je vous crois !

— Il n'y a pourtant pas de quoi !

— Mais si ! . . . J'ai une chance de tous les diables ! — Une bicyclette, monsieur ! Songez que ça aurait pu être un autobus !

Quelques maladies de l'estomac



LES maladies de l'estomac déterminées par une évacuation trop rapide du contenu gastrique sont rares. Beaucoup plus souvent il y a retard de l'évacuation gastrique. C'est ce que l'on observe, par exemple, lorsqu'un obstacle mécanique (rétrécissement du pylore) ferme le pylore. De même une insuffisance motrice (atonie gastrique) ou une position défectueuse de l'estomac (ptose, c'est-à-dire abaissement de l'estomac) gênent l'évacuation.

Certains symptômes renseignent sur cette lenteur de l'évacuation gastrique : le *clapotage*, par exemple, entendu six heures après un repas ou à jeun, est un signe certain d'estomac non encore vidé.

Le médecin s'en rend compte également par divers procédés : en secouant le malade couché, en lui faisant un *cathétérisme de l'estomac* (la sonde à jeun introduite dans l'estomac ramène des débris alimentaires de la veille) et surtout par la *radioscopie* qui montre la présence d'une ombre visible sept heures après ingestion de bouillie barytée.

Dans les *rétrécissements du pylore*, les vomissements sont constants, fréquents, à chaque repas, car l'estomac lutte en rejetant son contenu ; plus tard, les vomissements s'espacent, mais deviennent extrêmement abondants, l'estomac n'ayant la force de rejeter les aliments que lorsqu'il existe une énorme dilatation au-dessus du rétrécissement. La présence dans les vomissements d'aliments ingérés plusieurs jours auparavant (carottes, pruneaux, raisins) acquiert alors une extrême importance. L'estomac traduit sa lutte en se tendant par moments, c'est ce que l'on appelle la tension intermittente de l'épigastre, signe de haute valeur.

Ce phénomène consiste en une succession de contractions brusques et violentes de l'estomac, à la fois visibles et palpables, sous forme d'ondulations, se propageant de gauche à droite, et qui peuvent être réveillées par le palper.

Les causes habituelles de ces rétrécissements graves de l'estomac au niveau du pylore (c'est-à-dire à l'orifice qui débouche dans l'intestin grêle ou duodénum) sont le cancer et l'ulcère.

Il est dans ce cas inutile de s'attarder à un traitement médical, impuissant à vaincre l'obstacle mécanique, qui ne peut être levé que par l'opération.

L'*atonie gastrique* est le résultat d'une perte de la tonicité gastrique aboutissant fatalement à la ptose et à la dilatation.

Elle s'observe généralement chez les individus maigres à thorax long et étroit, dans les états dépressifs du système nerveux (chez les neurasthéniques, les névropathes, chez ceux qui s'alimentent insuffisamment par crainte de souffrir).

La radioscopie montre un estomac allongé en sablier, à fond abaissé, à contractions lentes et faibles. Les digestions sont ralenties, le malade éprouve des ballonnements, des pesanteurs après le repas, qui sont calmées par la station couchée sur le côté droit (qui vide l'estomac).

Il faut, en pareil cas, éviter les gros repas, l'abus des liquides, surtout aux repas (un verre), les graisses (qui forment dans l'estomac une couche imperméable, inattaquable aux sucs gastriques).

On recommandera les massages de l'estomac, la strychnine avant le repas, en un mot, tous moyens aptes à ranimer les contractions.

La ptose de l'estomac est rarement isolée. Quand un organe abdominal est abaissé, il est rare que les autres organes ne suivent pas en même temps ce fâcheux mouvement de descente. Le gros intestin, à son tour, descend et s'allonge lui aussi. C'est ce que l'on observe surtout chez les femmes qui ont beaucoup maigri et surtout maigri rapidement, car cette fonte du tissu cellulaire, véritable coussinet adipeux, supprime le soutien des organes, d'où le danger des amaigrissements rapides, si recherchés dans certains milieux, sans compter les accidents possibles du côté du cœur et des autres organes. Les malades aux organes ptosés sont souvent des neurasthéniques, toujours des dyspeptiques que le repos au lit, la gymnastique abdominale et les ceintures finissent par guérir.

Dr PIERVAL.

(La Maison.)

PROTOCOLE

La question des préséances, à table, met quelquefois dans l'embarras les maîtresses de maison soucieuses de l'étiquette. On raconte qu'une dame avait eu l'imprudence d'inviter pour le même soir deux lords, pairs du royaume. Elle consulte le "Peerage", ce "stud-book" de l'aristocratie britannique: hélas! les deux titres sont d'égale ancienneté, les deux lords ont le même âge, ils ont occupé des fonctions équivalentes!

Comment s'en tirer? Elle téléphone au chef du protocole de la cour, au Fouquières de Grande-Bretagne:

— Je n'ai plus de ressource, dit-elle, qu'en votre expérience.

— Mon expérience, réplique cet auguste spécialiste, ne peut dans la circonstance servir à rien. En invitant ces deux hommes ensemble, vous avez commis l'irréparable gaffe. Enfin, je vais vous dire: "à votre droite, mettez le plus bête".

— Le plus bête?...

— Oui: l'autre vous pardonnera plus facilement que lui d'être mis à la seconde place.

NEURASTHENIE

Tout dernièrement, un neurologue londonien fort célèbre fut demandé auprès d'un monsieur atteint de l'hypocondrie la plus noire.

— Rien ne peut me distraire, disait le malade. J'ai les succès que je désire, mon travail me plaît, j'ai de l'argent à ne savoir qu'en faire, mais mon cerveau est continuellement ravagé de soucis qui, je le sais, n'existent que dans mon imagination de neurasthénique. Je sens bien que ce mal aura raison de ma santé. Aussi, je vous en prie, docteur, donnez-moi quelque remède qui puisse me guérir.

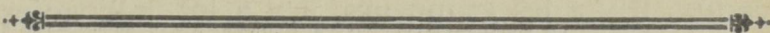
— En toute sincérité, fit le docteur, vous êtes peut-être plus malade que vous ne le pensez et maintenant la science est impuissante.

— Mais alors, que faire?

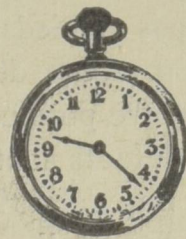
— Que faire? Ah! tenez, il y a en ce moment à Londres un clown célèbre, nommé Tobey, qui fait rire tous nos compatriotes. Il est extraordinaire comme gaité et comme esprit. Allez le voir et je suis persuadé que vous guérirez.

— Hélas! docteur, fit le malade en soupirant, le clown Tobey, c'est moi!

La bonne.—Je viens d'ôter un gros souci à Madame. J'ai cassé le vase chinois dont on ne trouvait pas le pendant.



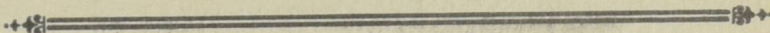
GRATIS



Cette montre ainsi que plusieurs beaux cadeaux pour dames et messieurs tel que service de toilette, aluminium, lingerie etc., seront donnés gratuitement à ceux qui vendront 50 paquets de nos graines de jardin à .07 cts.

L'UNION DES JARDINIERS ENRG.

Lévis, P. Q.



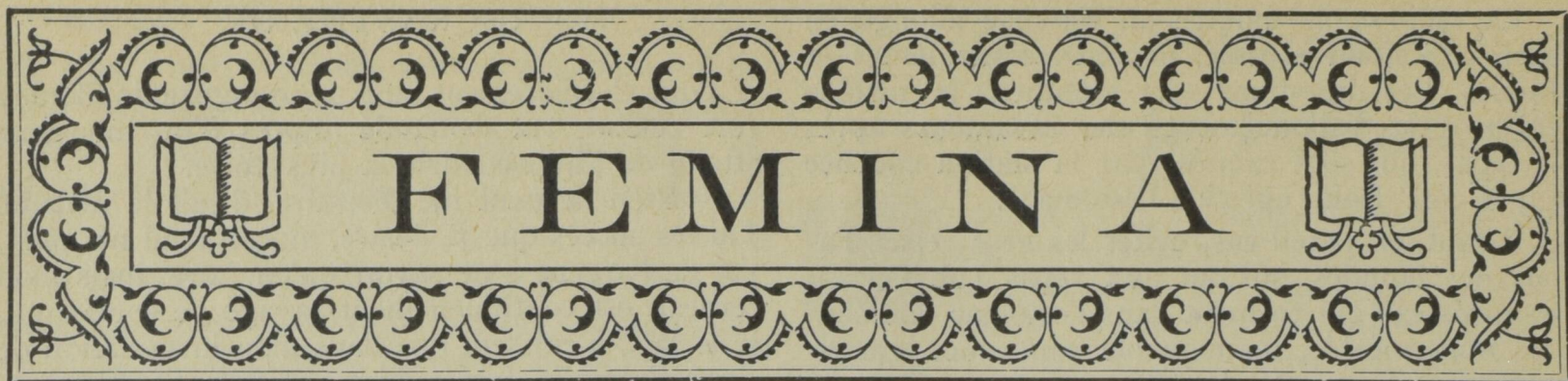
OBLIGATIONS

Pour l'impression de vos



Certificats
Actions
Obligations
(Débentures)

Adressez-vous à
L'ACTION SOCIALE LTÉE
QUÉBEC



Monte !

LES dernières froideurs de l'hiver depuis longtemps ont fui, les bourrasques et les vents glacials ont fait place à une brise caressante, annonce des prochaines effluves parfumées des mois d'été.

Autour de nous, la nature a repris ses droits et chaque brin d'herbe se dispose à grandir, utilisant pour parvenir à son but la fraîcheur des nuits, les rayons du soleil et même s'aidant de ses voisins afin de monter plus haut.

L'aigle ouvre ses ailes, s'élance au-dessus des abîmes et se perd dans la nue, il monte ! . . .

Au-dessous de celui-là, car tous ne peuvent pas monter de la même manière, il y a les autres oiseaux, il y a les grimpeurs, il y a les gallinacées, tous montent.

La fourmi monte en traînant son brin de paille, la tortue, chargée de sa lourde carapace, le vulgaire colimaçon en rampant car il n'a pas de pieds.

On est comme Dieu l'a voulu et on monte de même avec les moyens qu'Il a mis à notre portée. Notre tempérament, nos misères, nos défauts sont un fardeau gênant, mais qui sait, si nos défauts ne nous porteront pas plus haut que nos qualités peut-être exagérées à nos yeux . . .

Si Dieu nous a donné des ailes comme à l'aigle, fendons l'espace, c'est la manière la plus rapide, mais ce n'est pas la seule, on monte aussi avec ses pieds, on monte même avec ses mains. L'alpiniste emploie tous les moyens pour gravir la côte, il s'accroche à tout ce qui peut l'aider et cela pour atteindre un meilleur point de vue ou afin de dire plus tard : " J'ai vu telle ville de tel mont ! " ou " Je suis monté jusque-là. "

De même dans notre vie, il faut se servir de tout ce qui est à notre portée : qualités, savoir, talents. Tout cela élève et aide à monter.

Utilisons notre temps, les moindres parcelles de nos heures, utilisons aussi les mesquineries, les re-

buffades, les contradictions, toutes les souffrances du voyage. Opposons à tout cela la patience et l'amour, l'amour aide à monter.

Soyons de celles qui non contentes de s'élever un peu plus chaque jour, aident aux autres à monter, s'ils sont faibles, inhabiles, aidons-les, donnons-leur la main. Une fois au sommet que nos forces nous ont permis d'atteindre, n'obligeons pas nos amis à demeurer près de nous, s'ils se sentent la force d'aller plus haut. De la main, de la voix encourageons-les à continuer toujours, ne nous sentant nulle amertume d'être en arrière. Ne coupons pas les ailes de ceux qui veulent aller de l'avant, sous le sot prétexte de ne pas nous laisser dépasser.

Ayons l'âme grande, indulgente et bonne et même, si nous avons l'impression de demeurer là, stationnaire ou point que nous aurons choisi, nous saurons nous élever et monter encore.

Jeanne LE FRANC.

BOITE AUX LETTRES

Doré.— Votre jolie carte m'est parvenue par une journée ensoleillée, aussi, je n'ai guère l'intention de ne pas vous accueillir . . . vous vous présentez avec tant de confiance que ce serait cruel de ma part. Mes correspondantes sont gentilles de me dire des choses si flatteuses, je mets tout cela sur le compte de l'amitié aveugle et je continue à faire tout ce qu'il m'est possible pour les aider à " monter " . . .

Je serai comprise et je crois que mon article d'aujourd'hui vous plaira particulièrement . . . Vous serez la bienvenue toujours.

Francette.— Il est difficile de se prononcer sur des impressions aussi peu précises. Ne vous y attardez pas plus que de raison . . . Soyez surtout fidèle à votre devoir jusqu'au bout et à vos exercices de piété, lisez beaucoup de livres qui meublent l'intelligence et élèvent l'âme. Je vous con-

seille au cours des prochaines vacances de faire une retraite fermée, d'ici là soyez bien sage et ne prenez aucune décision sans avoir consulté vos parents et votre directeur.

Vous êtes jeune et le temps est un grand maître... soyez de celles qui savent attendre sans énervement...

Soyez assurée de mon intérêt à tout ce qui vous est cher.

Jeanne LE FRANC.

De l'emploi du tableau noir

J'AI lu quelque part que la meilleure classe était celle où l'on usait le plus de craie et j'ai relevé et conservé dans mon souvenir cette boutade pour la grande part de vérité qu'elle contient.

Quel usage faites-vous du tableau noir? Est-il pour vous l'aide de tous les instants? Qu'il est précieux, quand on sait s'en servir et pour quelle matière d'enseignement n'est-il pas utile?

Il peut être un moyen pour éveiller l'attention ou la retenir, un moyen pour montrer aux enfants l'ordre, la succession des idées ou des faits d'une leçon, un moyen pour illustrer rapidement et de façon vivante un exposé, un moyen pour faire une interrogation ou une révision rapide, un auxiliaire de tous les instants j'ai bien dit.

Le tableau noir portera, dès le matin, la pensée morale qui sera l'objet de la méditation du jour et qui y restera le plus longtemps possible.

C'est au tableau noir que s'explique la leçon de grammaire ou de vocabulaire. C'est lui qui suppléera à l'absence de manuel et portera le devoir que les enfants auront à faire. Il est indispensable pour l'explication d'une leçon d'arithmétique ou pour la correction des problèmes et comme les maîtres dont la gorge commence à s'user — et les autres — s'en trouveront bien pour le rabachage quotidien de la table de multiplication.

Les dix premiers nombres sont écrits à la suite les uns des autres. Le multiplicateur en dessous, et le maître, avec sa baguette, pointe le multiplicateur et chacun des nombres de la ligne, de telle manière qu'il lui plaît (très bon exercice d'ailleurs, qui rend bien).

C'est au tableau noir que sont écrits les tableaux de lecture des petits. Tous viennent y lire, sous les yeux du maître qui dirige.

Et la dictée du cours élémentaire, quelle bonne chose de l'écrire d'abord au tableau, d'expliquer mot à mot, phrase à phrase, sens et orthographe, puis de cacher le texte qu'on retrouvera tout à l'heure au moment de la correction.

Au cours moyen, il n'est pas moins précieux. C'est au tableau noir que se prépare collectivement un plan logique et cohérent de composition française.

C'est au tableau qu'au courant d'une leçon de sciences, on fait le dessin qui vient en aide à l'explication. C'est sur un croquis fait au tableau, vivement, devant les enfants, avec eux, qu'on explique la leçon de géographie. C'est le plan de la leçon d'histoire mis au tableau qu'il faudra développer ou suivant les cas, qu'il faudra retrouver.

Aide-mémoire, il l'est, et il n'est pas un mot nouveau qui ne soit prononcé qui n'y doive être écrit.

Moyen de retenir l'attention. Certes. Fléchit-elle pendant une leçon? Vite, au tableau noir, où nous fixons nos idées.

Moyens d'interrogation. Pourquoi pas? Et moyen intéressant pour les maîtres qui ont plusieurs divisions dans leur classe. Tandis que je fais réciter la leçon de mes petites du C. E. (petit résumé à apprendre par coeur, c'est ma manie), j'envoie une de mes grandes m'écrire le plan de sa leçon en indiquant les idées principales. Nous appelons cela faire "des tableaux". Tableau des guerres de Louis XIV. Tableau: Oeuvre de Richelieu ou de Colbert. Tableau de géographie: France agricole, ressources minières, géographie d'une région. On a dix minutes pour faire son tableau. Les autres élèves de la division regardent en réfléchissant et tout à l'heure, ce sera la critique collective. On en relèvera les erreurs, les oublis, puis vivement ensemble, on le repètera à haute voix. Mes petits aiment beaucoup faire "des tableaux" et j'en ai qui prennent l'habitude d'étudier leurs leçons en en faisant et j'estime cela un excellent exercice d'intelligence. C'est beaucoup de savoir extraire d'un texte le principal pour le fixer dans la mémoire.

C'est encore pour les révisions qu'on emploiera avec profit le tableau noir. Et je pense ici plus spécialement aux révisions d'histoire. Placez au haut de votre tableau le jour où vous voulez faire avec vos élèves, la révision d'une période d'histoire la série de dates importantes de cette période. Le moment de la leçon arrivé, dites à vos élèves que ces nombres inscrits là sont des dates d'histoire. Donnez-leur le temps de réfléchir et interrogez. Partez de la première date pour redescendre à la dernière ou faites l'exercice contraire. Dans un enchaînement chronologique des faits, vous aurez bientôt fait votre révision. Je puis vous assurer que c'est un exercice bien vivant où chacun a sa part: ce que l'un ne trouve pas, l'autre le trouve. On n'a plus pour résumer la leçon qu'à redire et en peu de temps les dates inscrites au tableau et les événements qu'elles rappellent.

Ne craignez donc point d'user de votre tableau noir et soyez convaincus qu'il est dans votre classe votre meilleur auxiliaire.

(Aux Davidées.)

M. D.

Rendez-vous

Je pars pour ne plus revenir ;
 Mais je vous reverrai quand même.
 Dieu voudra bien nous réunir ;
 Il sait trop comme je vous aime.

Je vais à lui tout plein de foi.
 J'espère un bonheur sans mélanges ;
 Le Ciel ne serait rien pour moi,
 Sans vous tous, mes bons petits anges !

Nous y verrons tous les aïeux,
 Tous les frères que nous aimâmes.
 Ah ! c'est là qu'on sera joyeux,
 Au doux pays, au doux pays des âmes !

J'ai beaucoup souffert ici-bas
 Et lutté plus qu'on ne le pense.
 Vous aurez aussi vos combats ;
 Soyez sûrs de la récompense.

Je vais aux sources des vertus,
 Et, durant votre apprentissage,
 Quand vos coeurs seront abattus,
 Je vous enverrai le courage.

Pour vous, sur le chemin du beau,
 J'allumerai ces vives flammes
 Qu'on voit par delà le tombeau,
 Au doux pays, au doux pays des âmes !

Tous les jours vous regarderez,
 Durant votre épreuve éphémère,
 Ces portraits, nos témoins sacrés :
 L'aïeul et la sainte grand'mère.

Et tous enlacés, par moment,
 Souriant à ma propre image,
 Vous vous aimerez tendrement,
 Si vous voulez me rendre hommage.

Ne pleurez pas ; embrassons-nous !
 Chez le Dieu que tant nous priâmes,
 Qu'il sera bon le rendez-vous
 Au doux pays, au doux pays des âmes !

V. DE LAPRADE.

La voix d'une mère

Enfant, qui seras femme,
 N'ouvre jamais ton âme
 Qu'aux modestes vertus ;
 Que ta charité sainte
 Berce et calme la plainte
 Des esprits abattus !

Que ta pure espérance
 Relève la souffrance !
 Que ton hymne de foi,
 Comme une chaste offrande,
 Monte au ciel et repande
 La paix autour de toi !

Sois l'ange qui console ;
 De ta douce parole
 Prodigue le secours ;
 Au malheur tends l'oreille,
 Près du malade veille,
 Et près du pauvre accours.

Travaille, prie et chante ;
 Le travail t'ennoblit,
 La foi te rend touchante,
 La gaieté t'embellit.
 Et si Dieu t'a douée
 D'un esprit noble et grand,
 Sois humble et dévouée.
 Sois belle en l'ignorant.

Laisse à l'homme la gloire,
 Les triomphes, le bruit ;
 Pour nous, aimer et croire
 Au bonheur nous conduit.
 Coule une vie obscure
 Que le devoir remplit :
 L'onde à l'ombre est plus pure,
 Rien ne trouble son lit.

Louise COLLET.

Monsieur. — Ma chérie, tu es jolie comme un cœur avec cette nouvelle robe ; mais franchement, je la trouve un peu chère !...

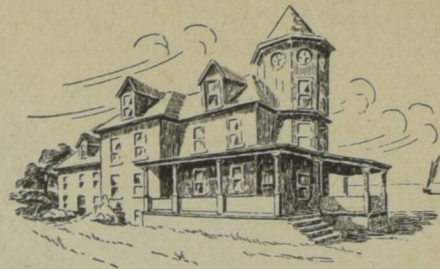
Madame. — Veux-tu te taire ! Tu sais bien que, quand il s'agit de te plaire, je ne regarde jamais à l'argent !



LE MIRAGE : VUE DU MONT PYRAMIDE, DANS LE PARC NATIONAL JASPER.

Au coin du feu

POUR S'AMUSER



La direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

JEUX D'ESPRIT N° 143

DEVINETTES

- 1° Quelle différence entre un bonnetier et un porteur d'eau ?
- 2° Comment en compagnie d'une musicienne, est-il possible d'avoir toujours de la lumière ?

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES

* * * * *	Sorte de camisole
* * * * *	Rendre la vie
* * * * *	Pièce de théâtre.

REPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE MARS

DEVINETTES

- 1° Les lettres E. B. T. (hébêtées).
- 2° Les lettres O. Q. P. (occupées).

MOTS EN TRIANGLE

F A R M A N
A V I O N
R I E N
M O N
A N
N

ANAGRAMME

Cirage — Cigare.

REBUS

Mot à mot : CE luit — QUI Ève — RI table — Mans vers TU — Oeufs — Noeud — faix — PA — pa — rade — deux sas vers TU.

Celui qui est véritablement vertueux ne fait pas parade de sa vertu.

Ont trouvé toutes les solutions exactes : Le Couvent du Bon-Pasteur, Jonquière ; L'Hôpital Civique, Québec ; Mlle Béragère Huart, 26, rue Fraser, Lévis ; Mlle Alice Desautels, Pensionnat du Sacré-Coeur, St-André-Avellin, P. Q.

Les deux prix ont été gagnés par Mlles Desautels et Huart.

CHARADE

Mon premier est un ordre,
Mon second est un ordre,
Mon tout est un désordre.



LES LIVRES



RAPPORT DE L'ARCHIVISTE DE LA PROVINCE DE QUEBEC POUR 1929-1930

Ce rapport est le dixième que présente M. le Commandeur P.-G. Roy, archiviste de la Province. Comme les neuf qui l'ont précédé, il contient des documents inédits qui réjouiront les amateurs de vieux papiers et qui seront utiles aux chercheurs et aux historiens.

Le présent *Rapport* s'ouvre avec dix-huit lettres inédites de S. Charles Garnier, lettres édifiantes au point de vue religieux et remplies de faits historiques inconnus.

M. l'abbé I. Caron y continue l'inventaire de la correspondance de nos premiers évêques ; il donne cette année l'inventaire de la très intéressante correspondance de Mgr Briand.

Une pièce que plusieurs personnes aimeront à lire est : *Les Eloges de quelques personnes mortes en odeur de sainteté à Montréal*, par l'abbé Vachon de Belmont. Ce travail n'avait jamais été publié en entier. Ce volume se ferme avec l'inventaire des engagements de l'Ouest, compilés par M. E.-Z. Massicotte. Ce travail, dont la première partie seulement paraît dans ce rapport, fera la joie de ceux qui s'occupent de généalogie.

En somme, *Rapport* des plus intéressants dont il faut grandement féliciter M. le Commandeur P.-G. Roy.

FEUILLETON DE L'APÔTRE

LES SECRETS DE LA MAISON BLANCHE

par BAILLEUL

8

XXXVI

LE MEURTRE ET SES CONSEQUENCES

La tête de Méduse se dressant devant OËtna ne lui aurait pas causé plus d'effet que n'en produisit sur elle la soudaine apparition de Henri de Brabant. Elle paraissait être changée en une statue, et ses traits conservaient l'expression de rage, d'horreur et de férocité que le chevalier avait d'abord remarqués.

Elle ne laissa point tomber la lampe, le bras qui la tenait élevée ne s'abaissa même pas, tandis que de l'autre elle serrait toujours le poignard. Pas un mot ne s'échappa de ses lèvres qui étaient aussi livides que ses joues. Enfin le sang reprit sa circulation dans ses veines, et il s'opéra alors chez elle une sorte de réaction.

Le chevalier secouant l'horreur et l'étonnement qui le paralysaient, lui arracha la lampe de la main et s'avança vers le fauteuil où gisait Ermach. Mais tout secours était inutile : le coup avait été donné avec une telle force, et la place avait été si bien choisie, que le pauvre jeune homme avait expiré sans un soupir, sans un gémissement.

— OËtna, est-ce possible ? dit Henri de Brabant d'une voix à peine intelligible, en se détournant du cadavre pour regarder la coupable.

— Oh ! Dieu ! ayez pitié de moi ! s'écria OËtna en sortant de sa stupéfaction. Puis se couvrant la figure avec ses mains elle fondit en larmes.

— C'est horrible ! épouvantable ! dit Henri d'un ton lugubre et sombre. Je n'ose espérer que vous ayez eu pour commettre ce crime des motifs qui puissent le rendre moins odieux, non, c'est impossible.

— Et cependant j'en avais, j'ai une excuse ! cria OËtna en s'attachant aux paroles tombés des lèvres du chevalier, avec l'ardeur que met à s'accrocher à une branche celui qui tombe dans un précipice. Mais, je ne puis vous demander de croire que je suis plus malheureuse que coupable, plus à plaindre qu'à blâmer, continua-t-elle d'une voix pleine d'angoisse ; des circonstances se sont combinées pour me perdre dans votre estime, moi qui me serais peu inquiétée de l'opinion du monde, aussi longtemps que j'aurais pu compter sur votre amitié.

Et elle recommença à sangloter.

— Oui, OËtna, je voulais rester votre ami, dit Henri de Brabant. Mais que puis-je penser de vous,

maintenant ? Rappelez-vous la scène du bosquet, près de Prague, et voyez ce que vous venez de faire encore.

— Oui, oui, mon Dieu ! vous avez raison, mais ne me torturez pas ! s'écria-t-elle en tombant à genoux et en tendant vers lui des mains suppliantes. Écoutez-moi, écoutez-moi une seconde, je vous en conjure ! Je sais que je perdrai votre amitié, que je vais vous quitter pour ne jamais vous revoir mais je ne veux pas que vous croyiez que j'ai commis ce meurtre de sang-froid ! Non, j'ai été provoquée, et je n'ai frappé ce jeune homme que parce que j'ai voulu me sauver de l'abîme où il voulait me jeter.

— Mais ces motifs qui vous ont poussée...

— Ce serait une longue histoire, trop longue pour que je vous le dise en ce moment, répliqua OËtna. D'ailleurs, ajouta-t-elle en se relevant brusquement, je crois que je suis perdue dans votre opinion, et qu'il ne me reste plus qu'à vous dire adieu pour toujours.

Elle prononça ces paroles d'une façon si étrange et si ambiguë que le chevalier s'imagina qu'elle ne parlait et n'agissait ainsi que pour mieux dissimuler quelque intention sinistre.

— Le temps se passe, dit Henri ; voici un meurtre dont il faudra rendre compte, et je ne désire ni vous accuser ni attirer les soupçons sur moi-même.

— Fasse Dieu que vous ne soyez pas soupçonné ! s'écria OËtna avec une ferveur dont le chevalier fut touché, car il s'aperçut que cette femme étrange l'aimait avec une sincérité, un dévouement qui dominaient chez elle tout autre sentiment. Non... non, s'écria-t-elle, fussiez-vous l'assassin, je me livrerais pour vous sauver !

— Mon Dieu ! comment tant de générosité peut-elle se concilier avec un crime pareil ! exclama Henri qui ne put s'empêcher de jeter sur elle un regard de pitié et de commisération.

— Oh ! vous me plaignez ? s'écria-t-elle avec un élan de joie soudain : donc vous ne me haïssez pas, vous ne m'abhorrez pas tout à fait ?

— Non, madame, répondit le chevalier je n'ai envers vous aucun sentiment d'amertume, mais je gémissais sincèrement sur le dessein qui vous condamne à commettre de pareils actes. Croyez que je ne suis pas insensible à l'intérêt que vous me témoignez, et qui ressort de chacune de vos paroles, de chacun de vos mouvements. Mais je dois de nouveau appeler

votre attention sur le sujet qui devrait seul vous occuper car le temps s'écoule, et vous n'avez encore pris aucun parti.

— Voulez-vous vous laisser guider par moi? demanda OËtna avec rapidité.

— Je ne puis vous promettre cela, répondit Henri; car, en supposant que vous soyez victime de circonstances irrésistibles, en admettant, dis-je que votre destinée vous condamne à une existence aussi fatale pour vous-même qu'elle l'est pour les autres, je ne puis permettre, que vous vous exposiez aux conséquences du crime que vous venez de commettre. A cause de Zitska qui s'intéresse à vous, à cause de votre soeur qui vous aime si profondément, je ne vous abandonnerai pas à votre sort. Si odieux que soit ce crime, je n'ai de force que pour vous plaindre.

— Henri, dit OËtna d'une voix émue, et en baisant les yeux, je vous remercie sincèrement, oh! bien sincèrement de tant de bonté. Mais, veuillez écouter patiemment ce que je vais vous dire. Cacher la tragédie qui s'est accomplie ici serait impossible,— car, parvint-on à faire disparaître le cadavre, il resterait tout ce sang qui inonde le parquet. Il est donc nécessaire à l'avouer franchement, ouvertement.

— Mais les conséquences, OËtna... les conséquences! s'écria Henri avec agitation.

— Ne craignez rien, répondit-elle en osant regarder le chevalier, je vous assure que, quel que soit le danger qui me menace, je saurai m'y soustraire, et je vois même déjà comment je sortirai des difficultés dans lesquelles mon aveu va me plonger. Vous voyez donc que, pour que, le soupçon ne tombe pas sur des innocents, il faut que la vérité soit dite tout de suite, ajouta OËtna avec résolution: et d'ailleurs, c'est le seul moyen de vous éviter de sérieux ennuis, à vous et aux autres.

— C'est-à-dire que vous allez vous sacrifier pour que je sois à l'abri du soupçon, et que je n'aie pas à devenir votre complice en cachant ce crime? dit Henri.

— Ce n'est pas de la générosité de ma part, répliqua OËtna, puisque je suis seule coupable.

— C'est possible, exclama le chevalier qui ne put réprimer un sentiment d'admiration pour cette jeune femme, qui, au milieu de sa situation si effroyable, lui donnait des preuves aussi évidentes de son dévouement. Mais, ajouta-t-il, êtes-vous aussi sûre que vous le dites d'échapper aux châtimens des lois?

— Oui, répondit OËtna. Mais, si le secours sur lequel je compte me manquait, eh bien! vous serez libre, chevalier, d'ordonner au nom du général Zitzka qu'on me relâche.

— Qu'on vous relâche! répéta Henri de Brabant en la regardant avec étonnement. Et de quel droit...

— Écoutez, dit OËtna en posant ses doigts sur son bras, afin d'obtenir toute son attention. Dans quelques heures, cet hôtel sera occupé par les magistrats et la force armée. Or, tout ce district est au pouvoir des Taborites, et l'officier de garde obéira

promptement à l'ordre que vous lui donnerez d'ouvrir les portes de ma prison et de me laisser fuir.

— Mais pourquoi m'obéirait-il ainsi? demanda le chevalier de plus en plus étonné. Où est donc le talisman qui opérera ce miracle?

— Là! dit OËtna en indiquant du doigt la bague que Zitzka avait donnée à notre héros.

— Ah! exclama Henri, surpris de ne s'être pas rappelé le joyau dont il avait déjà lui-même éprouver l'influence.

— Vous comprenez, reprit OËtna, que je ne continuerai pas plus loin que mon voyage dans votre société; je n'aurai pas la cruauté de m'imposer à vous maintenant, et d'ailleurs, en supposant que j'échappe aux officiers de la Justice, je ne serai plus qu'une fugitive sur la terre.

— Je ne sais, dit le chevalier, mais il me semble que je commets une lâcheté en vous abandonnant ainsi.

— En vous opposant à ma résolution, vous ne feriez que vous plonger dans des difficultés inextricables, répliqua OËtna. Ainsi donc, adieu, adieu pour longtemps, peut-être pour toujours.

— Mais vous n'allez pas rester ici, dit Henri en jetant un regard d'effroi vers le cadavre qui s'était affaissé et qui baignait dans le sang.

— Je sortirai quelques minutes après vous, répliqua OËtna; et puis, l'alarme se répandra dans la maison, et je dirai que le coupable, c'est moi.

— Mais ne vaudrait-il pas mieux fuir? Ne serait-ce pas plus sage? s'écria le chevalier avec véhémence.

— Et vous laisser peut-être soupçonner? répondit OËtna. Non, non, mon parti est pris. A présent, laissez-moi, laissez-moi!

En parlant ainsi, elle saisit la main de Henri, la serra un instant dans les siennes, et puis lui fit signe de se retirer.

Il jeta sur elle un dernier regard, plein d'une immense compassion; et, après une seconde d'hésitation, il regagna tout doucement sa chambre.

OËtna se trouva, alors, seule avec le cadavre de sa victime.

XXXVII

COMMENT OËTNA TINT SA PAROLE

Une demi-heure s'écoula, et durant cet intervalle, un profond silence régna dans l'hôtel: soudain, l'aubergiste et sa femme furent réveillés en sursaut par des coup répétés frappés à la porte de leur chambre. Le mari se dressa sur le coude et demanda qui osait ainsi venir les troubler dans leur repos. En entendant la voix d'une femme lui répondre, il ordonna à sa chère moitié de se lever et de voir de quoi il s'agissait.

La digne femme obéit; et en ouvrant la porte, elle recula d'étonnement et de terreur à la vue d'OËtna qui se tenait dans le passage, les cheveux en désordre, le visage affreusement pâle, et à laquelle les rayons de la lampe qu'elle tenait à la main donnaient l'apparence d'un spectre.

— Au nom de la sainte Vierge ! qu'est-ce qu'il y a ? demanda l'hôtesse avec épouvante.

— Dites à votre mari de se lever et de me suivre, répliqua OEtna. Vous l'accompagnerez, ajouta-t-elle.

Il y avait quelque chose en elle qui ne permettait pas de répliquer : l'hôtelier et sa femme se vêtirent à la hâte, tout en se demandant pourquoi on les dérangeait ainsi à une heure du matin, et n'osant cependant faire de conjectures, tellement ils étaient alarmés.

— Allons, dépêchez-vous, dit OEtna, du corridor où elle attendait.

— Nous voici, madame, dit l'aubergiste en arrivant, suivi de sa moitié. Au nom du ciel ! qu'est-ce qu'il y a ? Les voleurs se seraient-ils introduits dans l'hôtel ?

— Silence... et venez vite, dit OEtna en les précédant le long du corridor, vers la chambre d'Ermach.

Elle entra dans cette chambre, s'avança vers le fauteuil au-dessus duquel elle éleva la lampe, fit signe à l'aubergiste et à sa femme d'approcher, et puis, comme ils reculaient à la vue du cadavre, elle s'écria : C'est moi qui l'ai tué !

— Vous ! impossible, madame ! exclama l'hôtelier dont la première pensée fut de croire que l'effroi lui avait tourné la tête.

— O ciel ! un meurtre, et dans notre maison ! dit la femme en joignant les mains avec angoisse. Puis, cédant soudainement à la terreur, elle s'enfuit dans le corridor en poussant des cris perçants.

L'alarme fut bientôt dans la maison ; les domestiques, hommes et femmes, se précipitèrent hors de leurs chambres, à demi nus, croyant que la maison était en feu. Mais ils ne tardèrent pas à connaître la vérité, et comme OEtna continuait à se dire coupable, on finit par la saisir, puis, on la conduisit dans sa chambre où l'on résolut de la garder jusqu'à l'arrivée des autorités.

Mais comment décrire les sentiments de Linda et de Béatrice, lorsqu'elles surent de quoi leur maîtresse était accusée ! elles coururent la rejoindre, et quand elles virent qu'il n'y avait plus de doute à avoir, elles s'abandonnèrent à un chagrin qu'OEtna eut bien de la peine à calmer.

Pendant ce temps, l'hôtelier allait à la porte de Henri de Brabant, lui disait, avec les paroles entrecoupées ce qui venait de se passer ; et ensuite courait à celle de Blanche recommencer ses lamentations. Un homme fut placé sous les fenêtres de l'appartement d'OEtna, afin de l'empêcher de s'échapper s'il lui en prenait envie, et un autre fut mis en sentinelle dans le corridor.

Nous ne chercherons pas à dire quels furent les sentiments du chevalier et de Blanche, durant cette nuit affreuse. Le soir, après avoir fermé soigneusement sa porte, Blanche avait ôté son armure, et s'était endormie doucement, heureuse des douces paroles que lui avait dites le chevalier ; et lorsqu'on la réveilla pour lui annoncer qu'un meurtre venait d'être commis, elle ne pouvait pas en croire ses oreilles.

Quand, enfin, il ne fut plus permis de douter, un frisson d'horreur lui courut par tout le corps, et elle se cacha la figure dans ses mains, comme pour se soustraire à quelque objet hideux. Elle pleura comme si OEtna eût été sa soeur ; et puis, cédant à un pieux sentiment, elle descendit de son lit, s'agenouilla et pria longtemps avec ferveur pour celle qui s'était montrée pour elle bonne et généreuse.

Le jour luit enfin, et avec les premiers rayons du soleil arrive un détachement de soldats taborites. Il y en avait douze, conduits par un officier, et accompagnés du magistrat du canton, homme vénérable à barbe blanche, et que l'on savait très dévoué à Zitzka.

Tout le monde dans l'auberge était debout. OEtna, prisonnière dans sa chambre, n'avait pas eu de mal à persuader à ses deux servantes qu'elle était plus à plaindre qu'à blâmer ; dans la salle en bas, Henri et Blanche causaient à voix basse.

A l'arrivée du magistrat et des soldats, on posta des sentinelles aux endroits même où l'aubergiste avait placés ses hommes, et l'officier de justice se rendit dans la chambre où avait été commis le meurtre. Là, il fit une description exacte de l'état dans lequel était le cadavre, et ce devoir accompli, il se fit conduire à l'appartement où était enfermée la coupable.

En arrivant à la porte d'OEtna, le vénérable magistrat s'arrêta un moment ; et, se tournant vers ceux qui le suivaient, il leur dit : — J'entrerai seul chez celle qui a commis un acte si étrange, si inexplicable. Pénétrer plusieurs chez elle ne servirait qu'à ajouter inutilement à l'angoisse qu'elle doit ressentir ; et comme la justice aura son cours naturel, il ne serait ni humain de la torturer d'avance en la rendant un objet de curiosité.

Tout le monde recula, et le magistrat entra dans la chambre.

OEtna était assise et plongée dans une profonde et mélancolique rêverie ; ses deux suivantes, debout à côté d'elle, la contemplaient tristement. Elle était négligemment vêtue et ses longs cheveux dénoués tombaient sur ses épaules et jusqu'à sa ceinture. Une lumière étrange brillait dans ses yeux, faisait ressortir davantage la pâleur livide de son visage. Il était évident qu'elle était occupée à méditer au plan, et qu'elle en pesait les chances bonnes et mauvaises.

Mais quand la porte s'ouvrit et le magistrat entra OEtna dévina immédiatement, à son air vénérable, qui il était ; et, se levant de son siège, elle l'accueillit avec respect et déférence.

— Madame, dit le vieillard ému jusqu'aux larmes à la pensée qu'une femme si jeune, si belle, pût être si coupable, madame, est-il vrai que vous avez avoué avoir commis un crime dont l'idée seule fait frémir ?

— C'est cette main qui a frappé le coup, monsieur, répondit OEtna en étendant le bras droit ; et je m'accuse pour que le soupçon ne tombe pas sur un innocent. Autrement il m'eût été facile de fuir.

— Mais il faut que la provocation ait été horrible madame, pour vous avoir poussée, vous d'un âge si

tendre et d'un esprit élevé, à commettre un acte pareil? dit le magistrat avec douceur.

— Oh! oui, exclama OEtna avec énergie.

— Il faut qu'elle ait été bien grande, en effet, dit Linda en pleurant, pour avoir poussé notre maîtresse à une telle extrémité.

— Oh! monsieur, épargnez-là! s'écria Béatrice en sanglotant.

— Jeunes filles, votre attachement pour votre maîtresse vous honore et prouve en sa faveur. Mais ce n'est pas à moi qu'il appartient de faire grâce ou de punir: en attendant, madame, ajouta-t-il en se tournant vers OEtna, il faut vous préparer à m'accompagner.

— Sitôt? s'écria-t-elle. Oh! monsieur, je vous en supplie, attendez un peu. J'avais rendez-vous à cet hôtel, aujourd'hui avec une parente, la seule que je possède au monde, et si vous ne cédez pas à ma prière je serai condamnée peut-être à ne la revoir jamais.

— Et cette parente... qui est-elle? demanda le magistrat.

— Ma soeur, monsieur. ma soeur, répondit OEtna, les yeux pleins de larmes.

— Mais son nom... qui est-elle? demanda le magistrat; car je suis tenu de consigner toutes ces particularités dans mon rapport.

— Elle est connue sous le nom de Satanaïs, répliqua OEtna.

— Satanaïs... quoi! cette dame mystérieuse qu'aime et protège le glorieux Zitzka, le capitaine général des Taborites? s'écria le magistrat, qui, alors, contempla OEtna, avec plus d'intérêt, de curiosité et de pitié.

— Je suis effectivement la malheureuse soeur de Satanaïs, répliqua OEtna.

— Si grande que fût ma sympathie pour vous, madame, dit l'officier de Justice, elle l'est maintenant bien davantage encore; car je sais que les guerriers taborites révèrent et honorent votre soeur Satanaïs, et à cause d'elle, je ferai tout mon possible pour vous être utile.

— Mille remerciements, monsieur, pour la générosité que vous me témoignez. La seule faveur que je vous demande, c'est d'attendre ici encore trois ou quatre heures, afin de ne pas manquer le rendez-vous que m'a donné ma soeur, il y a quelques jours.

— Soit, dit le magistrat: je donnerai l'ordre à la sentinelle qui est dans le corridor de laisser entrer et sortir librement ceux qui se présenteront pour vous voir.

Après avoir ainsi parlé, le magistrat s'inclina et sortit.

Mais à peine la porte s'était-elle fermée derrière lui que le visage d'OEtna s'illumina d'une joie et d'un triomphe indescriptibles; et se tournant vers Linda et Béatrice, elle leur dit avec animation: — Allons, mes fidèles, prêtez-moi votre attention, tandis que je vous expliquerai ce que j'ai résolu de faire.

LA PREMIÈRE SENTINELLE

Nous ne raconterons pas dans ses détails la conversation qui eut lieu entre OEtna et ses suivantes: il nous suffira de dire que celles-ci approuvèrent le plan que leur exposa leur maîtresse, et qu'elles se mirent immédiatement à l'oeuvre.

Dès qu'elles furent bien convenues de tout, Linda frappa à la porte, qui était fermée en dehors par une barre. La sentinelle qui était de garde dans le corridor s'empressa d'ouvrir, et en voyant la jeune fille, il lui dit: — bonjour, mam'zelle.

— Vous me connaissez, mon ami? demanda Linda.

— Qui donc ayant vu votre joli minois pourrait l'oublier? dit le soldat d'un oeil jovial, mais respectueux. On peut dire la même chose de votre soeur Béatrice, ajouta-t-il. Mais comment se fait-il que vous soyez avec cette dame qu'on m'a donné mission de garder.

— Ne savez-vous donc pas qu'OEtna est la soeur de Satanaïs? demanda Linda en baissant la voix et en fermant la porte derrière elle.

— Il m'a semblé que le magistrat a dit quelque chose comme cela à notre officier, répliqua le Taborite; mais je n'y ai pas fait grande attention, d'autant plus que j'ignorais complètement que Satanaïs eût une soeur.

— C'est pourtant vrai, dit Linda. Mais où donc nous avez-vous connues, moi et Béatrice?

— Je faisais partie de l'armée qui était campée, il y a quelques semaines, à une journée d'ici, répondit le soldat; et je n'ai pas manqué d'occasion de vous voir en compagnie de Satanaïs, quand elle venait s'asseoir devant la tente de Zitzka. A présent que j'ai répondu à vos questions, est-ce que vous n'allez pas me raconter quelques particularités sur cette déplorable affaire?

— J'ai peu de chose à vous dire que vous ne sachiez sans doute déjà, dit Linda, si ce n'est que ma chère maîtresse avait été provoquée par une insulte qu'elle ne pouvait tolérer.

— Vous appelez OEtna votre maîtresse? observa le Taborite: avez-vous donc quitté le service de Satanaïs?

— Oui, Béatrice et moi sommes maintenant attachées à OEtna, répondit Linda; vous pouvez imaginer combien nous sommes malheureuses de ce qui est arrivé.

— Je le comprends... Mais cette OEtna... est-ce qu'elle ressemble à sa soeur Satanaïs?

— Vous en jugerez par vous-même, mon ami, dit Linda: je vais rentrer dans la chambre sous prétexte de prendre quelque chose, et je laisserai la porte entr'ouverte, de manière à ce que vous puissiez voir votre prisonnière.

— Merci! exclama le Taborite: cela me sera d'autant plus utile que le magistrat m'a donné l'ordre de laisser entrer et sortir tous ceux qui se présente-

raient, à l'exception bien entendu d'OËtna elle-même.

— Eh bien, tenez vos yeux ouverts, dit Linda, car je vais entrer dans la chambre.

En parlant ainsi, Linda ouvrit la porte toute grande, s'avança dans la pièce, échangea rapidement un regard avec OËtna,— et ayant pris un mouchoir de poche sur la table de toilette, revint dans le corridor et tira de nouveau la porte derrière elle.

— Eh bien, êtes-vous satisfait? demanda-t-elle au Taborite.

— Oh! qu'elle est belle! s'écria le soldat avec enthousiasme. Puis sa figure prit tout à coup une expression de détresse: Qui aurait cru, dit-il, qu'une femme comme elle fût capable d'un pareil crime!

— Ne la jugez pas avant de connaître les circonstances de cette déplorable affaire, s'écria Linda d'un ton suppliant. Mais dites-moi, continua-t-elle en changeant de ton, trouvez-vous qu'il y ait de la ressemblance entre OËtna et Satanaïs?

— De la ressemblance! répéta le Taborite... dans un sens, il y a une grande: c'est la même taille, les mêmes traits, les mêmes yeux; mais l'une est fille des ténèbres, et l'autre de la lumière.

— Dites-moi, mon ami, demanda Linda, combien de temps serez-vous de garde dans le corridor?

— Dans une heure, je serai relevé par un de mes camarades, répliqua la sentinelle. Mais pourquoi cette question?

— Un simple sentiment de curiosité, répondit Linda. Mais vous direz bien à votre successeur combien OËtna est différente de sa soeur Satanaïs,— car je ne viendrai pas faire voir ma maîtresse, chaque fois qu'on changera les sentinelles.

— Assurément, non, ma jolie fille, et ce ne serait pas agréable pour OËtna. Je recommanderai à mon camarade de laisser entrer et sortir tout le monde accepté une certaine dame qui est comme cela et comme cela, enfin suffit; OËtna, c'est Satanaïs, avec des cheveux dorés et une peau blanche comme le lis. Avec cela, il n'y a pas moyen de s'y tromper.

— Parfait! exclama Linda; ne manquez pas de donner cette explication à votre camarade.

Après avoir ainsi parlé, Linda traversa le corridor et entra dans la chambre qui lui avait été assignée, à elle et à Béatrice, la veille, à leur arrivée dans l'auberge.

Elle revint au bout de quelques minutes, ayant sur le bras divers vêtements; et, après avoir encore échangé quelques mots avec la sentinelle, elle rentra dans la chambre d'OËtna.

CHAPITRE XXXIX

LA SECONDE SENTINELLE

Une heure s'écoula; et au bout de ce temps la garde fut relevée absolument comme dans une forteresse.

A peine la seconde sentinelle avait-elle pris son poste à la porte de l'appartement d'OËtna, que Lin-

da sortit de nouveau dans le corridor: mais elle ferma vite la porte derrière elle.

— Mes respects, mam'zelle, dit le taborite avec la familiarité d'une ancienne connaissance.

— Ah! c'est vous, Gondibert, exclama Linda en reconnaissant le soldat; et, secrètement charmée d'être ainsi favorisée par la fortune, elle ajouta: la dernière fois que je vous ai vu, je crois, vous étiez devant la tente de Satanaïs dans le bois où nous étions campés, il y a de cela quelques semaines.

— Oui, et depuis lors, je fais partie de la garnison de la ville voisine, répliqua Gondibert. Je suis charmé de vous revoir, quoique je regrette que ce soit dans d'aussi fâcheuses circonstances. Peut-être serez-vous étonnée si je vous dis que j'ignorais absolument que Satanaïs eut une soeur.

— Vraiment! exclama Linda. Je parie que la sentinelle qui était là tout à l'heure a bavardé avec vous.

— C'est vrai qu'il est resté un moment à causer, dit Gondibert; et il a bien fait, car, sans cela, comment aurais-je pu reconnaître, à l'occasion, la prisonnière que je suis chargé de garder.

— Vous avez raison, observa Linda. Il vous a dit pourquoi l'on avait permis à ma pauvre maîtresse de rester quelques heures ici, au lieu d'être menée de suite en prison?

— Oui, je sais tout cela, répliqua le Taborite.

— Je ne pense pas que ma maîtresse reste longtemps encore sous ce toit, reprit Linda; sa soeur est arrivée plutôt qu'elle ne l'attendait.

— Satanaïs est ici maintenant! s'écria Gondibert.

— Ne vous l'ai-je pas déjà dit, répliqua aussitôt Linda.

— Il est singulier que je n'ai pas entendu parler de son arrivée, ici ou en bas, observa la sentinelle. Probablement elle a passé tandis que j'étais dans l'écurie à soigner mon cheval.

— C'est possible, dit Linda. Mais ce qui m'étonne c'est que votre camarade qui vous a précédé ne vous ait pas prévenu, d'autant que lorsque Satanaïs a passé, il l'a salué en abaissant sa hallebarde.

— Peut-être, après tout, nous en a-t-il parlé, dit Gondibert; au surplus puisque vous me dites que Satanaïs est arrivée, c'est que cela est. Puis-je vous demander si l'entrevue des deux soeurs a été pathétique?

— OËtna aime Satanaïs autant et plus qu'elle-même, répliqua Linda; et puis, l'horrible circonstance où elles se revoient...

— Hélas! oui, Gondibert. OËtna s'est placée dans un effroyable dilemme, et tout le crédit dont sa soeur jouit auprès du capitaine général ne la sauvera pas, car Jean Zitzka n'est pas homme à permettre que la justice n'ait pas son cours.

— Oui: mais il y a de grandes circonstances atténuantes en faveur de ma pauvre maîtresse, dit Linda, et Zitzka est miséricordieux et généreux, autant que juste et impartial.

— Tout cela n'empêche pas que ce qui est arrivé ne soit pas un grand malheur, répliqua le soldat, une femme si jeune, si belle, et qu'on dit si bonne!

— Comment savez-vous que ma maîtresse est jeune et belle? répliqua Linda.

— Est-ce que le camarade qui était là de garde avant moi ne m'en a pas fait le portrait? répondit Gondibert en souriant. Imagine-toi, m'a-t-il dit, Satanaïs avec des cheveux blonds au lieu de noirs, une peau de lis et de rose, et non plus couleur olive, et tu auras le portrait d'OEtna.

— C'est l'exacte vérité, observa Linda, qui eut bien de la peine à réprimer un malin sourire.

En ce moment, la porte de la chambre s'entr'ouvrit et Béatrice avança la tête dans le corridor.

— Viens, Linda, dit-elle d'une voix basse et précipités; Satanaïs va partir pour Prague, afin d'aller se jeter aux pieds du capitaine général pour lui demander grâce pour notre maîtresse; mais auparavant elle veut te donner certaines instructions.

Linda se hâta de rentrer; quant à Gondibert, il se remit à arpenter le corridor, avec sa hallebarde.

Au bout de quelques minutes, Linda et Béatrice sortirent, pleurant amèrement: et fermant avec soin la porte derrière elles, elles s'éloignèrent lentement, lorsque la sentinelle les accosta.

— Pardon, mesdemoiselles; mais puis-je vous demander s'il vous est survenu de nouveaux sujets de chagrin?

— N'y en a-t-il pas déjà assez pour nous briser le coeur? murmura Linda avec émotion. Puis, faisant un effort sur elle-même, elle ajouta: — Elles se disent adieu, peut-être pour toujours, et leur douleur est trop sacrée pour que personne en soit témoin; c'est pour cela que nous nous sommes retirées. Dans une seconde Satanaïs va sortir et se rendre immédiatement à Prague.

— Que les saints la protègent! murmura Gondibert du fond de son âme; que le tout puissant Zitzka exauce sa prière!

A peine avait-il prononcé ces mots que la porte de la chambre s'ouvrit brusquement et Satanaïs apparut brusquement sur le seuil. Oui, c'était bien la fille de Satan, telle qu'elle était vêtue lorsque, pour la première fois, nous l'avons présentée à nos lecteurs. Un nuage épais assombrissait son front; mais toutes traces de larmes avaient disparu de dessus son visage.

Dès qu'elle eut mis le pied dans le corridor, elle referma la porte derrière elle, et passa en inclinant la tête devant la sentinelle qui salua de sa hallebarde cet être mystérieux qui s'était acquis l'amour et l'admiration de tous les partisans de Zitzka.

— Adieu, jeunes filles, dit Satanaïs en s'arrêtant un moment près de Linda et Béatrice. Retournez auprès de ma soeur, et portez-lui les consolations dont elle a tant besoin. Moi, je vais à Prague.

— Adieu, chère madame! dit Linda en baisant la main de Satanaïs.

— Puissent les bons anges vous protéger! murmura Béatrice en lui prenant l'autre main et en la portant également à ses lèvres.

— Adieu, encore une fois, mes enfants, dit Satanaïs d'une voix émue et tremblante. Puis, s'adres-

sant à Gondibert, elle lui dit: Brave serviteur de Zitzka, Linda m'a parlé de toi, et ce que j'ai appris m'engage à mentionner ton nom au capitaine général. Sois sûr que je ne t'oublierai pas.

— Puissiez-vous réussir dans votre entreprise, madame! dit Gondibert profondément affecté, et puisse votre soeur échapper au péril qui la menace!

— Elle lui fit de la main un signe d'adieu, traversa le corridor et descendit un escalier qui conduisit par les derrières de l'hôtel. Quant à Linda et Béatrice, elles rentrèrent dans la chambre d'OEtna dont elles eurent bien soin de fermer la porte.

XL

CE QU'IL SE PASSAIT DANS LA SALLE DE L'AUBERGE

Tandis que ces incidents avaient lieu dans une partie de l'hôtel, le magistrat et le lieutenant commandant le détachement taborite s'étaient fait servir un bon repas dans une autre. Quand ils eurent bien déjeuné, l'officier alla dans les écuries voir si l'on avait bien soigné les chevaux, et le magistrat se rendit auprès de Henri de Brabant et de Blanche.

Le chevalier le reçut avec le respect dû à ses fonctions et à ses cheveux blancs, et Blanche fit une inclination de tête. Le magistrat leur rendit leur salut avec courtoisie; et prenant un siège, il entra de suite en matière.— Je suis fâché de vous avoir retardés dans votre voyage, messieurs, dit-il; mais la tragédie dont cette maison a été le théâtre m'oblige de vous adresser quelques questions.

— Nous sommes prêts à vous répondre, répliqua le chevalier; et nous vous prions d'être assuré que nous sommes aussi profondément surpris qu'affligés de l'incident auquel vous faites allusion.

— Je ne doute pas que tels soient vos sentiments, observa le magistrat. Puis, tirant ses tablettes, il dit: — Votre nom, je crois, est Henri de Brabant, et vous êtes chevalier autrichien?

— Et votre compagnon de voyage, qui est-il? dit le magistrat en désignant Blanche. L'hôtelier n'a pu me donner de renseignement.

— Mon camarade, cher monsieur, se hâta de répondre Henri, devinant qu'il y avait là un sujet d'embarras sérieux pour son libérateur, mon camarade a des raisons graves et importantes de taire son nom; et comme il ne peut y avoir, à son égard, l'ombre d'un soupçon, je ne vois pas ce qui vous obligerait à lui être désagréable.

— Dès qu'un homme refuse de se faire connaître aux représentants de la justice, fit observer le magistrat, il prête au soupçon. D'ailleurs, du moment où je m'engage à garder le secret, votre ami peut en toute confiance me dire son nom, qui sans doute, n'est pas un mystère pour Votre Excellence.

— Je vous jure, répliqua le chevalier, que je suis autant que vous même ignorant de tout ce qui le concerne. Mais, ce que je puis vous affirmer, c'est qu'il

est aussi brave que généreux, et que je me porterai volontiers garant de son honorabilité.

— Tout cela est très bien, dit le magistrat d'un ton froid et même sévère : mais j'ai un devoir à remplir...

— Ce devoir, répondit Henri en l'interrompant, ne vous force pas à extorquer aux voyageurs des révélations préjudiciables à leurs intérêts et pénibles pour leurs sentiments.

— Monsieur le chevalier, dit le magistrat avec encore plus de sévérité, un meurtre a été commis dans cette maison par une dame qui est arrivée ici dans votre compagnie, et celle de cet inconnu, ajouta-t-il en indiquant Blanche qui se tenait debout près de la porte. Ce meurtre est enveloppé d'un profond mystère, et mon devoir du magistrat m'oblige à faire, à ce sujet, une enquête sévère. Encore une fois, je vous demande donc de me faire connaître le nom et le rang de cet étranger qui s'obstine à garder baissée la visière de son casque.

— Permettez-moi de vous faire observer, dit Blanche qui avait jusqu'alors gardé le silence, pensant que Henri parviendrait à persuader le magistrat, permettez-moi de vous faire observer, dit-elle en s'avançant lentement et en donnant à sa voix un accent aussi mâle que possible, que j'ignore absolument les motifs qui ont poussé OÉtna à commettre un crime qui m'a saisi d'étonnement, d'horreur et de compassion, car il faut que cette femme ait reçu une bien effroyable provocation pour que sa raison se soit à ce point égarée.

— Vous parlez avec sagesse, mon jeune ami ; mais croyez que je n'ai nullement l'intention de vous blesser ni de nuire à vos intérêts, ainsi que le faisait entendre votre jeune compagnon. Si vous ne voulez pas me dire votre nom tout haut, vous pouvez l'écrire sur mes tablettes.

— Soit ! exclama Blanche au grand étonnement du chevalier qui se demanda comment elle se décidait à faire une révélation qu'elle lui avait refusée à lui-même.

Mais à peine ces paroles étaient-elles tombées des lèvres de notre héroïne, que l'aubergiste entra et dit au magistrat quelques paroles à voix basse.

— Je vous prie de m'excuser pour un instant, dit ce dernier à Henri et à Blanche.

Et il sortit, suivi de l'hôtelier.

— Un danger me menace, s'écria Blanche, dès que la porte se fut refermée derrière eux : j'ai le pressentiment d'un malheur. Probablement j'ai été découvert par les émissaires de Zitzka, et la fuite des prisonniers d'État va devenir la cause de sérieux embarras.

— Quoiqu'il arrive, vous pouvez compter sur mon amitié, répliqua le chevalier.

— Oh ! je vois bien ce qui se passe dans votre esprit, dit Blanche en l'interrompant. Vous êtes étonné, blessé même de ce que j'aie consenti à faire au magistrat une révélation que je vous avais refusée. Mais ne vous offensez pas de cela, car vous ne pouvez

actuellement comprendre mes motifs, et le temps viendra où je pourrai vous les expliquer.

A ce moment, la porte s'ouvrit et le magistrat, accompagné de l'officier taborite, entra dans la chambre. Mais avant que le lieutenant eût refermé la porte, Blanche et Henri aperçurent plusieurs soldats armés de hallebardes, qui étaient restés en dehors.

— Arrêtez ce jeune homme ! cria le magistrat à l'officier, en désignant Blanche.

En attendant cet ordre, notre héroïne porta la main à la garde de son épée, et Henri de Brabant dégaina sur-le-champ.

— Évitez la violence ! cria le magistrat d'un ton à la fois de supplication et de commandement. Par considération pour vous, seigneur chevalier, j'avais résolu de causer le moins d'ennui possible à votre compagnon de voyage ; mais si vous nous contraignez à avoir recours à la force, souvenez-vous que le nombre est de notre côté.

— Il a raison, dit Blanche ; je ne souffrirai pas qu'une seule goutte de sang soit répandue à cause de moi. Je me rends donc prisonnier à cet officier...

— Auparavant, s'écria Henri de Brabant, qu'on nous dise la raison de la violence dont vous êtes l'objet, car la menace qu'on nous a faite ne suffirait pas à nous faire déposer les armes.

— Écoutez donc ! dit le magistrat en tirant un papier de dessous son pourpoint : "Trois prisonniers d'État se sont évadés du château de Prague. L'individu qui a facilité leur fuite était couvert d'une armure absolument pareille à celle qui manque dans les salles du château. Des messagers ont été dépêchés dans toutes les directions pour ordonner son arrestation, et l'un de ces émissaires vient d'arriver tout à l'heure à l'hôtel." A présent que je me suis expliqué, j'espère que vous n'apporterez aucune opposition à l'accomplissement d'un devoir que je suis résolu à exécuter.

— Vous n'arrêterez ce jeune homme qu'en me passant sur le corps, s'écria Henri en se plaçant devant Blanche.

— En ce cas, nous appellerons du secours ! dit le magistrat en se tournant vers la porte.

— Arrêtez ! exclama l'officier taborite, frappé d'une pensée soudaine.

Et saisissant le magistrat par la manche de son pourpoint, il l'éloigna de la porte sur le bouton de laquelle il avait déjà posé la main.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda ce dernier en regardant le Taborite avec étonnement.

— Voyez ! cria l'officier dont les yeux étaient fixés sur Henri, qui, l'épée levée, se tenait toujours devant notre héroïne.

— Ah ! exclama le magistrat en apercevant l'objet qui avait attiré l'attention du Taborite.

Par une inspiration soudaine, le chevalier devina la cause de leur hésitation, et il brandit son épée de façon à faire mieux briller à leurs yeux la bague qu'il avait reçu de Zitzka.

— Que faire ? demanda l'officier, en tirant le magistrat de côté.

— Notre devoir est clair, répondit ce dernier : le talisman porté par l'Autrichien est plus puissant que tous les mandats et tous les décrets du monde.

— C'est aussi mon opinion, répondit le Taborite.

— Chevalier de Brabant, dit le magistrat, dois-je comprendre que votre intention est d'empêcher l'arrestation de l'inconnu qui s'est rendu coupable d'une si grande trahison envers Zitzka ?

— Oui, tant que j'aurai la force de tenir cette épée, répondit Henri.

— Mais Votre Excellence a-t-elle bien réfléchi à quoi elle s'expose en entravant ainsi le cours de la justice ? demanda le magistrat.

— Ma résolution est inébranlable, répliqua le chevalier.

— Alors, ma responsabilité est à couvert, dit le magistrat : et je n'ai plus qu'à m'incliner devant la secrète influence que vous possédez. Lieutenant, ordonnez à vos hommes de se retirer.

— Vos ordres vont être exécutés, répliqua le Taborite.

Et il quitta l'appartement.

— Je vous prierai maintenant, dit le magistrat en regardant Blanche et puis en fixant les yeux sur le chevalier, de continuer votre voyage aussitôt que possible ; car Zitzka lui-même n'avait pas prévu qu'il serait jamais fait un tel usage du talisman qu'il vous a donné.

Henri de Brabant allait répondre, lorsque l'officier taborite entra dans la salle.

— Je viens d'apprendre, dit-il en s'adressant au magistrat, que Satanaïs est venue et qu'elle est même repartie ; nous pouvons donc, à présent, emmener notre prisonnière.

— Satanaïs ! exclama Henri en ayant peine à se remettre de l'étonnement que lui causait cette nouvelle. Est-ce bien possible.

— Il n'y a pas dix minutes qu'elle est repartie, répliqua l'officier.

— Il faut que je voie OËtna, dit le chevalier, il le faut absolument ; et je vous serai très obligé, ajouta-t-il en s'adressant au magistrat, si vous daigniez lui demander de m'accorder une entrevue, qui, dans les circonstances actuelles, ne pourra que lui être pénible.

— Je vais me rendre chez elle, dit le vieillard, et je verrai si elle consent à vous donner quelques instants avant son départ.

Il sortit. Durant son absence, Henri de Brabant tomba dans une profonde rêverie ; et Blanche ne put retenir un soupir en pensant à l'émotion que lui avait causée la seule mention de Satanaïs.

Soudain la porte s'ouvrit violemment, et le magistrat reparut, en proie à la plus vive excitation, et tenant par le bras Linda et Béatrice. Les deux jeunes filles avaient sur le visage une expression d'ineffable triomphe, et ne paraissaient nullement s'effrayer du péril auquel elles étaient exposées.

— Au nom du Ciel ! qu'est-ce qu'il y a ? demanda l'officier taborite avec impatience.

— La prisonnière... OËtna... s'est enfuie ! s'écria la magistrat.

Cette nouvelle causa à tout le monde le plus grand étonnement, excepté à Henri de Brabant, qui y était jusqu'à un certain point préparé.

Le magistrat fit subir un interrogatoire long et minutieux à Linda et à Béatrice, à l'hôtelier, à sa femme ainsi qu'aux sentinelles qui avaient été de garde dans le corridor. Gondibert raconta la conversation qu'il avait eue avec Linda, et ses réponses prouvèrent qu'en tout il avait été de bonne foi. L'aubergiste affirma qu'il avait rencontré Satanaïs au bas de l'escalier, au moment où elle sortait par la cour, et qu'en passant à côté de lui, elle lui avait rendu poliment son salut, et s'était ensuite éloignée rapidement. Il ajouta qu'il avait fait part de cet incident à sa femme, et que celle-ci n'avait pu s'empêcher de s'étonner du mystère que Satanaïs, qui était bien connue d'eux, mettait à cette visite.

Le magistrat voulut s'assurer de Linda et de Béatrice ; mais Henri de Brabant insista pour qu'on les laissât en liberté, et, à cette occasion, il éprouva de nouveau l'influence de la bague de Zitzka.

— Où comptez-vous aller, jeunes filles, et quelles instructions vous a laissées votre maîtresse, demanda le chevalier à Linda et à Béatrice, lorsque le magistrat et le lieutenant se furent retirés.

— Nous n'aurions rien à désirer si Votre Excellence daignait nous permettre de continuer notre voyage sous sa protection, absolument comme si notre maîtresse était avec nous, répondit Linda ; nous avons l'assurance qu'avant vingt-quatre heures nous recevrons une certaine communication.

— En ce cas, apprêtons-nous à partir, dit Henri. J'ai donné des ordres pour que le malheureux Ermach soit enterré décemment.

L'on se remit en route, et, à neuf heures du soir, l'on s'arrêta à une auberge située sur le bord du chemin.

XLI

BLANCHE ET OËTNA.—UNE ÉTRANGE DISPARITION

C'était à l'heure solennelle et mystérieuse où la lumière lutte avec les ténèbres, et où les objets commencent à devenir visibles. Soudain, Blanche qui dormait d'un sommeil profond, fut éveillée par une exclamation qui retentit à ses oreilles.

Elle tressaillit, et se dressa sur sa couche, elle vit une femme de grande taille vêtue de noir, qui se tenait à côté de son lit. Sa première pensée fut qu'elle était en présence d'un habitant de l'autre monde.

Mais un second coup d'oeil lui suffit pour reconnaître OËtna.

— Silence, et n'ayez pas de peur, dit cette dernière d'un ton impérieux. Puis jetant les yeux autour d'elle, elle murmura : — Oh ! voilà bien son armure, et je ne m'étais pas trompée.

— Trompée en quoi, madame ? demanda Blanche qui ne savait à quoi attribuer cette étrange visite.

— Vous êtes bien l'inconnu qui voyage avec le chevalier de Brabant, dit OËtna d'une voix sombre et presque menaçante. Mais écoutez-moi attentivement, reprit-elle après une pause d'un instant, pendant laquelle Blanche ne savait que penser ni que faire : écoutez-moi attentivement, dis-je et ne m'interrompez pas. Quand on vous a retiré de la Moldau, je vous ai fait transporter dans mon pavillon ; et le soir de ce même jour, je vous ai emmenée avec moi dans le château de Prague. Vous y êtes restée plusieurs jours, et vous savez si je vous ai traitée avec affection ou comme une étrangère.

— Oui, madame, vous avez été bonne et généreuse pour moi, dit Blanche d'un accent plaintif ; et je sais que vous allez m'accuser d'avoir méconnu les devoirs de l'hospitalité.

— Ne sera-ce pas avec justice ? demanda OËtna. Pourquoi avez-vous abusé de la bonté et de la confiance que je vous avais témoigné ? ajouta-t-elle avec moins de sincérité.

— Permettez-moi de vous donner quelques mots d'explication sur ma conduite, s'écria Blanche avec un accent de supplication. Des raisons particulières que je ne m'arrêterai pas à vous détailler m'ont fait entreprendre une tâche que je regardais d'abord comme impossible : c'était de délivrer les seigneurs qui étaient enfermés dans le château de Prague. Les légendes que l'on racontait au sujet de cette forteresse ne m'effrayaient point et dès mon arrivée, je me rendis sur les bords de la Moldau pour examiner les murailles du château. C'est en faisant cette inspection que je glissai sur une roche et tombai dans le fleuve. Le chevalier de Brabant me sauva, et vous daignâtes, madame, me recueillir sous votre tente. Si je vous dis tout cela, c'est pour vous convaincre que l'idée de délivrer les trois prisonniers ne m'est pas venue pendant mon séjour au château ; autrement, vous auriez raison de m'accuser de trahison. Je vous jure qu'avant d'entrer dans la forteresse, j'avais déjà fait serment de les sauver ou de périr. Il est vrai de dire seulement que la bonté dont j'ai été l'objet de votre part a favorisé mon projet.

— Et cette bonté même n'aurait-elle pas dû vous faire abandonner votre entreprise, Blanche, dit OËtna d'un ton de reproche ; car vous saviez que le général Zitzka me regarde comme son enfant.

— Je croyais et je crois encore que ce n'est pas une combinaison accidentelle de circonstances qui m'a ouvert les portes de cette forteresse, où j'avais tant envie de pénétrer, répondit Blanche. J'ai vu dans tous ces événements qui s'enchaînaient si merveilleusement, la main de la Providence qui me conduisait. Pardonnez-moi donc, madame, si j'ai prêté l'oreille à toutes les remarques qu'on faisait autour de moi, durant mon séjour dans le château. Mais quelque soit l'opinion que vous puissiez avoir de moi, je dois avouer que c'est grâce aux questions que je vous ai adressées, et aux observations que j'ai faites que non seulement j'ai appris où étaient renfermés les prisonniers d'État, mais que j'ai pu encore deviner par où et comment il était possible d'exécuter mon projet.

Le mot d'ordre, si vous vous en souvenez, vous était communiqué toutes les vingt-quatre heures, et vous aviez l'attention de le faire connaître à Linda et à Béatrice, en cas qu'elles fussent interpellées par une sentinelle tandis qu'elles allaient et venaient dans le château. C'est d'elles que j'ai obtenu ce talisman qui m'a ouvert les portes.

— L'explication que vous venez de me donner, Blanche, dit OËtna, vous réhabilite un peu dans mon estime. Dans tous les cas, j'ai la consolation de savoir que la plus noire ingratitude ne forme pas un des traits de votre caractère ; et c'est ce qui me fait espérer que vous m'accorderez la faveur que je vais vous demander.

— Parlez, madame, n'hésitez pas à mettre ma reconnaissance à l'épreuve, dit Blanche, charmée de la tournure que prenait la conversation. Croyez, ajouta-t-elle d'un ton plus solennel, croyez que je ne vous trompe pas en vous assurant que ma sympathie à cause de cet incident...

— Alors, vous croyez que je suis aussi coupable que les circonstances me font paraître ? répliqua OËtna avec vivacité.

— Je crois, madame, répondit notre héroïne, qu'il faut que vous ayez été bien odieusement outragée pour commettre une telle action. Mais permettez-moi de vous demander s'il est prudent de rester dans cette auberge qui n'est qu'à une demi-journée de distance de celle où s'est accomplie la tragédie ?

— Ne craignez rien pour moi, répondit OËtna : ce n'est pas une influence ordinaire que celle qui me sert de bouclier. — La puissance qui me protège est plus qu'humaine. C'est à cause de vous que je suis venue ici, à cause de vous seule ; c'est donc un secret...

— Ne doutez pas que je vous trahisse, dit Blanche. Mais la faveur que vous avez à me demander ?

— Il vous sera facile de me l'accorder, répliqua OËtna. Me promettez-vous de me donner cette preuve de reconnaissance pour ce que j'ai fait pour vous ? Mais vous hésitez... vous hésitez, s'écria-t-elle avec une fiévreuse impatience.

Et elle rejeta avec une main blanche les flots de cheveux dorés qui tombaient sur son visage.

— Parlez, madame, parlez ! répondit Blanche, blessée du soupçon qu'elle venait de laisser entrevoir. Dites-moi, sans détour, car le soleil commence à paraître sur les collines, dites-moi ce que je puis faire.

— Je désire que vous vous sépariez tout de suite de Henri de Brabant, répliqua vivement OËtna en fixant un regard sur notre héroïne.

— Tout de suite... ce matin ? demanda celle-ci, d'une voix entrecoupée.

— En ne prenant que le temps absolument nécessaire pour lui dire adieu, dit OËtna.

— Madame, dit Blanche après quelques moments de réflexion, je vous dois beaucoup ; mon devoir m'oblige, en outre, à vous prouver que je ne suis point ingrate : je vous promets donc qu'il sera fait comme vous désirez.

— Merci, Blanche... , merci, répliqua OEtna en saisissant la main de la jeune fille et en la pressant avec ferveur. Mais n'oubliez pas que ma visite doit rester secrète, et que vous ne devez pas dire à Henri de Brabant le motif qui vous fait renoncer à sa compagnie.

— Madame, toutes vos injonctions seront suivies à la lettre, dit Blanche.

— Encore une fois, merci, murmura OEtna d'une voix agitée par la joie et par le triomphe. Et maintenant adieu, Blanche, adieu !

Elle quitta la chambre, et Blanche se leva, le coeur gros et oppressé. Notre jeune héroïne revêtit de nouveau son armure, abaissa la visière de son casque, et, au bout de quelques instants, le coeur palpitant, descendit de son appartement.

Henri de Brabant était depuis longtemps déjà dans la cour de l'auberge, donnant des instructions à ses serviteurs ; mais en apercevant Blanche, il s'avança au devant d'elle, avec tous les témoignages de la plus franche cordialité.

— Bonjour, mon brave inconnu, dit le chevalier en prenant la main gantée de Blanche. Tu dois être fatigué du poids de cette armure ; mais j'espère que le moment approche où tu mettras fin à cet incognito.

— Ce moment est arrivé, répondit Blanche en cachant avec peine les émotions qui gonflaient son sein. Je vais vous dire qui je suis, et puis prendre congé de Votre Excellence, peut-être pour toujours, ajouta-t-elle avec un accent de tristesse dont elle ne fut pas maîtresse.

— Pour toujours, répéta Henri, mais quelle fatalité me force donc à me séparer ainsi de celui qui m'inspire la plus vive et la plus sincère amitié ?

— Ne cherchez pas à deviner les motifs qui m'ont décidé à vous dire adieu quelques heures plus tôt que je n'avais espéré, répliqua Blanche en recouvrant son sang-froid.

— Par Dieu ! s'écria Henri de Brabant, je ne saurais consentir à ce que nous quissions ainsi. Tu vas me révéler ton nom, c'est parfait : mais à peine ai-je appris à t'aimer comme un frère, sans même savoir qui tu es, ni avoir vu tes traits que tu prends le parti de me quitter...

— Je n'ai pas le choix, répliqua Blanche en ayant peine à réprimer un soupir.

— Mais que puis-je faire pour toi, comment puis-je te remercier des services que tu m'as rendus ? demanda notre héros. Parle... je suis riche... je suis puissant à la cour d'Autriche...

— Donnez-moi le cheval sur lequel j'ai voyagé en votre compagnie, dit Blanche dont la voix tremblait de plus en plus d'émotion. Et afin de gagner quelques instants pour se remettre, elle s'approcha du cheval que les domestiques étaient en train de harnacher.

— Oui, donnez-moi ce cheval, répéta-t-elle, et chaque fois que je verrai ce noble animal, je penserai à Henri de Brabant.

— Il t'a appartenu dès l'instant où tu l'as monté, répondit le chevalier. Il faut donc que je te donne d'autres témoignages de mon amitié.

— Je n'en demande pas, dit Blanche avec émotion. Puis se tournant vers le domestique elle lui dit de seller son cheval sans délai.

— Il y a quelque chose de singulier et d'étrange dans vos manières, mon ami, observa Henri ; et il est impossible que je vous laisse partir sans connaître la cause de votre tristesse. Ainsi dites-moi donc...

A ce moment, une jeune femme qui n'était autre que Satanaïs, accompagnée de Linda et de Béatrice apparut sur le seuil de l'auberge. A sa vue, Blanche laissa échapper une exclamation d'admiration ; et puis, se tournant vers le chevalier, elle fut frappée du plaisir et de la satisfaction qu'exprimait son visage. Un soupçon prompt comme l'éclair traversa son imagination.

— N'est-ce pas Satanaïs, la soeur d'OEtna ? demanda-t-elle avec une fermeté soudaine.

— Oui, dit Henri de Brabant ; elle est arrivée ici hier assez tard. Je vous dirai par suite de quelles circonstances elle s'est trouvée sur notre passage, l'accident de sa soeur est pour quelque chose. Mais permettez-moi de vous présenter à elle, ajouta le chevalier en faisant un pas vers Satanaïs. Venez, mon ami, et vous me direz votre nom devant elle, afin qu'elle aussi apprenne à vous estimer.

— Non, non ! s'écria Blanche avec égarement, comme si elle eut été saisie d'un vertige soudain. Puis, obéissant à une impulsion irrésistible, elle s'élança sur le coursier qui piaffait à côté d'elle, lui enfonça les éperons dans les flancs, et partit comme une flèche, sans que le chevalier comprit rien à une pareille fuite.

XLII

UN MOYEN INVENTÉ PAR CYPRIEN POUR METTRE SES TRESORS A L'ABRI DES VOLEURS

Nous allons laisser Henri de Brabant et Satanaïs, qui était venue retrouver le chevalier pour des motifs que nous connaissons plus tard, continuer leur route vers la frontière d'Autriche, et retourner à l'auberge où le page Ermach avait été assassiné par OEtna.

C'était le même jour où s'étaient passés les incidents que nous avons rapportés dans le chapitre précédent. Il était dix heures du matin, quand on vit s'avancer une longue procession par la route de Prague. Elle se composait d'au moins vingt-quatre personnes toutes à cheval. En avant venait une dame en deuil, la figure cachée sous un voile épais, et montée sur un palefroi magnifique. A sa droite étaient deux guerriers, couverts d'une armure complète, et la visière baissée ; à sa gauche était un individu vêtu d'une longue robe, dont le capuchon était rabattu par devant. Immédiatement après venaient quatre belles jeunes filles et quatre pages remarquables par la beauté de leurs costumes. Ensuite venait un char funèbre, traîné par quatre chevaux noirs que guidaient deux postillons en deuil. Des hommes d'armes mar-

chaient de chaque côté du char, sur lequel était placé un cerceuil, recouvert d'un drap noir traversé d'une croix blanche. Enfin, sept hommes, armés comme ceux qui précédaient la procession, fermaient la marche.

Le cortège s'arrêta à la porte de l'auberge. La dame et ses suivantes furent conduites par l'hôtesse dans une chambre qu'on se hâta de préparer : et l'homme au capuchon, Cyprien, les accompagna jusqu'à la porte de l'appartement. Mais il s'arrêta sur le seuil, où il dit quelques paroles à l'oreille de l'aînée des suivantes, et puis il se retira, en saluant respectueusement la dame.

Cette dernière, en entrant dans la chambre, se laissa tomber sur une chaise, cédant à une grande fatigue physique, et peut-être, comme le pensa l'hôtesse, à un violent désespoir ; car un profond soupir s'échappa de ses lèvres.

— Puis-je vous être de quelque service ? demanda l'hôtesse en s'adressant à la fois à la dame et aux suivantes.

— Nous n'avons besoin de rien pour l'instant, répondit celle des suivantes à laquelle nous avons fait allusion. Madame reposera une heure ou deux. Quand le repas sera prêt, vous nous servirez.

Pendant qu'avaient lieu ces incidents, Cyprien s'était rendu dans la salle en bas, où l'attendaient, devant une table, les deux guerriers à l'armure complète dont nous avons parlé. Ceux-ci, qui n'étaient autres que le marquis de Schomberg et le comte de Rotenberg, levèrent leurs visières en voyant entrer Cyprien.

— Avez-vous accompagné Son Altesse Royale jusqu'à la chambre préparée pour elle ? demanda le baron de Rotenberg.

— Je ne l'ai quittée que sur le seuil, répondit Cyprien en rejetant son capuchon en arrière. J'ai recommandé à sa suivante de veiller sur ses mouvements avec des yeux de lynx, et de bien voir à ce qu'elle ne nous échappe pas.

— Elle a l'air de diablement nous haïr, observa le marquis de Schomberg. Il est certain que son séjour à la Maison Blanche lui pesait : mais dire que cela allait jusqu'à de l'horreur !

— Ne perdons pas notre temps à discuter ces choses-là, dit Cyprien. Il nous suffit qu'elle soit complètement en notre pouvoir ; et si nous réussissons à la placer sur le trône de Bohême, elle sera, entre nos mains, un jouet, une automate, tandis que sa couronne nous servira de talisman.

— Nous avons pesé et calculé tout cela, observa le marquis de Schomberg : mais n'oublions pas que si Son Altesse royale nous échappait, nous n'aurions plus qu'à dire adieu à nos rêves de grandeur.

— Ses suivantes sont dévouées, répondit Cyprien. D'ailleurs, j'aurai soin que la princesse ne puisse communiquer avec personne avant son arrivée au château de Rotenberg.

— Et alors nous déploierons l'étendard de Bohême, ajouta le baron, et nous proclamerons guerre à Zitzka et à ses hordes taborites.

— Oui, et toutes les forteresses du royaume nous renverront notre cri de guerre, répliqua Cyrien. J'espère que notre tâche sera comparativement aisée.

— Ne vous faites pas cette illusion, dit le marquis de Schomberg d'un ton solennel. Je suis convaincu que la cause royale finira par triompher, et qu'avant longtemps la princesse Elisabeth remontera sur le trône de ses ancêtres ; mais la lutte sera sanglante et acharnée.

— D'accord, observa le baron de Rotenberg ; mais ne possédons-nous pas le talisman qui nous garantit le succès ?

— De l'or ! demanda le marquis, ne devinant pas précisément ce que voulait dire le comte.

— Oui, de l'or, répliqua celui-ci. La fortune de la princesse Elisabeth est en notre possession, et Zitzka donnerait l'oeil qui lui reste pour mettre la main dessus ; car il sait bien qu'avec de l'or on fait sortir de terre des armées, et que mieux les soldats sont payés et nourris, plus on a de chances en sa faveur.

— Il me semble que vous entrez dans une discussion qui serait mieux à sa place une autre fois, dit Cyprien. Puis, comme pour donner un autre cours à la conversation, il ajouta, en s'adressant au comte de Rotenberg : — J'espère que votre fils sera au château pour recevoir le comte de Schonwald.

— Sans aucun doute, répondit le baron. Rien, pas même la nouvelle de mon arrestation, n'aurait pu décider Rodolphe à quitter le château, car je lui ai laissé l'ordre, s'il était attaqué, de résister jusqu'à la mort.

— Mais les Taborites n'ont pas fait de tentative de ce côté ? demanda le marquis de Schomberg.

— Pas que je sache, répondit le comte. Rodolphe sera ce soir au château ; il était déguisé de façon à défier les regards les plus habiles, et il nous a précédés de deux jours. Avouons que nous avons trouvé un moyen ingénieux de transporter nos trésors.

— Monseigneur, soyez prudent, je vous en conjure ? s'écria Cyprien : les murs ont des oreilles, quand il s'agit de secrets aussi importants, et le sort de la Bohême dépend de notre discrétion. Jusqu'ici tout a réussi, je veux dire depuis les événements de l'autre nuit, où le chevalier Henri de Brabant jeta la Maison Blanche dans une si étrange confusion.

A ce moment, la porte s'ouvrit, et l'aubergiste apparut, suivi de sa femme et de deux domestiques chargés de plats. Tandis qu'on dressait la table, le marquis de Schomberg et le baron de Rotenberg se tournèrent du côté de la fenêtre, ne voulant pas laisser voir leur visage, sachant bien que Zitzka avait envoyé partout des émissaires à leur poursuite.

Dès que les mets furent placés sur la table, Cyprien fit signe à l'aubergiste qu'il pouvait se retirer, et les seigneurs se trouvèrent alors libres de reprendre leur conversation.

— Nous parlions des événements qui sont arrivés l'autre nuit à la Maison Blanche, dit le baron de Rotenberg, après avoir vidé un verre de vin du Rhin, cela me fait penser à vous demander si vous croyez qu'Ermach ait osé révéler les mystères...

— Il n'a pas violé le serment par lequel il s'est engagé à garder le secret, j'en suis persuadé, dit Cyprien.

— Mais s'il avait osé? observa le comte.

— Alors nous aurions tout à craindre, dit Cyprien d'un air sombre; car l'Autrichien est en bons termes avec Zitzka, et il n'aurait pas manqué de faire connaître au Taborite la nature de nos secrets. S'il en avait été comme vous dites, il ne resterait pas à l'heure qu'il est pierre sur pierre du château d'Hamelin.

— On nous a dit que l'Autrichien a quitté Prague précipitamment, observa le marquis de Schomberg; sans aucun doute, il doit avoir passé par ici, peut-être même a-t-il séjourné dans cette auberge. Il faudra savoir de l'hôtelier combien de personnes l'accompagnaient: nous verrons ainsi si Ermach était avec lui.

— Oui, et Blanche, murmura Cyprien.

— Que disiez-vous? demanda le baron de Rotenberg.

— Rien qui vaille, répondit Cyprien: je vais aller questionner un peu l'aubergiste.

Et il sortit en prononçant ces paroles.

Cypriense rendit dans la salle commune, où il trouva l'hôte et sa femme occupés à faire une longue addition. En le voyant approcher, l'aubergiste lui présenta une chaise, et sa femme lui offrit un verre d'une certaine liqueur dont elle avait le secret. Cyprien accepta avec une apparente cordialité; puis il demanda la note de ce que lui et les siens avaient dépensé. Il se contenta de regarder le total, le paya sans observations, et y ajouta généreusement une gratification pour les domestiques.

— Avez-vous eu à faire, ces jours-ci? demanda Cyprien en acceptant un second verre de liqueur.

— Cela n'allait pas fort depuis quelques semaines, répliqua l'hôte; mais avant hier, il nous est arrivé plusieurs personnes qui ont passé la nuit ici. Malheureusement leur présence chez nous a été marquée par de tragiques circonstances.

— Que voulez-vous dire? demanda Cyprien. Vous excitez ma curiosité.

— Ah! ainsi la nouvelle n'en a pas encore été jusqu'à Prague? observa l'aubergiste en regardant sa femme.

— Quelle nouvelle, mon ami? demanda Cyprien.

— La nouvelle du meurtre qui a été commis avant hier dans notre maison, répondit l'aubergiste, en prenant un ton solennel et en fronçant les sourcils.

— Un meurtre... ici... sous votre toit? murmura Cyprien; qui était leur victime? qui est le coupable?

— La victime était un beau et charmant jeune homme, un page; et l'assassin était la plus jolie créature que j'ai jamais vue.

— Et naturellement elle a été arrêtée? dit Cyprien d'un ton interrogateur.

— Pas du tout, répliqua vivement l'hôtesse, et son évvasion n'est pas ce qu'il y a de moins singulier dans l'affaire.

Et alors, elle et son mari se mirent à raconter tout ce qui s'était passé à leur auberge, sans omettre un

détail, ni aucun des noms d'Ermach, d'OËtna, de Béatrice et de Linda. Cyprien ne perdit pas une seule parole, et soudain, une pensée se fit jour dans son esprit:— Par le ciel! cela doit être ainsi, s'écria-t-il en se dressant subitement sur sa chaise. *Oui*, voilà la solution de l'énigme! J'y vois clair, à présent, je comprends tout! Le mystère de ces deux soeurs. Ah! ce n'en est plus un pour moi! Faut-il que j'ai été stupide de n'avoir pas plutôt soupçonné la vérité! Ah! Mariette, ta ruse dépasse celle du serpent! Mais à présent, je serai bientôt vengé!

L'aubergiste et sa femme le regardaient avec curiosité. Il s'en aperçut, et se hâta de leur dire:— Le temps se passe, et il faut que nous nous remettions en route. Auriez-vous la bonté d'ordonner qu'on nous apprêtât nos chevaux?

— Certainement, répondit l'aubergiste en se hâtant de quitter l'appartement.

— A propos, ajouta Cyprien en s'adressant à la femme, qu'est-ce que sont devenues les deux jeunes filles qui accompagnaient OËtna.

— Elles ont continué leur route, vers le sud, avec le chevalier Henri de Brabant, répondit l'hôtesse.

— Ah! je comprends! s'écria Cyprien comme si cette nouvelle eût été d'accord avec une certaine idée qu'il avait conçue. *Oui*, murmura-t-il, tout confirme mes soupçons et prouve que je ne me trompe pas. A présent Mariette, tremble. En dépit de Zitzka et de toutes les Taborites, je serai vengé!

Cyprien sortit alors dans la cour, pour voir si l'on apprêtait les chevaux. Il s'arrêta avec surprise en apercevant l'aubergiste, ses pages, ses postillons, et les huit hommes armés de la statue de bronze entourant un voyageur qui paraissait ne faire qu'arriver, car il tenait encore son cheval par la bride.

— Quelles sont donc ces nouvelles qui semblent tant intéresser tout le monde? demanda Cyprien à l'aubergiste, en le tirant de côté.

Des nouvelles d'une haute importance, répondit celui-ci. Les Taborites ont proclamé la guerre contre l'aristocratie.

— Comment? Jean Zitzka aurait eu l'audace...

— Silence! dit l'hôtelier d'un air suppliant; plusieurs de mes domestiques penchent pour les Taborites, et s'ils vous entendaient...

— Mais que sait-on de positif? demanda Cyprien.

— Le capitaine général a passé la revue de tous les Taborites hier à midi, sur la grande place de Prague, et il a proclamé une guerre à mort contre les seigneurs...

— Alors le gant est jeté, et la guerre civile date d'hier, dit Cyprien d'un ton solennel.

— Que voulez-vous dire? s'écria l'aubergiste en l'examinant avec un étonnement mêlé d'alarme.

— Rien, rien: vous me comprendrez bientôt, répondit Cyprien avec une sorte d'impatience; mais, je vous en prie, dites qu'on amène nos chevaux.

— En dix minutes tout sera prêt, dit l'aubergiste qui se hâta de courir aux écuries, tandis que Cyprien retourna auprès du marquis de Schomberg et du baron de Rotenberg.

— Vous avez été bien longtemps absent, lui dit ce dernier; nous craignons déjà qu'il ne fut arrivé quelque chose de désagréable. Qu'avez-vous appris?

— D'abord, dit Cyprien, nous n'avons rien à redouter de la part d'Érmach: il n'est plus. En second lieu, Henri de Brabant, n'a pas même un jour d'avance sur nous, il n'a quitté cette auberge qu'hier à deux heures. Troisièmement, une certaine Mariette que vous vous rappelez, et dont la colère a mis notre institution en danger, servira probablement bientôt de victime à la statue de bronze. Et enfin, ajouta Cyprien d'un ton de plus en plus solennel, Jean Zitzka a proclamé une guerre à mort à l'aristocratie de Bohême.

— Voilà, effectivement, d'excellentes nouvelles! dit le marquis de Schomberg. D'où viennent-elles?

— Je vous donnerai tantôt de plus amples explications, dit Cyprien; nos chevaux nous attendent, et je crois que plus vite nous arriverons au château de Rotenberg, sera le mieux.

— Assurément! dirent à la fois le marquis et le baron en abaissant la visière de leurs casques.

Dix minutes plus tard la procession funèbre se remit en marche et s'éloigna dans le même ordre que nous avons décrit.

XLIII

LA BARONNE HAMELIN CHEZ LE CAPITAINE GÉNÉRAL DES TABORITES

La nouvelle que Jean Zitzka avait proclamé la guerre contre les seigneurs de Bohême, était vraie. Nous voudrions raconter dans tous leurs détails les incidents de ce jour mémorable où le capitaine général, passa en revue son armée forte de plus de quarante mille hommes: nous voudrions dire avec quel enthousiasme Zitzka fut accueilli par ses soldats et par une foule immense de peuple qui se pressait sur son passage. La ville tout entière était en fête, les rues étaient pavoisées, et l'on sentait que de grandes résolutions allaient être prises. Nous aurions désiré reproduire l'allocution que le chef taborite adressa à l'armée, et que l'histoire nous a conservée; mais quoique ces événements fassent partie de notre histoire, nous la négligerons à regret pour donner plus de rapidité à notre récit. Nous nous contenterons de dire que l'aristocratie demeura épouvantée de l'autorité et de l'ascendant que le héros populaire exerçait sur les masses.

Vers six heures, le soir de ce même jour où avait eu lieu la revue, Jean Zitzka était assis dans son cabinet, dans le château de Prague, examinant une carte sur laquelle les châteaux et les domaines des seigneurs de Bohême étaient minutieusement marqués. Il était seul, absorbé dans de profondes pensées, tout en promenant son doigt sur les lignes de la carte. De temps en temps, il traçait une note sur un morceau de papier, et des paroles s'échappaient de ses lèvres:

— Le sort en est jeté, murmura-t-il; le Rubicon est franchi, et la Bohême va assister à une guerre

civile, oui, à une guerre à mort. La croisade est proclamée, et il faut que l'action suive vigoureusement la menace. Grâce à Dieu! l'Autriche est paralysée: ah! c'est un coup de maître que celui par lequel j'ai obtenu sa neutralité. Elle est liée pour un an; et dans cet intervalle j'aurai accompli mon oeuvre! car vous savez, mon Dieu, s'écria Zitzka, en levant les yeux, vous savez que je suis plus sincère dans tout ce que j'ai entrepris, et que je ne suis mû par aucun sentiment d'ambition personnelle! Si dans le principe, j'ai obéi au désir de venger les outrages de quelqu'un que j'aimais et chérissais tendrement, vous pardonneriez, Seigneur! car, aujourd'hui, je n'ai en vue que le bien de ceux qui souffrent. Mais, ajouta-t-il, pourquoi réveiller des souvenirs cuisants, des souvenirs que je chercherais vainement à ensevelir dans l'oubli! O Émenonda, ton image est toujours présente devant mes yeux, et en pensant à toi je sens faiblir ma colère.

Le guerrier essuya une larme qui roulait sur sa joue: puis, comme pour échapper aux réflexions qui l'envahissaient, il reprit son siège, et continua à examiner la carte qui était déroulée sur la table.

— Pour occuper toutes ces places, dit-il à demi-voix, il faudrait de grandes forces: outre cela, beaucoup de châteaux pourraient opposer de la résistance et on serait obligé de perdre du temps à en faire le siège. Mais quelles forteresses avons-nous dans le voisinage de Prague? se demanda-t-il en promenant son doigt autour du point où la capitale de la Bohême était indiquée.— Voici la demeure princière du marquis de Schomberg. Mais il a pris la fuite, et une poignée de mes Taborites suffira pour occuper sa maison. Voilà encore la Maison Blanche, habitée par la baronne Hamelin, bonne et charitable pour les pauvres. Je me rappelle pourtant qu'un jour OÉtna, en ma présence, fut saisie d'une soudaine et vive agitation, en attendant prononcer son nom. La Maison Blanche, après tout, n'est qu'une habitation de plaisance, et il n'est pas nécessaire de la faire occuper. Mais voici le château d'Hamelin, une forteresse qui appartient à cette même illustre dame. Voyons ce qu'en dit mon memorandum.

Zitzka ouvrit un tiroir de la table devant laquelle il était assis, et en tira des tablettes qui feuilleta avidement.

— Ah! voici, dit-il; et il lut: *Château d'Hamelin, appartenant à la baronne du même nom; place forte; a été réparé il y a quelques années; on prétend qu'il s'y trouve de vastes souterrains. Le château est habité par un certain nombre de jeunes hommes, et entretenu aux frais de la baronne. On a vu fréquemment des hommes armés dans le voisinage. Mais ces assertions sont attribuées aux exagérations de la terreur et de la superstition.* Ainsi parlent mes notes. La baronne doit être une femme dangereuse. Le château est fort, et pourrait servir de point de ralliement à nos ennemis. J'enverrai demain matin deux cents Taborites en prendre possession, en même temps que je mettrai une garnison chez le marquis de Schom-

berg. Ce sera mon entrée en guerre !

A peine Zitzka avait-il formé cette résolution qu'un soldat taborite ouvrit doucement la porte de l'appartement, et dit, avec une hésitation qui prouvait combien il craignait de déranger son maître :

— Général, il y a là une grande dame qui demande à être admise tout de suite à vous parler.

— Pourquoi ne l'as-tu pas conduite à mon secrétaire puisque tu sais que je suis occupé ? demanda Zitzka.

— C'est ce que j'ai voulu faire, répondit le Taborite ; mais elle m'a déclaré que l'affaire qui l'amène est urgente, et qu'elle ne peut s'en expliquer qu'avec le capitaine général.

— Alors, faites-la entrer, dit Zitzka.

Le soldat se retira, et quelques minutes après, une dame grande et bien faite, mais ayant la figure cachée sous un voile épais, s'avança vers le chef des Taborites.

Pendant plusieurs secondes elles resta debout, examinant attentivement le guerrier : puis, paraissant se remettre, elle dit :— Pardonnez-moi, illustre capitaine, de vous avoir distrait de vos occupations, et veuillez m'accorder un instant, votre attention.

En parlant ainsi, elle rejeta son voile en arrière, et Zitzka admira son visage admirablement beau, mais dont chacun des traits exprimait une terreur qu'elle cherchait vainement à dissimuler.

Le capitaine général l'invita à prendre un siège et se rassit lui-même de façon à lui faire comprendre qu'il était disposé à l'écouter, mais que ses explications devaient être brèves.

— Général Zitzka, dit la dame, avec beaucoup d'hésitation et d'embarras, je suis venue pour implorer votre clémence et votre merci, et pourtant je ne sais en quels termes formuler ma requête : car je ne suis pas partisan de votre cause : j'ai même été votre ennemie, et peut-être mon nom ne vous est-il pas favorablement connu...

— Qui êtes-vous, madame ? demanda Zitzka d'un ton qu'il voulut rendre aussi rassurant que possible.

— Je suis la baronne Hamelin, répondit-elle, avec effort, et redoutant l'effet que ce nom allait reproduire.

— Je pensais justement à vous lorsqu'on vous a annoncée, dit Zitzka, avec la même tranquillité imperturbable.

— Vraiment ! vous pensiez à *moi* ? s'écria la baronne, en se sentant soulagée d'un poids immense.

— Oui, madame, je pensais à vous, répéta le général, en voyant bien qu'il y avait quelque chose d'étrange dans ses manières, mais l'attribuant à l'embarras que lui causait sa présence. Pour vous parler franchement, ajouta-t-il après un instant, je venais de prendre la résolution d'envoyer demain matin demander les clefs du château d'Hamelin.

— Allons, se disait la baronne avec joie, mes appréhensions étaient sans fondement, il ne soupçonne pas la terrible vérité, et Mariette ou OËtna a gardé le secret !

— Mais vous n'avez rien à craindre, madame, continua Zitzka, si vous cédez de bonne grâce, et si vous consentez à recevoir une garnison dans votre château : car en exigeant les clefs des diverses forteresses du pays, je ne veux que m'assurer de leurs dispositions à mon égard.

— Mais est-il possible que vous veuillez établir un corps de troupes dans mon château, s'écria la baronne. Je ne vous cacherais pas, général Zitzka, que c'était justement pour vous entretenir à ce sujet que je me suis présentée chez vous ; je me suis figuré que le chef des Taborites serait assez chevaleresque et assez généreux pour avoir pitié d'une femme faible et inoffensive.

— Je vous ai déjà donné l'assurance qu'il ne vous sera pas fait de mal, que ni vous, ni ceux qu'abrite votre toit n'aurez à subir d'insulte, dit Zitzka, pourvu que vos partisans respectent les soldats que j'enverrai occuper le château d'Hamelin.

— Et c'est justement cette occupation que je veux empêcher, répliqua la baronne. Si je vous jure de rester neutre dans les affaires de ma malheureuse patrie, est-ce que cela ne suffira pas ?

— Madame, répondit Zitzka, d'un ton poli mais ferme, je suis désolé d'être obligé de vous refuser ; mais je dois faire mon devoir. Vous possédez une sorte de forteresse dans le voisinage même de la capitale, une forteresse, continua-t-il, en se rapportant à son memorandum, qui contient de vastes souterrains, et autour de laquelle on a vu fréquemment des hommes armés et portant des masques.

La baronne devint soudain pâle comme la mort, tandis que Zitzka quittant ses feuilles, l'examina de son oeil scrutateur. Elle fit des efforts pour se remettre ; mais si grande était son agitation, si profonde était sa confusion que les paroles s'arrêtèrent dans son gosier, il lui sembla qu'elle allait suffoquer.

— Ainsi donc, continua Zitzka, dont les soupçons se trouvaient naturellement excités, vous ne pouvez vous étonner si je persiste dans ma résolution de faire occuper immédiatement le château d'Hamelin.

— Général Zitzka, dit la baronne, avec effort, ce procédé de votre part détruira à tout jamais le bien que j'ai cherché à faire, et dont je croyais avoir le droit de m'enorgueillir.

— Mes soldats, madame, auront l'ordre de ne pas intervenir dans l'économie domestique de votre établissement. Et comme vous résidez à la Maison Blanche, ajouta le capitaine général, en surveillant chaque expression de son visage, la présence de deux cents Taborites au château d'Hamelin ne saurait vous causer ni dérangement ni aucun inconvénient.

— Ainsi donc, rien ne saurait vous dissuader de troubler ma calme et paisible existence ? répliqua la baronne, dont l'air et les manières trahissaient une véritable agonie.

— Madame, dit Zitzka avec une sévérité qui lui donna froid au cœur,— il y a quelque chose qui vous préoccupe,— et si vous avez une faveur à me demander, vous devez la mériter en ayant en moi une confiance entière.

— Que voulez-vous dire? s'écria vivement la baronne: et puis, se trompant sur la pensée du général, elle ajouta à voix basse et avec un regard significatif:— "Vous désirez des preuves et des garanties de ma résolution de n'être plus une ennemie des Taborites?"

Le premier sentiment de Zitzka fut un suprême dégoût à la vue de cette femme toute disposée à abandonner la cause qu'elle avait jusqu'alors défendue. Mais, dissimulant habilement ses impressions, il voulut s'assurer jusqu'à quel point la baronne pouvait servir ses projets.

— Nous sommes prêts à accueillir tout le monde dit-il. Mais si ceux qui viennent à nous nous ont combattus, il est naturel que nous ayons recours à certaines précautions.

— Mais si l'on vous offre des garanties positives, observa la baronne, à demi-voix, ne serez-vous pas disposé à vous montrer confiant?

— Assurément, répondit Zitzka qui comprit que la baronne tendait vers un but particulier. J'ai proclamé la guerre contre les seigneurs de Bohême, continua-t-il, et mes troupes ont répondu par un cri unanime d'adhésion.

— Je n'ignore rien de ce qui s'est fait et dit aujourd'hui, répliqua la baronne, et c'est pour cela que je suis venue.

— Mais en proclamant cette guerre, reprit le capitaine général, je n'ai pas menacé tout le monde indistinctement. Je saurai être indulgent pour ceux qui se soumettront à temps à une destinée qu'il n'est pas en leur pouvoir de détourner.

— Pour mon compte, général, dit la baronne, je n'ai pas hésité à écouter la voix de la raison et de la prudence.

— Que dois-je entendre par cette observation? demanda Zitzka sans se départir de son imperturbabilité.

— Quoi! vous ne me comprenez pas? dit la baronne; ou voulez-vous me forcer à entrer dans des détails minutieux et pénibles? Eh bien, soit: le premier pas dans la voie où je suis n'est jamais sans humiliation.

— Il n'y a pas d'humiliation, madame, dit Zitzka, à abandonner l'erreur pour embrasser la vérité: il n'y a pas non plus de honte à céder quand la résistance serait inutile.

— Votre langage est plein de raison et de bon sens, répondit la baronne. Laissez-moi donc m'en remettre tout de suite à votre générosité, à votre bonté et à votre merci; laissez-moi vous avouer avec franchise que j'ai été l'ennemie acharnée de vos principes et que je le serais probablement restée toujours si ce dont j'ai été témoin aujourd'hui ne m'avait ouvert les yeux. J'ai maintenant la conviction que vous triompherez, et je suis arrivée à cette conclusion que la justice doit être avec celui qui est appelé à renverser des institutions que des siècles n'avaient pu ébranler.

— Et le résultat de vos réflexions a été d'adhérer à la cause des Taborites? dit Zitzka, en prêtant à la baronne plus de sincérité qu'elle n'en avait.

— Justement, répondit celle-ci.

— Mais vous parliez tout à l'heure de preuves et de garanties, fit observer Zitzka.

— Oui, répliqua la baronne, parce que je suis prête à me jeter corps et âme dans votre cause; mais je vous demande en retour une confiance absolue. En un mot illustre Zitzka, ajouta-t-elle, d'un air significatif, je puis vous rendre un immense service, si vous me promettez de m'accorder la récompense que je vous demanderai.

— Parlez, dit Zitzka, de son accent froid et sévère, parlez, et je vous dirai oui ou non.

— Et si c'est non, puis-je compter que vous oublierez ma proposition, absolument comme si je ne l'avais jamais faite?

— C'est chose convenue, répliqua le capitaine général. A présent, parlez franchement et sans crainte.

— Je vais d'abord poser mes conditions, dit la baronne, parce que si vous les trouviez exorbitantes, il serait inutile que je vous dise quel service je me propose de vous rendre.

— Et ces conditions? dit Zitzka, quelles sont-elles?

— C'est d'abord que vous renoncerez à placer une garnison dans le château d'Hamelin, ou à vous occuper des personnes qui y résident. Secondement dans les distributions des terres auxquelles il pourra être procédé, vous ne toucherez pas à mes propriétés; troisièmement, vous m'accorderez plein et entier pardon pour les intrigues où je pus avoir été mêlée jusqu'à ce jour. Et enfin vous accorderez le même pardon absolu et sans conditions à un certain personnage que je vous nommerai plus tard. Voici quelles sont mes conditions, général Zitzka.

— Pour que je les accepte, il faudrait que le service dont il a été question intéresse non pas moi personnellement, mais la cause des Taborites, dit Zitzka. Dans ce cas, je m'engage à exécuter fidèlement les conditions que vous venez de spécifier.

— Très bien! s'écria la baronne dont les traits s'éclairèrent, et dont les yeux brillèrent de l'éclat du triomphe. Je n'ai plus maintenant aucune crainte, ajouta-t-elle.

— Et ce service? dit Zitzka, en quoi consistera-t-il?

— A vous livrer la princesse Elisabeth et ses trésors? répondit la baronne, d'une voix basse, mais résolue.

— Ah! vous avez, comme cela, tiré bon parti des souterrains de votre château? fit Zitzka.

— Aussi vrai qu'il y a un Dieu au-dessus de nous, répondit la baronne, ni la princesse ni ses trésors ne sont cachés sous mon toit. Fouillez la Maison Blanche si vous voulez, fouillez le château d'Hamelin, pénétrez dans les caveaux, examinez tous les coins et je vous le jure, vous ne trouverez rien. Mais si vous faites cela, ajouta-t-elle, d'un ton solennel, tout est fini entre nous, et il ne sera plus question de la proposition que je vous ai faite.

— Madame, dit Jean Zitzka, après une pause de plusieurs minutes, j'accepte votre proposition et vos conditions.

— Vous me donnerez un mot de votre main? dit la baronne. Puis, s'apercevant que le capitaine général hésitait, elle ajouta: ce que je fais est infâme et c'est bien le moins que j'en aie toute la récompense.

— Vous avez raison, murmura le chef taborite, qui éprouva un tel dégoût qu'il ne daigna pas lever les yeux sur ce visage d'où le masque était tombé.

Il prit un bout de papier, écrivit dessus les conditions que la baronne lui dicta elle-même, puis apposa sa signature au bas du document et le lui remit.

— Dans huit jours, dit la baronne en cachant le papier dans son sein, la princesse sera en votre pouvoir ainsi que ses trésors. Mais, en attendant, le marché que nous venons de faire, et jusqu'à ma visite dans ce château doit rester secret.

— Je ne vous trahirai pas, soyez tranquille, dit Zitzka, en se levant pour mettre fin à l'entrevue.

— Adieu, illustre capitaine, dit la baronne en abaissant son voile sur sa figure.

Elle partit, et Zitzka se trouva de nouveau seul pour délibérer sur les affaires de la Bohême.

Il travailla longtemps, et il songea à se reposer. Mais justement au moment où il allait gagner sa chambre à coucher, on lui amena un messenger qui venait justement d'arriver au château.

Ce messenger apportait une lettre du magistrat qui avait instruit l'affaire du meurtre d'Ermach. Cette même lettre contenait, en outre, le récit de l'arrestation d'un jeune homme dont le nom et le rang étaient inconnus, mais qui était revêtu d'une armure pareille

à celle qu'on disait avoir disparu dans les appartements du château de Prague. Le magistrat, naturellement, s'excusa de l'avoir laissé s'éloigner, en alléguant qu'il avait dû céder à l'influence de la bague portée par son compagnon.

Zitzka fit peu d'attention à cette partie de la lettre tant celle qui concernait OEtna était pleine pour lui d'intérêt.

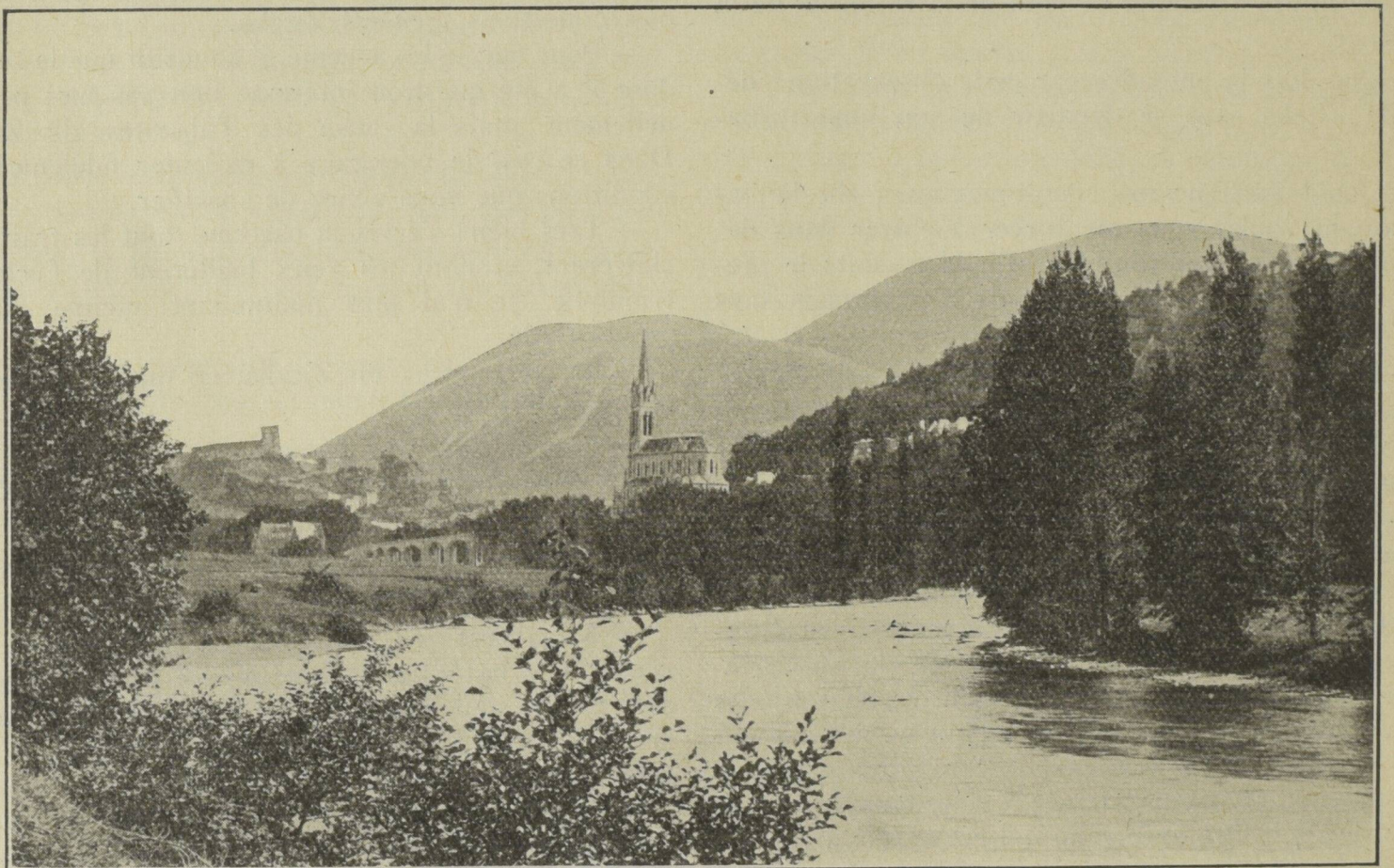
Il resta, durant une heure, en proie à une agitation qu'il avait rarement éprouvée. Enfin, entre deux ou trois heures du matin, il parut prendre une résolution soudaine. Il fit venir le capitaine des gardes, et lui dit: Montez à cheval tout de suite, vous et six de vos hommes, et mettez-vous à la poursuite du chevalier Henri de Brabant qui se rend en Autriche par la route du sud. Vous trouverez dans sa compagnie Satanaïs; et sans hésitation, sans pitié et sans crainte, en dépit de ses menaces et de ses supplications, vous la saisirez et vous la ramènerez le plus vite possible à Prague. Allez, il n'y a pas un moment à perdre.

Le Taborite s'inclina, et il allait se précipiter quand Zitzka, frappé d'une pensée soudaine, le rappela.

Attendez! dit-il; il peut arriver que Henri de Brabant veuille protéger OEtna, qu'il méconnaisse votre autorité et mette en question votre mission. Dans ce cas, mais dans ce cas seulement vous lui donnerez ce billet.

En s'asseyant à table, Zitzka traça à la hâte quelques lignes sur un papier, qu'il cacheta avec de la cire et un bout de fil de soie, et remit au capitaine.

Celui-ci partit; et Zitzka le borgne rentra dans sa chambre! *(A suivre)*



VUE DE L'ÉGLISE DE LOURDES; AU PREMIER PLAN, LE GAVE